

HISTOIRE

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE II,
ROI D'ESPAGNE.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE II,
ROI D'ESPAGNE.

Par M. WATSON, Professeur de Philosophie & de Rhétorique à l'Université de St. André.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM.

Chez D. J. CHANGUION.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE DES SOMMAIRES,

Contenus dans le ſecond Volume.

Fin de la Table du second Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE DU REGNE DE PHILIPPE SECOND, *ROI D'ESPAGNE.*

LIVRE HUITIEME.

TANDIS que la Ducheſſe de Parme travailloit avec ſuccès à calmer les troubles des Pays-Bas, Philippe délibéroit ſur ce ſujet important. La Régente, de concert avec les Seigneurs confédérés, l'aſſuroit que ſa préſence feroit le remede le plus efficace aux maux qui déchiroient les Provinces; & c'étoit l'opinion de quelques-uns des miniſtres Eſpagnols. Le Roi avoit paru long-temps condeſcendre à leur avis. Il avoit même donné ordre d'équiper des vaiſſeaux pour ce

Liv. VIII. 1567.

Délibérations de la cour d'Eſpagne.

Liv. VIII. 1567.

voyage, & l'Europe n'en doutoit plus. Mais, s'il y avoit pensé sérieusement, il en fut aisément détourné par la crainte des inconvéniens ou des dangers qu'il pouvoit entraîner. De pareilles considérations n'auroient point arrêté Charles-Quint, qui les eut dédaignées. Ce Monarque avoit entrepris un voyage dans les Pays-Bas, & s'étoit mis au pouvoir de François I, son rival & son ennemi, pour le faire avec plus de célérité, dans une occasion où un intérêt bien moindre l'appelloit en Flandre, & où il ne s'agissoit que d'appaiser une sédition dans la ville de Gand. Mais Philippe n'avoit ni le courage ni l'activité de son pere, ni la même affection pour les Flamands : il ne les aimoit point assez pour exposer sa personne, afin de rétablir la tranquillité dans leurs Provinces; & d'ailleurs dans tout le cours de son regne il évita d'exécuter lui-même ses projets & préféra de donner des ordres de son cabinet (1).

Philippe se résout à envoyer le Duc d'Albe dans les Pays-Bas.

Lorsqu'il fut résolu de ne point aller en Flandre, il ne lui resta plus qu'à déterminer s'il y enverroit une armée pour forcer le peuple à se soumettre à ses volontés & le

(1) Bentivoglio an. 1567. Herrera, lib. IX.

punir de sa désobéissance, ou s'il écouteroit ses représentations & auroit égard à ses plaintes. Son conseil ne s'accordoit point sur ce sujet. Le Prince d'Eboli & le Duc de Féria, furent d'avis d'abolir l'inquisition, de retirer les édits & d'essayer des moyens plus modérés de ramener les Protestans, puisqu'on avoit éprouvé que la sévérité ne pouvoit réussir. Mais le Duc d'Albe & le Cardinal de Granvelle représenterent; que c'étoit précisément la condescendance, que l'on avoit eue pour les hérétiques, qui avoit excité leur insolence & ces excès inouis auxquels ils s'étoient portés, au mépris de la vraie religion & de l'autorité royale. Ils observerent que c'étoit moins que jamais le moment d'user de clémence; que le Roi avoit trop long-temps reçu des loix des Pays-Bas, au lieu de leur en donner: que les Flamands étoient enorgueillis de leurs priviléges; que si l'on ne les châtioit pas promptement de leur insolence & de leur présomption, ils disputeroient bientôt à leur Souverain le droit de les commander, en useroient avec lui, comme les Suisses avec ses aïeux & se rendroient indépendans; ou plutôt que le Prince d'Orange & les Comtes d'Egmont & de Horn, sous prétexte de défendre les libertés du peuple, s'arrogeroient

Liv. VIII. 1567.

Liv. VIII. 1567.

toute l'autorité & partageroient entr'eux les Provinces, qui tentoient depuis long-temps leur ambition : » eh ! quel prétexte plus plau» sible, ajouta le Duc d'Albe, se présentera » jamais pour introduire une armée dans les » Pays-Bas ? Quelle occasion plus favorable » d'y établir l'autorité souveraine sur le même » pied qu'en Espagne & en Italie ? (2)

Aucun raisonnement ne s'accordoit mieux avec le caractere & les inclinations du Roi; &, en conséquence, il résolut, sans plus balancer, d'envoyer en Flandre une armée nombreuse & bien disciplinée sous les ordres du Duc d'Albe, qu'il connoissoit, par une longue expérience, pour l'homme le plus propre à exécuter le plan de tyrannie & d'oppression, qu'il avoit adopté.

La Duchesse de Parme fait des représentations à ce sujet.

Dans cet intervalle, la Duchesse de Parme avoit rétabli le bon ordre dans les Pays-Bas; elle informa aussitôt le Roi de ses succès, & lui représenta que rien ne l'autorisoit plus à envoyer une armée dans ces Provinces, où des garnisons contenoient les places suspectes, où les tumultes étoient appaisés, les séditieux punis, les hérétiques réduits au silen-

(2) Bentivoglio.

ce, les eccléſiaſtiques rétablis dans leurs droits ordinaires, de ſorte que la tranquillité étoit générale & complette.

Liv. VIII. 1567.

Si Philippe eût été conduit par les motifs qu'il affectoit, il auroit, en recevant ces nouvelles, arrêté la marche de ſes troupes ; mais il eſt impoſſible de croire qu'il fût guidé par un zele de religion, ou l'envie de maintenir la tranquillité des Pays-Bas. Deux paſſions également violentes l'excitoient : l'ambition d'établir en Flandre un gouvernement deſpotique, ſur les ruines de l'ancienne conſtitution, & ſon reſſentiment implacable contre le Prince d'Orange & les autres Seigneurs Flamands. Le premier de ces projets devoit ſéduire un Prince auſſi impérieux que Philippe, d'autant plus gêné par les libertés des Pays-Bas, que le ſiege de ſon Empire en étoit plus éloigné. Le ſecond plaiſoit à ſon ame vindicative, aigrie par la méfiance, & les contrariétés de la principale nobleſſe.

Philippe, ſans égards aux nouvelles que lui envoyoit la Régente, perſiſta donc dans ſon premier deſſein. Le Duc d'Albe s'embarqua pour l'Italie. Après y avoir raſſemblé les différens corps de troupes, qui y étoient cantonnés & qui montoient à huit mille hommes de pied & quinze cens chevaux, il

Liv. VIII. 1567.

dirigea sa marche vers les Pays-Bas, par les terres du Duc de Savoie, & ensuite par la Bourgogne & la Lorraine. Son armée, augmentée dans sa marche de trois mille hommes de cavalerie Bourguignone, & de quatre mille de cavalerie Allemande, atteignit bientôt & sans obstacle la Province du Luxembourg. Le Duc d'Albe, après avoir mis des garnisons dans plusieurs villes frontieres, partit pour Bruxelles où il arriva au mois d'Aout, mil cinq cens soixante & sept (3).

Etonnement que cause l'arrivée du Duc d'Albe & des Espagnols. Le Prince d'Orange se retire en Allemagne.

Son arrivée répandit la consternation & la surprise dans toutes les Provinces. Plusieurs milliers de personnes avoient déja quitté les Pays-Bas; & le Prince d'Orange, qui, depuis long-temps, prévoyoit la tempête qui menaçoit sa patrie, s'étoit retiré avec sa famille & ses amis, dans le Comté de Nassau en Allemagne. Il savoit quelle haine Philippe avoit conçue contre lui, combien elle étoit invétérée, & ne doutoit pas que l'arrivée d'une armée formidable, sous les ordres d'un satellite de la tyrannie, tel que le Duc d'Albe, ne présageât l'oppression la plus terrible. Le Souverain Espagnol annonçoit, par le choix

(3) Herrera, L. IX, C. 3.

d'un tel repréſentant, qu'il vouloit gouverner les Pays-Bas avec une verge de fer; & n'épargneroit pas ſans doute, une nobleſſe dont la réſiſtance & les murmures l'avoient ſi profondément irrité.

Guillaume auroit voulu engager le Comte d'Egmont à ſuivre ſon exemple, & s'efforça de lui ouvrir les yeux à l'approche du danger. Il lui retraça les griefs que le Roi avoit contre lui, & les circonſtances qui ne devoient pas faire douter de ſon reſſentiment: il lui rappella le caractere impérieux du Duc d'Albe, qui, de leur ennemi & de leur rival, étoit devenu leur maître, & ne manqueroit pas d'employer ſon pouvoir à leur ruine. Mais le Comte d'Egmont avoit une nombreuſe famille, & un état qu'il ne pouvoit ſoutenir avec dignité, ailleurs que dans les Pays-Bas. Raſſuré par la conſcience de ſa fidélité, il comptoit ſur les ſervices qu'il avoit rendus au Roi, & ne pouvoit ſe perſuader que les témoignages d'affection, qu'il en avoit reçus en Eſpagne, fuſſent autant de perfidies. Il crut donc que ceux-là ſeuls, qui avoient eu quelque part aux derniers troubles, avoient à craindre le reſſentiment de Philippe. Le Prince d'Orange, trouvant le Comte d'Egmont inflexible, lui dit ces propres mots: » Comte

Liv. VIII. 1567.

» d'Egmont, vous ferez le pont que les Efpagnols fouleront aux pieds pour paffer en Flandre, & qu'ils rompront après s'en être fervi. Vous vous repentirez d'avoir négligé l'avis que je vous donne ; mais je crains que ce repentir ne foit trop tardif. «

Le Prince d'Orange s'étoit retiré en Allemagne, en Avril, mil cinq cens foixante-fept, & le Duc d'Albe n'arriva dans les Pays-Bas, qu'au mois d'Août fuivant. Dans cet intervalle le Comte d'Egmont vit diminuer très-rapidement fon crédit & fa confidération ; mais il étoit réfolu de céder aux circonftances, & s'avilit au point d'aller au devant du Général Efpagnol, jufques dans la Province du Luxembourg. Il lui donna deux fuperbes chevaux, en témoignage de la bonne intelligence, qu'il vouloit entretenir avec lui. Le Duc d'Albe reçut ce préfent avec la hauteur qui lui étoit naturelle ; mais cependant il diffimula jufqu'au temps où il crut pouvoir exécuter fes projets avec fûreté.

Emprifonnement des Comtes d'Egmont & de Horn.

Auffitôt qu'il fut arrivé à Bruxelles, il fit arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn, & mit autant de perfidie dans cet acte d'autorité, que d'injuftice & de tyrannie. Le Comte d'Egmont fut trompé le premier, & ce fut de lui qu'on fe fervit pour faire tomber le

Comte de Horn dans le piége. (4) Quand le Duc d'Albe vit leur ſécurité, il crut qu'il étoit temps d'accomplir ſes deſſeins. Il les pria de venir lui donner leurs avis au ſujet d'une citadelle qu'il vouloit faire conſtruire à Anvers. Ils ſe rendirent chez lui, & quand on eut diſcuté l'objet en queſtion, ils furent conduits ſous certains prétextes dans des appartemens ſéparés, le Comte d'Egmont par le Duc d'Albe lui-même, & le Comte de Horn, par Don Frédéric de Tolede, fils du Général Eſpagnol. *Comte d'Egmont*, dit le Duc d'Albe, *donnez-moi votre épée ; c'eſt la volonté du Roi que vous me la remettiez, & vous rendiez en priſon.* Le Comte foudroyé de cet ordre imprévu voulut s'échapper, mais il ſe vit entouré des gardes du Duc, & rendit ſon épée en diſant : *elle a ſervi plus d'une fois à la gloire de Philippe* (5). Les Comtes de Horn & d'Egmont, proteſterent auſſitôt que, comme Chevaliers de la Toiſon d'or, ils ne pouvoient être jugés que par leurs Pairs, & empriſonnés que par leur autorité. Mais on n'eut aucun égard à leurs proteſtations : ils

Liv. VIII. 1567. Septembre.

(4) Strada p. 215.
(5) Strada. p. 215.

Liv. VIII. 1567.

furent traînés dans un fort éloigné de Bruxelles, & hors de la province où ils résidoient, contre le privilége authentique & sacré que la loi fondamentale assuroit aux citoyens même du dernier ordre (6).

Le peuple fuit dans les pays étrangers.

La nouvelle de cet événement, qui fut immédiatement suivi de l'emprisonnement du secrétaire du Comte d'Egmont seigneur de Beckerseel, & de plusieurs autres personnes de distinction, se répandit bientôt jusqu'aux extrémités des Pays-Bas, & remplit les Catholiques aussi-bien que les Protestans des plus justes alarmes. „ L'attachement à la „ foi catholique, disoient-ils, n'est point „ une sauve-garde contre le ressentiment de „ Philippe, puisque les hommes qui se sont „ montrés les plus actifs à réprimer les ré- „ formés, sont exposés à sa colere. Aucun „ de nous ne s'est autant signalé par son „ zele & n'a rendu d'aussi importans servi- „ ces que ceux qu'il vient de dévouer à la „ mort. „. Les citoyens, de tout rang, furent donc très-consternés : un grand nombre quitta ses foyers, & l'on calcula que dans cette occasion, la terreur qu'inspira le Duc

(6) Grotius & Bentivoglio.

d'Albe, ou celle qu'avoit occaſionné ſon arrivée, expulſa plus de cent mille perſonnes qui ſe retirerent dans les pays étrangers. La plupart de ces réfugiés étoient des hommes induſtrieux; ils porterent leurs arts, leurs manufactures, & leurs connoiſſances chez les ennemis de Philippe, qui s'enrichirent ainſi de ſes pertes (7).

Liv. VIII. 1567.

La Duchesse de Parme quitte les Pays-Bas.

La Régente fut plus étonnée que tout autre de l'empriſonnement des Comtes de Horn & d'Egmont. Philippe l'avoit aſſurée que le Duc d'Albe, quoique revêtu du commandement général des troupes, n'empiéteroit point ſur ſes droits & qu'elle les conſerveroit en entier. La commiſſion que le Général Eſpagnol lui préſenta auſſi-tôt après ſon arrivée, s'accordoit avec la déclaration du Roi. Mais la Ducheſſe de Parme ne pouvoit penſer que le Duc d'Albe eût oſé donner une atteinte ſi formelle à ſon autorité, en faiſant empriſonner deux des principaux perſonnages de l'Etat ſans ſa permiſſion, ſi ſes pouvoirs n'avoient été très-différens de ceux dont elle avoit eu connoiſſance. Cette Princeſſe ſoupçonna donc que le Roi, peu ſincere à ſon

(7) Van Meteren, p. 80.

Liv. VII. égard, avoit conféré à son Général une autorité supérieure à toute autre, & ne douta
1567. plus que, trompé par les calomnies de ses ennemis, il ne lui eût retiré cette confiance qu'elle savoit mériter par son zele & ses services. Elle pensa qu'elle ne pouvoit plus rester avec honneur dans les Pays-Bas & demanda aussi-tôt la permission de se retirer. Le Roi la lui accorda après des instances réitérées, & elle quitta Bruxelles au com-
1568. mencement de l'année quinze cens soixante-huit, regrettée de tous les Flamands, & sur-tout des Protestans, à qui son gouvernement parut très-sage & très-doux, lorsqu'ils le comparerent à la sévérité impitoyable du Duc d'Albe (8).

Autorité absolue du Duc d'Albe.

En effet, après le départ de la Duchesse de Parme, l'autorité absolue resta entre les mains de celui-là, & il parut bientôt un édit, qui lui accordoit plus de pouvoir que n'en avoient jamais eu les Gouverneurs précédens. Le Souverain des Pays-Bas ne pouvoit pas légitimement l'accorder; puisque cette autorité attentoit formellement aux loix & aux priviléges qu'il avoit juré solemnellement, à

(8) Bentivoglio & Strada.

ſon inauguration, de maintenir. Mais Philippe avoit eu recours à ces moyens de juſtifier l'iniquité, que les dévots de l'égliſe romaine avoient ſi ſouvent employés : il s'étoit fait relever par le Pape de ſon ſerment, & ne déguiſoit plus le plan qu'il avoit formé d'établir dans la Flandre le deſpotiſme le plus arbitraire ſur les ruines de l'ancienne conſtitution. La commiſſion du Duc d'Albe lui conféroit, outre le commandement général des troupes, la préſidence des trois conſeils, d'état, de juſtice, & de finances, avec un plein pouvoir de punir ou pardonner les crimes de toute eſpece, ſelon qu'il le jugeroit convenable. Le nouveau Gouverneur commença ſon adminiſtration en publiant une déclaration, qui accordoit un mois aux réformés pour quitter le pays; pendant cet intervalle, ils pouvoient arranger leurs affaires, ſans crainte d'être troublés ni vexés. Mais le Duc d'Albe donna en même temps des ordres ſecrets aux inquiſiteurs pour procéder immédiatement à l'exécution des édits avec la derniere rigueur.

Liv. VIII. 1568.

Pour les aider & les encourager dans l'exercice de leurs fonctions, il établit un nouveau tribunal, qu'il nomma *le Conſeil des troubles*, deſtiné à faire le procès de ceux qui avoient

Liv. VIII. 1568.

contribué, ſoit directement, ſoit indirectement, aux derniers déſordres, & composé de douze Conſeillers Eſpagnols. Le Duc d'Albe le préſidoit, ou étoit repréſenté en ſon abſence par un certain Vargas, diſtingué parmi les Juriſconſultes ſes compatriotes par ſon avarice & ſa cruauté (9).

Conſeil des troubles.

Premiere ordonnance de ce conſeil.

La premiere ordonnance de ce tribunal, qui fut appellé par les Flamands *le Conſeil de ſang*, déclara que quiconque avoit préſenté ou ſigné quelque requête contre les derniers édits, l'établiſſement des nouveaux évêchés, ou celui de l'inquiſition, parlé en faveur des Réformés, ou inſinué, de quelque maniere que ce fût, que le Roi n'avoit pas droit d'abolir les priviléges qui avoient été la ſource de tant d'impiétés, étoit coupable de haute trahiſon & méritoit les peines dont on jugeroit à propos de le punir (10).

Perſécutions.

Le Duc d'Albe avoit diſpoſé ſes troupes de la maniere qu'il avoit jugé la plus convenable pour ſoutenir cette ordonnance tyrannique qui menaçoit tant de citoyens. Il fit élever une citadelle à Anvers, & força les ha-

(9) Brandt. p. 260-265. Van Meteren, Lib. III. p. 66.

(10) Van Meteren. Lib. III. p. 66.

bitans d'en payer les frais & de contribuer Liv. VIII.
ainſi à l'eſclavage qu'il leur préparoit. Il fit 1568.
bâtir des châteaux dans pluſieurs autres places, & répandit ſes troupes dans les provinces, où elles exercerent de telles vexations, que les habitans fuyoient leur tyrannie, ou s'abandonnoient au déſeſpoir. Vingt mille perſonnes ſe ſauverent alors en France, en Angleterre, ou en Allemagne. (11) Un grand nombre arrêté dans le moment où ils méditoient leur fuite, devint la proie des perſécuteurs qui déſoloient le pays. Ceux même qui étoient innocens, frappés de la terreur qu'inſpiroient les châtimens dont ils voyoient punir les coupables, gémiſſoient ſur les malheurs de ce pays autrefois ſi floriſſant & ſi heureux à raiſon de la douceur de ſon gouvernement, & qui n'offroit plus que des objets de frayeur, des fuites, des banniſſemens, des confiſcations de biens, des empriſonnemens & des ſupplices (12).

On ne faiſoit diſtinction ni de rang, ni d'âge, ni de ſexe. Des enfans à peine parvenus à l'adoleſcence, des vieillards caduques,

(11) Brandt & Bentivoglio.
(12) Bentivoglio, p. 58.

Liv. VIII. 1568.

des nobles du plus haut rang, des hommes de la derniere classe du peuple, étoient indistinctement sacrifiés à la cupidité & à la cruauté du Gouverneur & de ses satellites.

Cruautés du Duc d'Albe & de ses satellites.

Quoique, dans l'espace de peu de mois, plus de dix-huit cens personnes eussent péri sous le glaive du Bourreau, le sanguinaire Duc d'Albe n'étoit point assouvi : les cachots n'étoient pas remplis à son gré, ni les prisonniers assez resserrés. Le tems du Carnaval approchoit ; il espéroit que les Réformés, comptant sur la dissipation des Catholiques, seroient moins sur leurs gardes, & quitteroient les retraites, où ils se tenoient cachés, pour voir leurs familles & leurs amis. Il déchaîna donc ses inquisiteurs & ses soldats, comme autant de Loups sur de timides troupeaux, surprit un grand nombre de Protestans dans leurs maisons, dans leurs lits ; & les fit plonger dans de sombres cachots.

Plusieurs Citoyens qui n'avoient assisté qu'une seule fois à leurs assemblées, & juroient qu'ils étoient tout dévoués à l'Eglise Romaine, furent pendus ou noyés : ceux qui s'avouoient Réformés, & refusoient d'abjurer leur croyance, étoient appliqués à la torture : on exigeoit d'eux le nom de leurs complices ; on les écarteloit ensuite en place pu-

blique : leurs souffrances étoient prolongées avec la plus ingénieuse barbarie, & leurs corps étoient livrés aux flammes. Liv. VIII. 1568.

Les Bourreaux, pour les empêcher de rendre témoignage, au milieu de leurs supplices, à la religion qu'ils professoient, ne se contentoient pas d'étouffer leurs cris ; ils appliquoient un fer chaud sur leurs langues, & les enfermoient dans une machine inventée pour varier & aggraver les tourmens (13) de ces malheureux.

La plume tombe des mains quand on se trouve obligé de raconter les exemples sans nombre des cruautés du Duc d'Albe & de ses satellites ; sur-tout quand on pense que les malheureuses victimes sur lesquelles ils exerçoient tant de barbaries, loin d'être de ces méchans, indignes de pitié, dont la férocité sanguinaire viole les loix de la nature & de l'humanité, étoient en général des hommes innocens & doux, qui, ayant adopté les nouvelles opinions, avoient trop de probité pour ne pas rendre hommage à leur croyance ; ou, tout au plus, des êtres foibles qui avoient été entraînés par leur zele ou leur enthou-

(13) Brandt & Van Meteren, p. 69.

Liv. VIII. 1568.

ſiaſme dans des imprudences qu'ils croyoient agréables à Dieu & importantes à ſa gloire & au bonheur des hommes.

Le Duc d'Albe inſpira ſa barbarie aux Magiſtrats ſubalternes, qui ſavoient ne pouvoir faire mieux leur cour au Roi & au Gouverneur qu'en ſe montrant impitoyables. Pluſieurs cependant, plus humains que politiques ou circonſpects, avertirent les Proteſtans de fuir la tyrannie. Les membres même du Conſeil de ſang ſentoient quelquefois leur cœur ſe révolter contre l'horrible abus du pouvoir, dont ils étoient complices. Pluſieurs d'eux ne purent ſe réſoudre à commettre légalement tant d'aſſaſſinats & demanderent la permiſſion de ſe démettre; d'autres plus courageux s'abſenterent, & de douze membres dont le conſeil étoit compoſé, il y en avoit rarement plus de trois ou quatre de préſens (14).

(14) La preuve en eſt que les ſentences de ce tribunal ne ſont pour la plupart ſignées que de deux ou trois membres du conſeil; par exemple, celle d'Antoine de Straale ne fut ſouſcrite que de Vargas & de deux autres. Le Duc d'Albe aſſiſta rarement à ce conſeil, excepté les deux ou trois premiers mois; mais il dictoit toutes les ſentences, & d'ailleurs, l'active & infatigable cruauté de Vargas rendoit ſa préſence inutile. Grumeſtone.

Environ vers ce temps, les Magiſtrats d'Anvers qui avoient montré la ſoumiſſion la plus aveugle depuis l'arrivée du Duc d'Albe, crurent devoir le ſolliciter en faveur de quelques citoyens empriſonnés par les inquiſiteurs. Leur ſupplique étoit conçue dans les termes les plus humbles, & ils repréſentoient; que, quoique les perſonnes, pour leſquelles ils intercédoient le Gouverneur, euſſent aſſiſté deux ou trois fois aux aſſemblées des Proteſtans, elles n'y avoient été conduites que par la curioſité : que ces citoyens étoient, d'ailleurs, véritables enfans de l'Egliſe Romaine & fideles ſujets du Roi, & n'avoient reſté dans les Pays-Bas, juſqu'au moment de leur détention, que ſur la foi de la déclaration que le Gouverneur avoit donnée, que pendant l'eſpace d'un mois on ne ſeroit point recherché pour ce qui s'étoit paſſé avant ſon arrivée.

Liv. VIII. 1568.

Tyrannie & arrogance du Duc d'Albe.

Le Duc d'Albe répondit à cette ſupplique avec ſa hauteur ordinaire : » Qu'il étoit fort » ſurpris, qu'ils fuſſent aſſez inſenſés pour » oſer le ſolliciter en faveur des hérétiques. » Qu'ils auroient lieu de ſe repentir amére- » ment à l'avenir d'être ſi préſomptueux ou » ſi hardis ; car ils pouvoient être aſſurés, » qu'il les feroit tous pendre pour détourner

Liv. VIII. 1568.

» par leur exemple les autres d'une sembla» ble audace. (15) Cependant, quelques nobles, & Viglius lui-même, qui avoit jufques-là concouru avec zele à toutes les mefures defpotiques du Cardinal de Granvelle; mais que les malheurs qui déchiroient fon pays avoient ému de pitié, eurent le courage de faire des remontrances au Roi contre les cruautés de fon Gouverneur. Le Pape même l'exhorta à une plus grande modération. Mais Philippe refufa de retirer fes premiers ordres, jufqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de Vargas, qui lui confeilla de perfévérer dans le plan qu'il avoit adopté, l'affura du fuccès le plus complet, & lui promit en même temps une fource intariffable de richeffes dans les confifcations. Vargas fut puiffamment fecondé par les inquifiteurs de Madrid; Philippe n'écouta qu'eux, dédaigna toute remontrance, & les perfécutions continuerent avec la même fureur qu'auparavant (16).

Hiftoire de Don Carlos.

Le peuple des Pays-Bas défefpéra plus que jamais d'émouvoir la pitié de fon impitoyable Souverain, lorfqu'il fut de quelle maniere

(15) Brandt. p. 265.

[16] Brandt. de Thou, C. XL. III. p. 9.

il avoit traité ſon propre fils Don Carlos. Les hiſtoriens contemporains different dans le récit de cette cataſtrophe; qui fut auſſi myſtérieuſe que tragique. La relation ſuivante nous a paru la plus conſéquente & la plus vraiſemblable.

Don Carlos avoit été dès ſon bas âge remarquable par l'impétuoſité & la violence de ſon caractere; & quoiqu'il n'eût jamais donné lieu de juger favorablement de ſon intelligence & de ſes talens, il avoit montré l'ambition la plus exceſſive, & le déſir le plus ardent d'être admis par ſon pere dans l'adminiſtration d'une partie de ſes Etats. Philippe, ſoit par jalouſie, ſoit par la conviction de l'incapacité de ſon fils, avoit refuſé de ſatisfaire cette ambition, & s'étoit conduit envers Don Carlos avec toute la réſerve & la froideur poſſibles, tandis qu'il accordoit toute ſa confiance au Duc d'Albe, à Ruy Gomez de Sylva, & au Préſident Spinoſa. C'étoient préciſément les trois hommes pour leſquels Don Carlos avoit la plus invincible averſion, ſoit qu'elle fût excitée par la jalouſie, ſoit qu'il les regardât comme les eſpions de ſon pere, chargés de ſurveiller ſa conduite. Dans ces diſpoſitions, le jeune Prince ne ſe fit pas ſcrupule, en diverſes occaſions,

Liv. VIII. 1568.

de cenfurer amérement l'adminiftration de Philippe, fur-tout les mefures qu'il avoit prifes dans les Pays-Bas. Don Carlos avoit marqué une vive compaffion pour les peuples de ces provinces : fouvent il menaçoit le Duc d'Albe, & avoit même attenté fur fa vie, pour le punir d'en avoir accepté le Gouvernement. On le foupçonnoit auffi de fe ménager des entrevues fecretes avec le Marquis de Mons & le Baron de Montigni, & d'avoir formé le projet de fe retirer dans les Pays-Bas pour fe mettre à la tête des mécontens.

Le Roi en fut informé par fes courtifans. Auffitôt il confulta les inquifiteurs (car il ne manquoit jamais de prendre leur avis dans les affaires d'importance) & réfolut de priver le jeune Prince de fa liberté pour arrêter fes projets; Philippe entra la nuit dans la chambre de Don Carlos, accompagné de quelques-uns de fes confeillers & de fes gardes. Après lui avoir reproché fa conduite, il lui dit, *qu'il étoit venu pour le châtier en pere*; alors il renvoya toute fa fuite & lui donna des gardes qui revêtirent fon malheureux fils d'habits de deuil. Celui-ci, naturellement fier, fut cruellement irrité d'un tel traitement, conjura fon pere & ceux qui étoient préfens de lui ôter la vie. Il fe jetta tête baiffée dans

un grand feu, & ses gardes ne le retirerent qu'avec peine des flammes où il vouloit périr. Son désespoir dégénéra en frénésie. Il passoit quelquefois des journées entieres, sans manger, & après ces longues dietes, il essayoit de se faire mourir par l'excès de sa voracité. Plusieurs Princes & toute la Noblesse Espagnole solliciterent son élargissement. Mais son impitoyable pere fut inflexible, & après avoir tenu son fils renfermé pendant six mois, il voulut que l'inquisition prononçât son arrêt. Le malheureux Don Carlos fut condamné à mort, & sous le voile de cette odieuse sentence, Philippe ordonna qu'on lui fît avaler du poison, dont il mourut quelques heures après, âgé de vingt-deux ans (17).

Liv. VIII. 1568.

Février.

Philippe avoit déja donné des preuves de la cruauté de son caractere : nous avons dit plus haut qu'il avoit voulu assister à l'exécution de ses sujets Protestans en Espagne. Cette conduite révoltante, & le sang froid avec lequel il contempla les effroyables supplices qu'enduroient ses sujets, reçurent différentes interprétations. Les uns attribuoient

---

(17) Comparez de Thou, liv. XLIII. c. VIII. avec Strada, liv. VII. p. 225. &c.

Liv. VIII. 1568. son inhumanité à la superstition, dont il étoit infecté : d'autres la regardoient comme la preuve la plus convaincante de la sincérité de son zele pour la vraie religion. Mais la barbarie avec laquelle il fit mettre à mort son fils, ne pouvoit être envisagée sous aucun de ces points de vue : elle fut universellement regardée comme une preuve de l'atrocité de ce Souverain également incapable d'humanité & des affections les plus naturelles & les plus justes. Ses sujets furent frappés d'étonnement & de terreur. Les habitans des Pays-Bas virent, sur-tout, combien il étoit inutile d'espérer aucune grace d'un Prince qui avoit refusé si obstinément de pardonner à son fils, dont le seul crime, croyoient-ils, étoit d'avoir compati à leurs calamités & de leur avoir témoigné de l'attachement.

Le Prince d'Orange est cité.

Il ne restoit plus à ces malheureux peuples d'espoir que dans la sagesse, l'esprit patriotique, & les grandes ressources du Prince d'Orange. Le Duc d'Albe, aussi-tôt après son arrivée dans les Pays-Bas, avoit fait citer Guillaume & promis au nom du Roi, qu'au cas qu'il comparût, on useroit envers lui de la plus grande douceur. Mais le Prince étoit trop fin pour se laisser prendre au piege : il

refusa

refusa d'obéir à la citation, & donna les raisons suivantes de son refus.

Il refuse d'obéir.

» Ce décret d'ajournement est de telle nature, disoit-il, que le Duc d'Albe ne doit » pas espérer que je comparoisse; puisqu'il » est contraire, à plusieurs égards, aux Loix » fondamentales des Pays-Bas : le délai qu'on » m'accorde n'est pas tel que les Loix le » prescrivent, & il m'est impossible à une si » grande distance de me présenter au jour » indiqué. Le Duc d'Albe est un juge dont » je ne dois, à aucuns égards, reconnoître » l'autorité, puisque, comme Chevalier de » la toison d'or, je ne puis être jugé que » par mes pairs, & comme habitant du Brabant, que par mes concitoyens. C'est » donc une atteinte à mes privileges de » commettre le pouvoir de me juger à une » personne incompétente : j'ai peu de raisons d'espérer qu'on discute équitablement » ma conduite; puisque j'éprouve une injustice dans le choix de mon juge; & j'y » dois compter d'autant moins, que le Duc » d'Albe, depuis long-temps mon ennemi » personnel, a déjà procédé contre moi, » sans m'entendre dans mes défenses, & » sur la seule supposition que je puis être » coupable, en saisissant & enlevant de

Liv. VIII. 1568.

Son fils enlevé & emmené en Espagne.

„ force mon fils, le Comte de Buren, pour „ l'envoyer en Espagne, tandis que l'inno- „ cence de cet enfant est incontestable, „ & qu'il faisoit ses études à Louvain sous „ la sauve-garde des privileges de cette uni- „ versité."

Ses biens confisqués.

Aussi-tôt que les délais accordés au Prince d'Orange, aux Comtes de Hoogstrate & de Culembourg, & à plusieurs autres Gentils-hommes, furent écoulés, le Duc d'Albe prononça contre les Seigneurs ajournés & contumaces l'arrêt de mort & de confiscation de biens. Il fit raser l'hôtel de Culembourg à Bruxelles, qui avoit souvent servi de retraite aux confédérés, & il déclara tous les biens du Prince d'Orange, qui, outre sa Principauté située en France, possédoit des terres considérables en Bourgogne & dans les Pays-Bas, confisqués au profit du Roi; mais, si l'on ajoute foi à quelques historiens, il les appliqua à son propre usage, & à récompenser les nombreux délateurs qu'il entretenoit.

Il emploie l'intercession de l'Empereur.

Le Prince d'Orange connoissoit trop le caractere inflexible de Philippe pour espérer qu'aucune considération pût prévaloir sur son ressentiment, & lui faire oublier la conduite d'un sujet rebelle. Cependant afin de

manifester davantage l'extrêmité à laquelle on le réduisoit, & faire voir à toute l'Europe qu'il étoit nécessité de recourir aux armes, il envoya à l'Empereur un détail particulier du traitement qu'il avoit reçu, & des cruautés que le Duc d'Albe exerçoit dans les Pays-Bas; il le prioit d'avoir compassion des Flamands & d'employer pour lui ses bons offices. Maximilien étoit d'un caractere absolument opposé à celui du Roi d'Espagne; il écrivit aussi-tôt à ce Prince que, suivant son avis & celui de tous les Princes Allemands, la conduite du Duc d'Albe étoit aussi imprudente que barbare; & pour donner plus de poids à son intercession, il envoya l'Archiduc Charles, son frere, à Madrid.

Réponse de Philippe à l'Empereur.

La réponse de Philippe fut telle qu'on devoit l'attendre d'un Prince aussi absolu. „ Les „ sévérités, dit-il, qui ont été employées „ dans les Pays-Bas, ne suffisent point en„ core pour réprimer l'insolence de mes su„ jets Flamands, & j'espere que l'Empe„ reur se gardera de permettre que le „ Prince d'Orange, ou ses partisans fassent „ aucune levée de troupes en Allemagne. "(17)

(18) Ferreras, 1568.

Liv. VIII. 1568.

Une réponse si fiere, adressée à un Souverain proche parent de Philippe, & qui tenoit le premier rang en Europe, démontra que ce seroit envain qu'on essayeroit de le fléchir. Elle contribua en même temps à aliéner Maximilien des intérêts du Roi d'Espagne & facilita ainsi les levées que le Prince d'Orange faisoit en Allemagne, pour pousser la guerre avec vigueur.

Le Prince d'Orange se prépare à faire une invasion dans les Pays-Bas.

Guillaume, que les Flamands réfugiés ou bannis sollicitoient depuis quelques mois de prendre les armes, auroit volontiers retardé encore, pour attendre un moment plus favorable : il espéroit que Philippe se trouveroit tôt ou tard enveloppé dans quelque guerre avec ses voisins, & seroit ainsi dans l'impossibilité d'employer toute son attention & toutes ses forces dans les Pays-Bas. Mais les réfugiés étoient si impatiens de retourner dans leur patrie, & leur nombre devenoit tous les jours si considérable, que le Prince d'Orange se détermina à agir, d'autant plus qu'il redoutoit avec raison que le Duc d'Albe n'établît si solidement son pouvoir, qu'il fût difficile de l'ébranler.

Il vendit ses bijoux, sa vaisselle & ses meubles. Son frere, le Comte Jean de Nas-

ſau, l'aida d'une ſomme conſidérable, & les Flamands réfugiés à Londres, à Embden, à Cleves, & dans d'autres villes, lui firent paſſer d'immenſes contributions.

Il eſpere des ſecours.

Le Prince d'Orange, ſavoit que les habitans des Pays-Bas étoient incapables de réſiſter par eux-mêmes aux armes Eſpagnoles, & ſuccomberoient s'ils n'étoient aidés par les nations étrangeres. Cependant la puiſſance de Philippe n'étoit pas à beaucoup près auſſi formidable alors, que du vivant de Marie, Reine d'Angleterre, qui ne connoiſſoit d'autre loi que la volonté de ſon époux, & ne ſe fit jamais aucun ſcrupule de ſacrifier les intérêts de ſon peuple à ceux de ſon ambition. Si cette Reine eût vécu, ou que Philippe eût conſervé la même influence dans le conſeil d'Angleterre, les habitans des Pays-Bas auroient combattu envain pour leur liberté.

De la Reine d'Angleterre.

Ils furent heureux qu'Eliſabeth fût portée par intérêt & par principes, à adopter un ſyſtême politique abſolument contraire à celui de Marie : elle avoit établi dans ſon Royaume la religion Proteſtante, & s'étoit toujours intéreſſée à tous les Réformés de l'Europe. Elle avoit puiſſamment aidé les Calviniſtes, dans les guerres civiles qui déchiroient la France, tandis que Philippe fourniſſoit des

Liv. VIII. 1568.

ſecours au parti contraire ; ainſi Guillaume devoit naturellement eſpérer qu'elle ne reſteroit pas ſimple ſpectatrice des troubles des Pays-Bas.

Il comptoit auſſi ſur les ſecours des Réformés François, & avoit communiqué tous ſes projets à leurs chefs, le Prince de Condé & l'Amiral de Coligni; mais ceux dont il eſpéroit une véritable aſſiſtance, étoient les Princes Proteſtans d'Allemagne, auxquels il s'étoit efforcé de perſuader, que s'ils n'agiſſoient avec vigueur pour ſoutenir la liberté des Pays-bas, c'en étoit fait de ces Provinces, qui avoient une correſpondance étroite avec eux, & que ces villes commerçantes, qui leur offroient un débouché ſi avantageux, ſeroient changées en autant de Forteresſes, qui deviendroient le repaire des troupes Eſpagnoles, que l'ambitieux Duc d'Albe, ne manqueroit pas d'employer contre les puiſſances voiſines, lorſque la Flandre ſeroit ſoumiſe.

Et des Princes allemands.

Excités par ces motifs, & animés du zele de ſoutenir leur croyance, le Comte Palatin du Rhin, le Duc de Wirtemberg ; le Landgrave de Heſſe, & pluſieurs autres Princes Allemands, réſolurent d'aider Guillaume, lui fournirent en conſéquence de grands ſe-

cours d'argent, lui en promirent davantage, & lui permirent de lever des troupes dans leurs principautés.

Liv. VIII. 1568.

Le Comte Louis.

Tandis que le Prince d'Orange étoit occupé à faire des levées à Cleves, & dans le voisinage du Brabant & de la Gueldre, son frere Louis n'étoit pas moins actif dans les parties septentrionales de l'Allemagne; il ramassoit des soldats & rassembloit les Flamands réfugiés ou bannis.

Entre à la tête d'une armée dans les Pays-Bas.

Le Comte Louis fut beaucoup plutôt prêt à entrer en campagne que son frere, & il se mit en marche à la fin d'Avril ou au commencement de Mai. Il résolut d'abord de faire une entreprise sur Groningue, &, dans ce dessein, il plaça son camp de maniere a couper toute correspondance entre cette ville & les Pays-Bas, tandis que son armée avoit une communication libre avec l'Allemagne.

Et bat les Espagnols.

Le Duc d'Albe, lui opposa le Comte d'Aremberg, officier de grande réputation, & donna ordre au Comte de Meghen, Gouverneur de la Gueldre & de Zutphen, de joindre le plutôt possible le Comte d'Aremberg, avec un régiment d'infanterie Allemande qu'il commandoit. A l'approche d'Aremberg, Louis de Nassau prit un poste encore plus avantageux que celui qu'il occupoit & campa sur

Liv. VIII. une éminence, ſur le front de laquelle s'étendoit un large marais.

1568. Les Eſpagnols donnerent alors des preuves de cette préſomption & de cette férocité, qu'ils montrerent dans le cours des guerres des Pays-Bas. Ils témoignoient le plus profond mépris pour les Flamands, brûloient de combattre, & demandoient à grands cris qu'on les conduiſît à l'ennemi. Aremberg tâcha de réprimer leur ardeur : il leur repréſenta qu'outre l'avantage du poſte, l'armée du Comte Louis leur étoit très-ſupérieure en nombre & qu'il étoit impoſſible de l'attaquer avec ſuccès avant l'arrivée du Comte de Meghen. Mais les Eſpagnols n'étoient pas plus diſpoſés à reſpecter ſon autorité, qu'à écouter ſes avis. Ils l'accuſerent d'ignorance, & même de lâcheté & d'infidélité. Le Comte d'Aremberg, n'eut pas aſſez de force d'eſprit pour mépriſer ces reproches. Irrité de ſe voir traité ſi indignement, il s'écria : » Marchons ; puiſque vous le voulez ; marchons, non pour vaincre ; mais pour être » vaincus ; & moins par les armes de l'ennemi, que par la nature du terrein où » nous allons combattre. Nous ſerons enſevelis ſous les eaux & dans la fange, avant » de pouvoir atteindre les Flamands ; mais

» on verra bientôt, si je manque de courage
» & de fidélité au Roi «. Aremherg ordonna Liv. VIII.
ensuite de marcher à l'ennemi. Il avoit placé 1568.
les Espagnols au front, les Allemands à l'arriere-garde, & avoit distribué sa cavalerie en différens pelotons, selon que le terrein le lui permettoit. Louis l'attendoit avec impatience, & le vit arriver avec joie. Sa cavalerie étoit à sa droite sous les ordres de son frere Adolphe, Comte de Nassau : le gros de son armée étoit à sa gauche, appuyé à une montagne qu'il avoit fait occuper par un bon nombre d'arquebusiers ; au dessous de lui se trouvoit un petit bois & un couvent : le marais presque impraticable, dont nous avons parlé plus haut, couvroit son front. Les Espagnols s'y engagerent sans hésiter, & continuerent à marcher jusqu'à la portée du feu de l'ennemi. Ils sentirent leur imprudence quand il ne fut plus temps de la réparer. Ceux qui étoient entrés les premiers dans la fange y étoient retenus par ceux qui les suivoient; plus ils avançoient; plus ils s'enfonçoient, & plus ils étoient exposés au feu des Flamands. Lorsqu'ils furent dans cette situation désespérée, Louis de Nassau les attaqua de front avec la plus grande vigueur, tandis que son frere les chargeoit en flanc, à la tête

Liv. VIII. 1568.

de la cavalerie ; il leur fut presque impossible de résister & l'on en fit un carnage horrible. Six cens Espagnols furent massacrés ; mais on renvoya les Allemands qui se rendirent à discrétion, après leur avoir fait faire serment qu'ils ne porteroient plus les armes pour le Duc d'Albe. Le Comte d'Aremberg remplit les devoirs de soldat, lorsqu'il vit qu'il lui étoit impossible de faire l'office de Général. Il fondit avec fureur sur Adolphe de Nassau, qui animé de la même ardeur, lui porta le coup mortel en le recevant. Les Espagnols perdirent leur artillerie, leur bagage & la caisse militaire. La bataille étoit à peine finie, lorsque le Comte de Meghen arriva avec un corps de troupes qui eût été suffisant pour changer la fortune de cette journée, s'il eût donné à propos ; mais il n'étoit pas capable de faire seul face à un ennemi victorieux. Meghen se jetta dans Groningue, où il recueillit les débris de l'armée Espagnole (18).

Inquiétude du Duc d'Albe au sujet de cette défaite.

La nouvelle de cette défaite affecta le Duc d'Albe, de la maniere la plus sensible. Il savoit combien, en toute sorte de

(19) Bentivoglio. p. 67. &c.

guerre, il étoit essentiel d'avoir les premiers succès. Il considéroit que le Comte Louis, à peine entré dans les Pays-Bas, venoit de remporter une victoire signalée, & que le Prince d'Orange étoit prêt à fondre sur les Espagnols, avec une armée supérieure à celle de son frere. Le Gouverneur ne doutoit pas que ce premier avantage n'encourageât les Flamands à se déclarer pour les Nassau, & ne leur fît plus aisément obtenir des secours des Princes voisins. C'en étoit assez pour l'engager à marcher aussitôt en Frise, pour dissiper ou détruire les troupes du Comte; mais il voulut terminer, avant que de partir, le procès des Comtes d'Egmont & de Horn, & des autres Seigneurs qu'il avoit fait arrêter à son arrivée. Quelques-uns de ses amis essayerent de le détourner de ce dessein, en lui représentant que ces prisonniers étoient, entre ses mains, autant de cautions de la conduite de leurs partisans, & que leur supplice ne serviroit qu'à irriter les Flamands, & à les disposer à recevoir à bras ouverts le Prince d'Orange, comme leur libérateur; mais il persista dans sa résolution, craignant, s'il faut en croire certains historiens, que le peuple ne se ré-

Liv. VIII. 1568.

Jugement des Comtes d'Egmont & de Horn.

Liv. VIII. 1568. voltât en ſon abſence, & n'élargît à main armée ſes priſonniers. D'autres prétendent qu'il fut excité par la colere, plutôt que conſeillé par la prévoyance, & ne put réprimer ſa haine aigrie par la défaite du Comte d'Aremberg.

Dans un ſeul jour, il fit mettre à mort dix-neuf Gentilhommes, que le conſeil des troubles avoit déclarés coupables d'avoir ſigné le compromis, ou d'avoir préſenté des remontrances à la Ducheſſe de Parme. Ceux qui mouroient Catholiques étoient décapités : les Proteſtans étoient livrés aux flammes. Caſembrot, Seigneur de Bekerſeel, & ſecrétaire du Comte d'Egmont, qui avoit été condamné pour avoir ſigné le compromis, fut appliqué à la torture la plus cruelle, dans l'eſpoir qu'il chargeroit ſon maître & ſon ami, & quand il parut que ſon corps épuiſé étoit prêt à ſuccomber dans les tourmens, le Duc d'Albe, furieux de n'avoir pu arracher de lui aucun aveu qui pût juſtifier la condamnation du Comte, ordonna qu'il fût tiré à quatre chevaux (20) L'hiſtoire fournit à peine un ſeul exemple

(20) Grimeſtone & Bentivoglio.

d'un ſi cruel châtiment pour une offenſe auſſi légere. Liv. VIII.

Tel fut l'avant-coureur du jugement des Comtes d'Egmont, & de Horn, qui ſuivit immédiatement le ſupplice de l'infortuné Caſembrot. 1568.

Quoique les ordres de Philippe, & la conduite du Duc d'Albe, ſurtout à l'égard de ces deux Gentilshommes fuſſent une violation manifeſte des loix; on crut néceſſaire de revêtir leur ſentence de formes légales, & le Duc d'Albe, joua la barbare comédie d'un jugement ſolemnel, avant de prononcer leur arrêt. Il croyoit, que s'il pouvoit ſauver les apparences, il adouciroit la haine que devoit inſpirer la mort de deux perſonnes ſi conſidérables, adorées du peuple, & diſtinguées par les grands ſervices qu'elles avoient rendus au Roi : mais ce jugement produiſit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit; il fournit aux accuſés les moyens de conſtater leur innocence, d'en rendre les preuves publiques & de dénoncer à l'Europe entiere l'horrible tyrannie de Philippe. Voici les accuſations principales dont on les chargeoit.

Accuſations intentées contre eux.

Ils avoient fait des complots avec le Prince d'Orange, pour ſouſtraire les Provin-

Liv. VIII.

1558.

ces à l'obéissance du Roi ; & les preuves de cette imputation étoient que les offenses réitérées qu'ils avoient faites au Cardinal de Granvelle, avoient obligé Philippe de rappeller ce Ministre des Pays-Bas, contre son inclination.

Secondement, ils avoient été complices de la confédération, formée pour empêcher l'établissement de l'inquisition & l'exécution des édits, & quoique le Comte d'Egmont eût su que Casembrot avoit signé le compromis, il l'avoit gardé à son service.

Troisiemement, ils s'étoient assemblés à Dendremonde, avec le Prince d'Orange, le Comte Louis de Nassau, & plusieurs autres, pour délibérer comment on s'opposeroit à l'entrée de l'armée du Roi dans les Pays-Bas. Quatriemement enfin, au lieu de punir les hérétiques avec une inflexible sévérité, ils leur avoient dans quelques villes accordé la liberté de tenir publiquement leurs assemblées.

Leur défense.

Ces deux Seigneurs protesterent d'abord contre l'incompétence de leurs juges, parce que comme Chevaliers de la Toison d'or, ils ne pouvoient être jugés que par leurs Pairs. Ils nierent ensuite d'avoir jamais conçu aucune pensée qui pût être préjudiciable à

l'autorité du Roi, » quand nous avons sol- Liv. VIII.
» licité, dirent-ils, le rappel du Cardinal de 1568.
» Granvelle, nous avons cru & nous
» croyons encore que le service du Roi y
» étoit essentiellement intéressé, & que c'é-
» toit le seul moyen de rétablir la tranquil-
» lité dans les Pays-Bas. Nous n'avons ja-
» mais eu la moindre part à la confédéra-
» tion, bien que nous en ayions eu con-
» noissance, & il n'étoit pas en notre
» pouvoir de la dissiper. Si l'un de nous a
» continué à se servir de Casembrot, après
» son accession au compromis, c'est qu'il le
» regardoit comme un bon Catholique & un
» fidele sujet du Roi, comme il l'a en
» effet prouvé lors des tumultes, en re-
» cherchant avec beaucoup de soin les sé-
» ditieux. Nous avons assisté, il est vrai, à
» la conférence de Dendremonde, où le
» Comte Louis nous proposa de nous unir
» pour empêcher l'entrée des troupes Espa-
» gnoles dans les Pays-Bas; mais loin d'y
» consentir, nous avons hautement désap-
» prouvé son projet, & nous nous y sommes
» vivement opposés. Nous nous sommes effor-
» cés, autant qu'il étoit possible, d'étouffer
» l'hérésie. Nous avons recherché avec activité
» & sévérement puni les séditieux. Si nous

Liv. VIII. 1568.

» avons accordé en quelques endroits aux » Proteſtans la liberté de s'aſſembler, nous » n'avons cherché en cela, qu'à empêcher » la deſtruction totale des égliſes Catholi» ques; & les derniers excès, que l'on de» voit craindre du fanatiſme des Réformés. » Si nous ſommes coupables, nous ne le » ſommes donc que pour nous être trom» pés ſur les moyens, & non par mauvaiſe » intention : nous avons vécu, & nous » voulons mourir dans le ſein de l'égliſe » Romaine. De même que nous nous ſom» mes toujours montrés Catholiques zélés, » notre dévouement pour le Roi ne s'eſt » jamais démenti & nous n'en ſaurions don» ner une preuve, ni plus récente, ni plus » forte que le ſerment que nous avons fait, » ſans difficulté, ſelon le déſir de la Du» cheſſe de Parme, d'obéir au Roi en tou» tes choſes & de regarder comme ennemis » de l'Etat, tous ceux qu'il lui plaira de » condamner «.

Interceſſions en leur faveur.

Tandis que les Comtes d'Egmont & de Horn, ſe défendoient d'une maniere ſi ſatiſfaiſante, on employoit en leur faveur les plus preſſantes ſollicitations.

L'Empereur Maximilien, rempli d'humanité, intercéda vivement auprès de Philippe;

& se flatta tellement de le fléchir, que peu de jours avant l'exécution des Seigneurs Flamands, il envoya dire à la Comtesse d'Egmont qu'il ne doutoit pas : *que ses craintes sur le sort de son époux, ne fussent heureusement trompées.*

La Duchesse de Parme, qui n'avoit jamais soupçonné que les plaintes qu'elle avoit faites contre eux pendant sa régence, entraînassent des suites si funestes, écrivit au Roi & appuya la requête de la Comtesse d'Egmont : celle-ci rappelloit à Philippe tous les services que son mari, distingué par ses talens au-dessus de la noblesse Flamande, avoit rendus à la couronne, sous son regne & celui de Charles-Quint ; elle le supplioit de ne pas oublier les victoires que le Comte avoit remportées en Europe & en Afrique, ou auxquelles il avoit puissamment contribué : elle l'avouoit coupable malgré tout ce qu'il pouvoit alléguer pour sa défense, si sa conduite paroissoit criminelle à son maître ; mais elle imploroit la miséricorde du Souverain, & le conjuroit de ne point laisser une mere infortunée passer le reste de ses jours dans l'opprobre & dans la douleur avec onze enfans qui n'avoient point partagé les fautes de leur pere.

Liv. VIII. 1568.

Mais Philippe, dont l'ame infernale ne connoiſſoit pas plus la pitié que la juſtice, ne fut point ébranlé par de telles conſidérations, & conformément à ſes ordres, le Duc d'Albe prononça ſentence de mort contre les Comtes d'Egmont & de Horn, au commencement de Juin quinze cent ſoixante-huit; après les avoir retenus neuf mois en priſon. L'Evêque d'Ypres leur lut leur ſentence au milieu de la nuit. Ils l'entendirent avec le courage & la réſignation qui convenoit à des hommes. „ Je ne crois pas avoir mérité du » Roi, dit le Comte d'Egmont, un traite» ment ſi rigoureux. Je l'ai toujours ſervi » avec zele, & n'ai jamais ceſſé de m'oc» cuper de ſes intérêts & de ſa gloire; mais » je me ſoumets ſans murmurer à mon ſort; » cependant mon cœur eſt déchiré, quand » je penſe à ma femme & à mes enfans.

Lettre du Comte d'Egmont au Roi.

Quelques heures avant d'être conduit au ſupplice, il écrivit à Philippe que, quoiqu'il l'eût condamné à mort, comme un traître & un fauteur de l'héréſie; il ſe devoit encore à lui-même de proteſter qu'il n'avoit jamais manqué au reſpect & à la fidélité qu'il devoit à ſon Roi, ſoit dans ſes propos, ſoit dans ſes actions, & qu'il n'avoit pas été moins zélé Catholique que ſujet fidele. „ Je

» ne doute donc pas, ajoutoit-il, que lorſ- Liv. VII.
» que vous ſerez exactement informé de ce 1568.
» qui s'eſt paſſé dans les Pays-Bas, vous ne
» ſoyez perſuadé de l'injuſtice de ma con-
» damnation. Je vais être puni pour ce que
» je n'ai jamais fait, ni eu intention de faire.
» J'en prends à témoin Dieu devant qui je
» dois paroître aujourd'hui. Je vous ſupplie
» donc, & c'eſt la derniere grace que je
» vous demanderai de ma vie, d'avoir pitié
» de ma femme & de mes enfans, en conſi-
» dération de mes premiers ſervices & de la
» pureté de mes intentions. Dans cet eſpoir
» je vais ſubir avec patience le ſupplice au-
» quel vous m'avez condamné. " (21)

Quelques jours auparavant les deux Comtes avoient été transférés de Gand à Bruxelles. Le Comte d'Egmont fut conduit le premier ſur la grande place où devoit ſe faire l'exécution. Julien Romero, Maréchal de camp, étoit auprès de lui; & l'Evêque d'Ypres le préparoit à la mort. L'échafaud étoit tendu de noir, & 19 compagnies d'infanterie l'entouroient. Le Comte y monta accompagné de l'évêque d'Ypres ſeulement; Exécution des Comtes d'Egmont & de Horn. 5 Juin.

(21) Strada, &c.

Liv. VIII. 1568. après lui avoir parlé quelques momens; il se mit à genoux & demeura quelque temps en priere. Il se releva ensuite, se déshabilla lui-même, &, s'étant enveloppé la tête & le visage d'un mouchoir, il se remit à genoux les mains jointes, & reçut ainsi le coup mortel.

On couvrit aussi-tôt la tête & le cadavre sanglant de d'Egmont pour en dérober la vue au Comte de Horn, qui arriva bientôt au lieu de l'exécution suivi du même cortége que son ami. Il monta sur l'échafaud, & demanda si le Comte d'Egmont étoit déja décapité : on lui répondit que oui. » Nous ne nous sommes pas vus l'un l'autre, dit-il en s'adressant au peuple, depuis le jour que nous avons été traînés dans les prisons; mais apprenez par notre sort, ô mes amis! quelle est la mesure de l'obéissance que vos maîtres exigent de vous. Si j'ai offensé quelqu'un, je lui en demande pardon & me recommande aux prieres des assistans. « Après ce peu de mots, il se déshabilla lui-même & subit son sort avec une contenance très-noble & une parfaite tranquillité.

Les têtes des deux infortunés resterent, vis-à-vis l'une de l'autre, jusqu'après midi

plantées chacune au bout d'une pique : elles furent ensuite rejointes à leurs corps, & livrées à leurs amis (22). Liv. VIII. 1568.

Le supplice atroce de ces deux grands hommes excita une douleur universelle ; le peuple ne put contenir son indignation, quelque danger qu'il y eût à la faire paroître devant les nombreux bataillons qui environnoient & gardoient le lieu du supplice. Plusieurs Flamands se précipiterent sur l'échafaud, plongerent leurs mouchoirs dans le sang de leurs malheureux compatriotes & jurerent devant les Espagnols, qu'avant peu, leur Gouverneur & ses satellites se repentiroient du cruel meurtre qu'ils venoient de commettre (23).

Caractere du Comte d'Egmont

Le Comte d'Egmont n'avoit que quarante-six ans lorsqu'il mourut. A des talens distingués, il joignoit une probité intacte, des mœurs décentes, & l'affabilité la plus séduisante. Dès sa plus tendre jeunesse, il avoit accompagné Charles-Quint dans ses expéditions militaires, & s'étoit acquis en toute occasion beaucoup d'estime & de gloire.

(22) Strada.
(23) Bentivoglio.

Liv. VIII. 1568.

Tandis que ſes qualités militaires le rendoient célebre, ſon caractere & ſes manieres le faiſoient adorer de tout le monde. Des deux victoires que les armées de Philippe remporterent ſur les François à Saint Quentin & à Gravelines, on convenoit généralement que la premiere lui étoit due en grande partie, & la ſeconde en entier. Perſonne n'ignoroit les avantages que Philippe en avoit retirés ; & l'on eut horreur de l'ingratitude dont il paya celui qui lui avoit rendu ces importans ſervices (24).

Le Duc d'Albe marche contre Louis.

Après cette terrible cataſtrophe, le Duc d'Albe ne s'occupa plus que de chaſſer des provinces le Comte Louis de Naſſau & ſon armée. Il ordonna de jetter des ponts, ſur la Meuſe, le Rhin & l'Iſſel & marcha droit à l'ennemi. Il ſe rendit d'abord à Deventer où il avoit donné rendez-vous à pluſieurs corps de troupes pour la mi-Juillet ; & peu

(24) Dans le même temps que ceci ſe paſſoit à Bruxelles, on faiſoit périr à Madrid le Baron de Montigni, frere du Comte de Horn, qui y avoit été envoyé par la Ducheſſe de Parme, avec le Marquis de Mons mort quelques mois avant le temps dont nous parlons, pour préſenter la requête des confédérés. (Bentivoglio).

de jours après il se trouva à la tête de douze mille hommes de pied, & de trois mille chevaux, à la vue de l'ennemi.

Liv. VIII. 1568.

L'armée du Comte Louis étoit très-inférieure, & ses troupes ne valoient pas à beaucoup près les Espagnols aguerris & disciplinés. Il sentit la nécessité de se retirer; & il le fit en bon ordre & avec très-peu de perte. Il s'arrêta à Gemmingen où il campa dans une situation presque inattaquable. Le Comte Louis avoit sur ses derrieres le village de Gemmingen, la riviere d'Ems à sa gauche, par où il pouvoit aisément tirer des vivres d'Embden & d'ailleurs. Sa droite occupoit une plaine qu'il hérissa de retranchemens & de redoutes; mais l'avantage principal de cette situation étoit que les Espagnols ne pouvoient l'attaquer, qu'en s'engageant dans une espece de défilé, puisqu'il leur falloit côtoyer la riviere sur la digue. Cette digue commandée par une batterie s'étendoit l'espace de dix milles, bordée d'un côté par l'Ems, de l'autre par un marais, & le projet de Louis de Nassau, étoit de la rompre & d'inonder le marais. Il espéroit qu'il ne lui seroit pas difficile dans une position si avantageuse de contenir l'ennemi, jusqu'à ce que son frere eût commencé ses

opérations, ce qui contraindroit le Duc d'Albe à ſe retirer.

Liv. VIII.

1568.

Et le défait.

Celui-ci pénétra le deſſein de Louis & enviſagea d'un coup d'œil le danger qu'il y auroit à tarder de l'attaquer. Il fit avancer avec la plus grande promptitude ſes vieilles troupes, & arriva ſur l'ennemi lorſqu'il étoit occupé à rompre la digue. Le Comte de Naſſau & les Officiers y travailloient eux-mêmes. Les Flamands coururent aux armes à la vue de l'Eſpagnol; mais ils furent bientôt obligés de céder au nombre & de ſe retirer derriere leur batterie. Louis eſpéroit de conſerver ſon terrein au moyen de ſon artillerie. Mais les Allemands de ſon armée, qui ne montoient pas à moins de 7000 & qui n'avoient point reçu leur paie depuis quelques ſemaines, s'imaginant que le Général Flamand ne vouloit pas leur donner d'argent de peur qu'ils ne déſertaſſent, réſolurent de profiter de cette occaſion pour lui arracher leur ſolde. Ils menacerent avec violence de ne point combattre ſi l'on ne les payoit à l'inſtant. Des eſpions ou des déſerteurs donnerent avis de cette ſédition au Duc d'Albe, qui réſolut d'attaquer auſſitôt la batterie. Il fit entrer une partie de ſon armée dans le marais qui ſe trouva plus praticable

A cauſe de la mutinerie des Allemands.

praticable que les Eſpagnols ne l'avoient eſpéré; l'été l'avoit deſſéché, & le Comte de Naſſau n'avoit pas eu le tems de l'inonder. Les Flamands furent donc pris en flanc, tandis que le reſte de l'armée Eſpagnole attaquoit avec fureur la batterie. Le Comte Louis, & les Flamands ſe défendirent quelque temps avec la plus grande valeur; mais ſe voyant abandonnés des Allemands, qui, frappés de terreur, ne firent preſque aucune réſiſtance, ils furent contraints de ſe retirer. Ces troupes indiſciplinées reçurent la juſte punition de leur révolte & furent preſque toutes taillées en piéces. Ceux qui voulurent ſe ſauver à la nage furent noyés: les autres tomberent ſous le fer de l'ennemi. Il n'y eut du côté des Eſpagnols que quatre-vingt hommes de tués; mais Louis de Naſſau perdit près de 7000 ſoldats. Après avoir fait long-temps d'inutiles efforts pour rallier ſes troupes diſperſées, il ſe ſauva dans un petit bateau, & partit avec le Comte de Hoogſtrate pour l'Allemagne (25).

Le Duc d'Albe partit pour Groningue & ſe rendit enſuite à Utrecht & à Amſterdam;

(25) Strada. Bentivoglio & Grimeſtone (hiſt. gen. des Pays-Bas.

Liv. VIII. 1568. faisant par-tout où il passoit des perquisitions séveres contre les protestans, & punissant avec rigueur tous ceux qui étoient soupçonnés d'avoir eu quelque part aux derniers troubles. Il auroit volontiers consacré plus de temps à des occupations si analogues à son naturel féroce ; mais il apprit que le Prince d'Orange qui s'étoit mis en mouvement, s'avançoit par Treves, & menaçoit la Gueldre ou le Brabant.

Guillaume, avant de quitter l'Allemagne, publia un manifeste, où il détailla les motifs qui l'obligeoient de recourir aux armes : » il ne me reste aucune autre ressource, » disoit-il, pour préserver de l'esclavage les » Flamands : c'est un devoir indispensable » pour tout citoyen, que de défendre ses » compatriotes & sur-tout quand il doit au- » tant que moi à sa patrie, à raison du » rang qu'il y occupe. J'espere que le Roi » sera bientôt délivré des conseillers perfi- » des qui l'égarent ; mais quoiqu'il en soit, » aucun Flamand n'est capable sans doute » de servir le Souverain au détriment des » Loix. Philippe ne doit point jouir dans » les Pays-Bas d'une autorité égale à celle » qu'il exerce dans ses autres Etats. Il n'est » notre Roi, qu'autant qu'il maintient nos

» priviléges ; & notre conſtitution fonda- » mentale délie les peuples du ſerment de » fidélité, ſi le Prince empiéte ſur leurs » droits. "

Liv. VIII. 1568.

Guillaume déclara dans ce manifeſte qu'il avoit changé de ſentiment en matiere de religion, & qu'il étoit convaincu que les opinions des Proteſtans étoient beaucoup plus conformes que celles de l'égliſe Romaine à l'écriture, qui ſans doute devoit être le guide des Chrétiens.

Armée du Prince d'Orange.

Son armée n'excédoit pas vingt mille hommes : le Duc d'Albe pouvoit lui oppoſer autant de troupes depuis qu'il avoit reçu des ſecours d'Eſpagne, & étoit infiniment mieux approviſionné en munitions de toute eſpece. Le Prince d'Orange ne ſe diſſimuloit pas tout l'avantage qu'avoit ſur lui le Général Eſpagnol ; mais les principaux habitans des Pays-Bas le preſſoient avec tant d'ardeur d'entrer dans ces provinces, & lui parloient avec tant de force de la haine univerſelle qu'avoit inſpiré le Gouverneur, qu'il eſpéra que ſon arrivée produiroit une révolution, & que quelques-unes des villes du premier ordre lui ouvriroient leurs portes.

Le Duc d'Albe

Il paſſa le Rhin ſans oppoſition, à la fin

Liv. VIII. 1568.

s'oppose envain à ce qu'il passe la Meuse.

d'Août, un peu au-dessus de Cologne, & tournant alors à gauche, il s'avança vers Aix-la-Chapelle. Le Duc d'Albe arriva à-peu-près dans le même temps à Maestricht. Le Prince d'Orange s'approcha d'abord de Liege parce qu'il espéroit que cette ville se déclareroit en sa faveur; mais son attente ayant été trompée, il tourna au Nord, dans l'intention de passer à gué la Meuse. Le Général Espagnol mit toute son attention à l'en empêcher, & dans cette vue, il établit des postes le long de la riviere, & fit camper son armée aussi près de l'ennemi qu'il fut possible.

Cependant, après plusieurs marches & contre-marches, Guillaume trouva moyen de traverser la Meuse la nuit vis-à-vis de Stokem, dans un endroit que le Duc d'Albe croyoit impraticable.

Les chaleurs de l'été avoient rendu la riviere très-basse, & le Prince d'Orange imita dans cette occasion la conduite de César au passage de la Loire. Il fit entrer sa cavalerie dans la Meuse au-dessus du gué, & forma ainsi une espece de digue contre la rapidité du courant.

Lorsqu'on vint dire le lendemain au Duc d'Albe que toute l'armée du Prince d'Orange

avoit paſſé la riviere, il ne put le croire d'abord, & demanda d'un air dédaigneux à l'Officier qui lui en porta la nouvelle : *s'il s'imaginoit que l'ennemi eût des aîles ?*

Liv. VIII. 1568.

Le Prince d'Orange s'efforça de perſuader à ſes troupes qu'il falloit attaquer auſſi-tôt les Eſpagnols. S'ils avoient été ſurpris d'une maniere ſi peu attendue, ils n'auroient probablement fait qu'une foible réſiſtance; mais les Allemands, qui, malheureuſement pour leur propre intérêt & celui de la cauſe qu'ils défendoient, n'accorderent jamais à leur Général l'obéiſſance qu'ils lui devoient, refuſerent d'avancer, ſi on ne leur donnoit une nuit de repos, & cette obſtination ôta au Prince d'Orange la ſeule occaſion que lui fournit jamais le Duc d'Albe de l'obliger au combat.

Le Duc d'Albe évite une bataille.

Le lendemain, lorſque Guillaume offrit la bataille aux Eſpagnols, il les trouva tellement retranchès, qu'il ne pouvoit rien entreprendre ſur eux avec quelque apparence de ſuccès. Chiappino Vitelli, Officier de grande réputation, conſeilla au Duc d'Albe d'accepter le combat; d'autant, diſoit-il, que l'ennemi, fatigué du paſſage de la riviere, n'avoit point encore eu le temps de faire des diſpoſitions, ni de s'aſſurer une retraite, &

Liv. VIII. 1568.

qu'il étoit important d'humilier les troupes Flamandes, avant que des villes fortifiées se fussent déclarées en faveur du Prince d'Orange.

Ses motifs.

Le Duc d'Albe étoit fermement résolu de ne rien hazarder. Il sentoit qu'il risquoit infiniment plus que son ennemi, & qu'une défaite entraîneroit non-seulement la perte de son armée, mais aussi celle de la plus grande partie des Provinces : d'ailleurs, le Général Espagnol étoit instruit que Guillaume avoit peu d'argent & ne doutoit pas qu'il ne lui fût impossible de soutenir pendant long-temps une armée si nombreuse ; sur-tout aux approches de l'hiver. Il étoit donc probable que le Prince d'Orange se détruiroit de lui-même & seroit obligé de quitter la Flandre, s'il ne s'emparoit pas de quelque grande ville.

Sa prudence.

Le Gouverneur des Pays-Bas soupçonnoit que le Prince avoit dessein de conduire son armée en Brabant ; il fortifia en conséquence les garnisons de Tillemont, de Louvain & de Bruxelles, & quand Guillaume marcha sur Tongre, le Général Espagnol l'entoura tellement de ses troupes, qu'il fut impossible à l'armée Flamande d'en approcher. De quelque côté que le Prince dirigeât ses marches,

le Duc d'Albe le ſuivoit, harceloit ſes quartiers, chargeoit ſes convois; & lui rendoit très-difficile de ſe fournir de fourages & de proviſions, tandis qu'il ſe retranchoit avec tant d'habileté qu'il étoit impoſſible de l'entamer, ou de le contraindre à une bataille.

Dans cette ſituation, de fréquentes eſcarmouches étoient inévitables, & l'avantage reſtoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre parti; mais chacun des Généraux faiſoit des mouvemens ſi ſages, & ſe conduiſoit avec tant de circonſpection & de prudence, qu'aucun des deux ne put remporter ſur l'autre un avantage réel. Eſcarmouches.

Le ſeul dont les Eſpagnols purent ſe vanter fut au paſſage du Geet, où le Duc d'Albe attaqua l'arriere-garde des Flamands, tua quelques ſoldats & mit le reſte en fuite.

Mais le Prince d'Orange eut ſa revanche à une action qui ſe paſſa au Queſnoi. Il alloit alors au-devant du Sieur de Genlis qui lui avoit été envoyé par le Prince de Condé avec un renfort de troupes pour réparer les pertes qu'il avoit faites dans le Brabant. Guillaume tailla en pieces dix enſeignes Alle-

Liv. VIII. mandes, huit Espagnoles, & trois compagnies de cavalerie légere. (26)

1568. Mais, ce que le Duc d'Albe avoit prévu, commençoit à arriver; le Prince d'Orange avoit été cruellement trompé par la plus grande partie de ceux qui lui avoient promis de l'argent. La terreur qu'inspiroient les troupes Espagnoles, & les sages mesures de leur Général, empêcherent les amis de Guillaume de rien tenter en sa faveur. Ses troupes manquoient de provisions, désespéroient de s'emparer de quelque grande ville, & ne pouvoient se résoudre à camper au cœur de l'hiver. Les Allemands, qui s'étoient déja mutinés plus d'une fois désertoient en grand nombre. Le Prince d'Orange aima mieux les licencier que de les voir se débander entiérement. Il leur donna une partie de leur solde, & fournit à leurs commandans des sûretés pour le reste, en assignant ces payemens sur la Seigneurie de Mont-fort & la Principauté d'Orange. (27)

Le Prince d'Orange est obligé de licencier son armée.

Le Prince se retira alors en France, accompagné de son frere le Comte Louis, &

(26) De Thou.

(27) De Thou. Albanus. p. 19. Meteren. p. 79.

y mena mille ou douze cens chevaux au secours des Calvinistes. Liv. VIII.

Tel fut le succès des premieres tentatives que les Nassau firent pour délivrer les Pays-Bas du joug Espagnol. Il est aisé de voir que s'ils eussent commencé ensemble leurs opérations & entré en même temps dans les provinces, ils auroient infiniment mieux réussi. Le Duc d'Albe se seroit vu contraint de diviser ses forces & auroit probablement été accablé par le nombre; mais malheureusement le Comte Louis, qui fit ses levées plus promptement que son frere, n'avoit pas l'argent nécessaire pour entretenir son armée dans l'inaction, & fut forcé d'entrer en campagne avant Guillaume, dont les mêmes raisons nécessitoient les délais, comme elles le contraignirent à licencier ses troupes. 1568.



HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE NEUVIEME.

Premiere partie.

Liv. IX. 1568.

Guerre dans le Royaume de Grenade.

Histoire des Morisques.

TANDIS que l'intolérance & le despotisme de Philippe lui attiroient une guerre avec ses sujets des Pays-Bas, les mêmes causes produisoient les mêmes effets dans le Royaume de Grenade, où les Maures, long-temps avilis par la soumission la plus abjecte, étoient enfin provoqués par l'intolérable tyrannie du Gouvernement présent, à secouer le joug, & à prendre les armes. Ils avoient été maîtres de l'Espagne pres-

qu'entiere pendant plusieurs siecles : Ferdinand le Catholique les subjugua totalement en mil quatre cent quatre-vingt douze ; mais ce peuple subsistoit encore, quoique son Gouvernement fût aboli ; & non-seulement on lui avoit laissé ses propriétés, & la liberté de suivre ses coutumes anciennes & de s'habiller à sa mode ; mais encore il lui étoit permis de professer la religion de ses peres : les Maures n'avoient donc perdu que leurs Rois ; & le politique Ferdinand ne se fit pas scrupule de jurer solemnellement d'observer ces conditions, en attendant qu'il eût le pouvoir & les moyens de les engager à embrasser la Religion Chrétienne.

Quand une expérience de plusieurs années lui eut appris que c'étoit en vain qu'il espéroit de convertir cette nation, & que les instructions de ses prêtres étoient absolument inutiles, il oublia le serment qu'il avoit fait, & résolut d'exécuter de force le projet qu'il n'avoit jamais abandonné, de la faire renoncer à sa croyance. Il prétendit que les Morisques avoient violé les conditions de la paix qui leur avoit été accordée, parce que quelques personnes irritées de l'administration arbitraire & violente de Ximenès, exciterent des troubles. Ferdinand

Liv. IX. 1568.

prononça ſentence de mort contre les habitans de Grenade, & déclara qu'elle ſeroit auſſi-tôt miſe à exécution, s'ils ne renonçoient pas à la religion Muſulmane. Cinquante mille d'entr'eux, frappés de terreur, quoiqu'ils n'euſſent pas eu la moindre part à la ſédition, ſe firent Chrétiens; mais le peuple des petites villes & des campagnes, indigné du traitement fait à ſes concitoyens, & craignant d'éprouver la même injuſtice, ſe prépara à réſiſter à ſes oppreſſeurs. Ferdinand, qui n'avoit pas moins de prudence & d'activité que d'ambition & de perfidie, fondit ſur eux, à la tête d'une armée formidable, avant qu'ils fuſſent en état de défenſe, prit une de leurs villes dont il paſſa les habitans au fil de l'épée, & obligea bientôt le reſte de la province à ſe ſoumettre. Il permit à un petit nombre de Moriſques de paſſer en Afrique, moyennant une certaine ſomme d'argent; mais la plus grande partie fut obligée de reſter dans le royaume & d'embraſſer la religion Chrétienne. Cependant ils étoient encore fortement attachés à la Loi de Mahomet, & quoiqu'ils fuſſent obligés de ſe conformer aux cérémonies & aux uſages catholiques, ils ne pouvoient diſſimuler leur répugnance & leurs

regrets. Les Inquisiteurs veilloient de près leur conduite, & s'acharnoient à les punir : Liv. IX. un grand nombre étoit livré aux flammes 1568. comme les hérétiques; & plusieurs milliers, craignant un pareil sort, avoient fui en Barbarie.

On représenta souvent à la cour les suites de ces émigrations, & quel tort apportoit au pays la sévérité du St. Office; mais la plupart de ces avis ne parvenoient point jusqu'à Ferdinand, ou il n'y faisoit point attention; les Inquisiteurs n'avoient aucun frein, exerçoient sans opposition leurs vexations accoutumées, & donnoient un libre cours à leur fanatisme.

Les écrivains Espagnols, qui ont fait l'histoire de la fin du regne de Ferdinand ou celle de Charles-Quint, parlent rarement des Maures; ils semblent les oublier pendant un demi-siecle; & n'en disent rien autre chose, sinon qu'ils conservoient leur aversion pour les Chrétiens & leur religion. Les prêtres reprirent courage au retour de Philippe en Espagne & ne doutant pas qu'ils ne fussent favorablement écoutés de ce Monarque dont ils connoissoient le zele sévere & l'ardente superstition; ils invoquerent de nouveau son autorité contre ce malheureux

Liv. IX. 1568.

peuple & renouvellerent leurs plaintes contre ses impiétés, & son obstination.

» Ce n'est que de nom qu'ils sont Chré-
„ tiens, dit à Philippe, Guerrero, Arche-
„ vêque de Grenade; au fond du cœur ils
„ sont Mahométans. Ils n'entendent la Mes-
„ se, les jours où elle est d'obligation, que
„ pour éviter les peines qu'ils encourroient
„ s'ils y manquoient. Ils s'enferment chez
„ eux, travaillent les dimanches & les fê-
„ tes, & passent dans la débauche & les
„ plaisirs, les vendredis jours de deuil pour
„ les Chrétiens. Ils présentent leurs enfans
„ au baptême; mais à peine sont-ils baptisés
„ qu'ils les lavent avec de l'eau chaude pour
„ insulter ce sacrement auguste, les circon-
„ cisent, & leur donnent des noms moris-
„ ques. Ils viennent se marier à l'Eglise,
„ parce que les Loix l'exigent; mais à pei-
„ ne sont-ils retournés chez eux, qu'ils s'ha-
„ billent à leur mode & célebrent leurs
„ noces avec des chants, des danses &
„ des cérémonies particulieres à leur na-
„ tion.

Ces représentations étoient de nature à faire une vive impression sur l'esprit du Roi. Mais l'Archevêque savoit que Philippe n'étoit pas moins politique que religieux. En

conséquence, il chercha à l'exciter par ces deux motifs également puissans, & ajouta aux reproches qu'il faisoit aux Maures, celui d'entretenir avec les Turcs & les Pirates Barbaresques des intelligences criminelles; „ ils sont, dit-il, dans l'usage d'enlever les enfans Chrétiens, de les vendre „ pour esclaves, ou de les envoyer en „ Barbarie, où on les éleve dans la religion Mahométane. " On ne peut assurer si cette derniere accusation, dont on ne connoît point les preuves, étoit fondée; mais les Maures Espagnols avoient tant de rapports avec les Maures Africains, par la conformité de la religion, des mœurs, des coutumes, & du langage; les Inquisiteurs, & leurs barbares vexations, leur inspiroient tant d'horreur; l'administration tyrannique de Philippe leur paroissoit si odieuse; ils étoient tellement irrités de se voir exclus de toute place de confiance, de tout privilege honorable, qu'il n'est pas étonnant que Philippe crût nécessaire de se précautionner contre eux.

Liv. IX.

1568.

Philippe les désarme.

Il commença par désarmer les Maures, & envoya, à cet effet, sous différens prétextes plusieurs régimens Castillans en quartier dans la Grenade. Ils se saisirent par-

Liv. IX. 1568. tout des armes de toute eſpece; mais comme les Moriſques étoient continuellement en méfiance, ils pénétrerent le deſſein du Roi & en cacherent une quantité conſidérable. (1)

Mais cette marque de méfiance que leur donna Philippe les indiſpoſa contre ſon Gouvernement, plus encore qu'ils ne l'étoient, & cet acte d'autorité qui encouragea les Inquiſiteurs offenſa cruellement les Maures. Ceux-là multiplierent leurs plaintes, & repréſenterent à la cour la néceſſité d'employer des meſures plus efficaces que celles dont on s'étoit ſervi juſqu'alors. Le Roi ne penchoit que trop à ſuivre les conſeils violens qu'on lui donnoit, & lorſqu'un théologien, nommé Oradici, qu'il conſultoit à ce ſujet, lui répondit en véritable Inquiſiteur, par ce proverbe Eſpagnol : *plus on détruit de ſes ennemis, & moins il en reſte*; il fut fort content de cette réponſe.

Philippe fermement réſolu d'extirper de ſes états l'exercice privé de la religion Mahométane, comme ſes prédéceſſeurs en avoient banni la profeſſion publique, auroit

(1) Ferreras, an. 1562.

plutôt étouffé la foi Musulmane dans le sang des Maures que de renoncer à les contraindre de l'abjurer. En conséquence, il donna ordre à un nombre choisi d'Ecclésiastiques d'examiner quels seroient les moyens les plus propres à remplir ses vues; & conformément à leurs avis il fit publier un édit qui contenoit les articles suivans, & statuoit peine de mort en cas de désobéissance. Liv. IX. 1568.

„ Les Morisques renonceront à leur idiome „ & ne parleront plus qu'Espagnol : ils quit„ teront les habits & les usages qui leur „ sont particuliers, & adopteront à l'avenir „ ceux des habitans de la Castille : ils ne „ prendront plus ni noms ni surnoms Mau„ res, & ne porteront que ceux qui sont „ usités en Espagne; ils se dépouilleront „ de ces marques particulieres qui distin„ guent les disciples de Mahomet, leurs „ bains seront immédiatement détruits; leurs „ femmes ne paroîtront plus en public avec „ des voiles, comme elles faisoient autre„ fois; aucun Maure ne se mariera, sans „ avoir obtenu les dispenses de l'Evêque : „ ils ne pourront changer de domicile sans „ permission; le port d'armes leur est in„ terdit, & il leur est même défendu d'en „ posséder aucune.

Liv. IX. 1568.

L'exercice de la religion Mahométane avoit déja été défendu ſous les peines les plus ſéveres par les prédéceſſeurs de Philippe; ainſi on n'en fit aucune mention dans l'édit; mais les Maures découvrirent bientôt le véritable but des nouveaux ordres, & comprirent que comme ils devoient rendre la pratique ſecrete de leur religion infiniment plus difficile qu'auparavant, ils opéreroient bientôt ſon entiere deſtruction. Quand ils n'auroient pas craint que le nouvel édit n'entrainât des conſéquences ſi ſérieuſes, on ne devoit point s'attendre qu'ils reçuſſent tant d'outrages avec une vile réſignation. Les hommes ſont ſouvent plus puiſſamment attachés aux formes extérieures, & aux uſages ordinaires de la vie qu'aux choſes les plus eſſentielles à leur bonheur. Le zele des Maures pour leur religion concourut donc avec cet attachement d'habitude qu'ils avoient pour les coutumes tranſmiſes par leurs peres, & ſur-tout avec le ſentiment violent & profond des injuſtices qu'ils avoient éprouvées, & des cruautés ſans nombre que l'inquiſition avoit exercées ſur eux : tant de motifs les remplirent d'indignation, & ils réſolurent de s'expoſer aux dernieres extrémités plutôt que de ſe ſoumet-

tre à l'édit destructeur du peu de liberté qui leur restoit. Mais comme ils sentoient leur foiblesse & ne pouvoient espérer aucun secours des puissances étrangeres, ils convinrent avant de prendre les armes, d'essayer s'ils pourroient persuader au Roi de révoquer ses ordres.

Liv. IX. 1568.

„ Notre habillement, dirent-ils, n'a aucun „ rapport à la Religion. Il n'est pas plus „ Chrétien que Mahométan, puisque les ha- „ bitans de Maroc, de Fez & de Constan- „ tinople s'habillent très-différemment les uns „ des autres, tandis que les Chrétiens ré- „ pandus en Turquie s'habillent comme les „ Musulmans. On ordonne que nous ache- „ tions tous des habits Espagnols, c'est en- „ gager plusieurs d'entre nous dans des dé- „ penses qui excedent leurs moyens. Ce „ n'est que par modestie que nos femmes „ portent des voiles, & cette pratique est „ en usage dans plusieurs villes de la Cas- „ tille & de la Grenade, nos danses & no- „ tre musique ne sont que des amusemens „ indifférens auxquels nous nous livrons les „ jours de fêtes : elles n'ont aucune analogie „ avec notre Religion, & les prélats les plus „ distingués par leur zele & leur sainteté les „ ont regardé comme des plaisirs innocens.

Liv. IX. 1568.

„ Nos bains ne ſont qu'un uſage intro-
„ duit par le goût de la propreté. Ceux des
„ hommes ſont ſéparés de ceux des fem-
„ mes, & nous défions les Chrétiens, à qui
„ la garde en eſt commiſe, de prouver
„ que les uns ou les autres aient jamais
„ ſervi à aucun uſage qui bleſſe la décence,
„ ou offenſe leur religion. A l'égard de no-
„ tre langue, il eſt difficile de concevoir
„ qu'on trouve dans l'Arabe quelque choſe
„ de contraire au Chriſtianiſme, autant qu'il
„ eſt impoſſible de nous y faire renoncer;
„ puiſque la plus grande partie d'entre nous
„ eſt trop avancée en âge pour apprendre
„ un nouvel idiome; & qu'un bon nombre
„ de nos compatriotes ne parle pas d'autre
„ langue que l'Arabe, ſans avoir aucun
„ moyen d'apprendre le Caſtillan." Ils finiſſoient ces repréſentations par des aſſurances de leur fidélité pour le Roi, & le ſupplioient de ſe ſouvenir que dans les guerres étrangeres, il avoit reçu d'eux plus d'une preuve de leur dévouement.

Les Maures n'avoient aucun accès auprès du trône; & il étoit à craindre que leurs remontrances ne puſſent parvenir à Philippe, mais elles lui furent préſentées par Deza, Chancelier de Grenade, qui fut ſecondé par

Don Juan Henriquez, Don Antonio de Tolede, le prieur de Leon, & le Marquis de Mondejar, Commandant-Général de la Province. Ce dernier s'efforça de faire retracter les ordres de Philippe : il connoissoit mieux les Maures qu'aucun autre, & ne doutoit pas qu'une révolte ne fût la suite inévitable de l'édit. Mais Philippe avoit long-temps médité le parti qu'il venoit de prendre, & ceux de ses conseillers auxquels il avoit le plus de confiance, l'affermissant dans sa résolution, il ne voulut écouter aucunes représentations, & donna ordre à Mondejar de partir aussitôt pour la Grenade, afin de s'y préparer à tout événement, & d'employer la force, si elle étoit nécessaire, pour contraindre les Maures à l'obéissance.

Liv. IX. 1568.

Ceux-ci ne furent pas plutôt informés de la maniere dont leur requête avoit été reçue, qu'ils projetterent une révolte, & les principaux d'entr'eux s'étant assemblés en secret à Cadicer, ville située à l'entrée des montagnes d'Alpuxarras, ils envoyerent à Fez, Alger, & Constantinople, pour solliciter des secours, & répandirent en même-temps des émissaires dans les Provinces voi-

Liv. IX. fines pour préparer les efprits à la révolution qui fe méditoit.

1568. Le peuple, partout ailleurs que dans les villes, où les garnifons Efpagnoles le tenoient en refpect, reçut avec acclamation la propofition de recouvrer fa liberté les armes à la main, & en peu de temps toute la partie d'Alpuxarras, qui contient un efpace de dix-fept lieues de longueur fur dix de large, & comprend plufieurs villages & plufieurs milliers d'habitans, fut en armes. Ils reçurent un renfort de quelques centaines de Turcs, beaucoup de munitions de guerre qu'on leur envoya d'Afrique; & les Maures fe flatterent que le Grand Seigneur leur enverroit bientôt des fecours plus confidérables (2).

Les chefs Morifques tinrent en attendant une autre affemblée, où ils choifirent pour leur Roi, Don Ferdinand de Valer, jeune homme de vingt-quatre, ou vingt-cinq ans, de la race de leurs anciens fouverains, & appellé en quelque forte par fon courage, fon activité, & l'opinion qu'on avoit de fes talens, à la dignité dangereufe que lui of-

(2) Souverain des côtes d'Afrique.

froient ſes compatriotes. Il prit le nom d'A-ben-Humeja, qui avoit été celui de ſes aïeux, & fut revêtu des marques de la Royauté, avec les céremonies qu'on pratiquoit anciennement à l'élection des Rois Maures; il fit auſſi-tôt uſage de ſon autorité, nomma ſes miniſtres & ſes officiers, & envoya des ordres à tous les chefs qui ne s'étoient pas trouvés préſens à l'aſſemblée, de ſe tenir prêts à agir à ſon premier avis.

Son principal objet étoit de s'emparer de la ville de Grenade, où il ne doutoit pas de pouvoir ſe défendre juſqu'à ce que les ſecours Turcs arrivaſſent. L'eſpoir qu'il avoit de s'emparer de cette place importante n'étoit pas ſans fondement. Ses partiſans avoient conduit juſques là leur complot avec le ſecret le plus profond, & pas un ne l'avoit trahi. Leurs différentes aſſemblées avoient été tenues ſous des prétextes qui tromperent la pénétration des Eſpagnols, & leurs préparatifs militaires ne s'étoient guere faits que dans les montagnes d'Alpuxarras. Le Marquis de Mondéjar avoit, à la vérité, malgré tous leurs ſoins, conçu quelque ſoupçon de leur deſſein, & repréſenté à Philippe la néceſſité de lui envoyer beau-

coup plus de troupes qu'il n'en avoit à ses
Liv. IX. ordres. Mais dans ce temps-là même, le
1568. chancelier Deza étoit animé d'une violente jalousie contre le commandant de la province; des discussions rélatives à leurs droits respectifs avoient semé la discorde entr'eux. Deza assura le Roi que Mondéjar exagéroit le mécontentement des Maures; qu'il n'y avoit nulle apparence de révolte; que le dernier édit suffiroit pour contenir la Grenade & rendre la force à l'autorité civile; qu'enfin le commandant de cette province ne desiroit la guerre que parce qu'il espéroit que la direction en seroit confiée entiérement à lui & au Comte de Tendilla, son fils.

Le chancelier avoit des amis dans le conseil; Philippe, vit par ses yeux, & quoiqu'il fût naturellement prévoyant & soupçonneux, il n'eut aucun égard aux représentations de Mondéjar. Celui-ci ne reçut pas les troupes qu'il avoit demandées, la garnison de Grenade ne fut point renforcée, & sans un accident impossible à prévoir, elle seroit tombée entre les mains des Maures. Aben-Humeya entretenoit une correspondance secrete avec les habitans d'Albaicin qui communique avec la ville de Grenade,

nade, & peut en être regardée comme une partie; il donna ordre à un de ses principaux officiers nommé Aben-Farax d'y marcher à la fin de Décembre avec un corps de six à sept mille hommes. Si ces troupes fussent arrivées à Albaicin au temps convenu, les habitans les auroient secondées, & la garnison eût succombé sous le nombre. Mais il étoit tombé une grande quantité de neige dans les montagnes par lesquels Aben-Farax devoit passer. Elles devinrent impraticables, & à peine put-il pénétrer à la tête de cent cinquante hommes. Il entra avec ce petit nombre de soldats au milieu de la nuit à Albaicin, & il n'est pas douteux que s'il eût pu engager les habitans à prendre les armes, il se fût rendu maître de la ville. Mais quoique sincérement dévoués à leur nouveau chef, les Maures n'oserent point se déclarer en sa faveur, quand ils virent le petit nombre d'hommes dont ils seroient aidés; de sorte qu'après avoir resté dans la place pendant quelques heures, Aben-Farax fut obligé de se retirer avant la pointe du jour, dans les montagnes où son armée avoit été arrêtée. Philippe ouvrit enfin les yeux; & s'apperçut que ses conseillers l'avoient trompé; il ordonna que les troupes,

Liv. IX. 1568.

Liv. IX. que le Marquis de Mondéjar avoit demandées, ſe miſſent auſſi-tôt en marche.

1568. Aben-Humeya s'occupoit alors à fortifier les défilés & les gorges qui conduiſoient dans le pays d'Alpuxarras. Il ſe mit enſuite à la tête d'un corps de troupes, & en confia un autre à Aben-Farax ; ils allerent de places en places exhortant & contraignant même les Maures à ſe révolter ; détruiſant les autels & les images, changeant les égliſes en moſquées, & faiſant périr de la mort la plus cruelle tous les prêtres & chrétiens qui refuſoient d'embraſſer la religion mahométane.

Ils ſe ſoumettent au Marquis de Mondéjar.

Le marquis de Mondéjar, preſſé d'arrêter les progrès des révoltés, ſortit de Grenade auſſi-tôt qu'il eût ramaſſé quelques troupes. Les Maures lui diſputerent l'entrée des montagnes, mais ils n'étoient pas capables de réſiſter long-temps aux efforts des intrépides Eſpagnols. Mondéjar triomphoit d'eux à tous les pas, en paſſoit quelques-uns au fil de l'épée, & faiſoit un grand nombre de priſonniers. Aben-Humeya fuyoit devant lui avec les débris de ſon armée dans les parties les plus inacceſſibles des montagnes. Enfin, dans l'eſpace de peu de mois tout le canton d'Alpuxarras fut ſoumis. Les Maures effrayés

de la rapidité des progrès de Mondéjar, mirent bas les armes, & vinrent en foule, ou envoyerent des députés demander grace. Mondéjar leur accorda la paix ſous la condition qu'ils obéiroient à l'avenir aux ordres du Roi; & les mit à l'abri des violences des ſoldats Eſpagnols, qu'ils redoutoient plus que tout le reſte. Le Marquis de Los Vélez, qui commandoit un corps d'infanterie dans le voiſinage d'Alméric, n'eut pas moins de ſuccès. Il délogea les Maures de tous les poſtes voiſins de la mer, où ils s'étoient déja fortifiés pour faciliter la deſcente des Turcs. Mondéjar crut alors que la guerre étoit finie, & qu'Aben-Humeya ſeroit bientôt forcé de ſe rendre, ou de ſe ſauver & de ſortir du Royaume. Il informa Philippe de la ſituation des affaires, & lui demanda qu'une partie des troupes fût rappellée; car ſon projet étoit d'adoucir les eſprits, & il traitoit avec douceur les Maures qui s'étoient ſoumis, & ceux même qui avoient été faits priſonniers. Mais malheureuſement les amis de Mondéjar n'avoient pas autant de crédit à la cour que ſes ennemis, & Philippe préféroit par tempérament & par principe la ſévérité à l'indulgence. Il fut donc inſenſible aux repréſentations de Mondéjar,

Liv. IX.

1568.

Liv. IX. 1568.

& lui donna ordre que tous les prifonniers au-deffus de l'âge de onze ans, fuffent, fans diftinction, ni de condition, ni de fexe, vendus comme efclaves. (3)

Ce traitement barbare ralluma la colere de ceux qui s'étoient foumis, & augmenta l'horreur que les Maures avoient du joug Efpagnol; bientôt les uns & les autres furent traités avec une égale inhumanité.

Soit que les finances de Philippe fuffent vraiment épuifées par fes derniers armemens fur la Méditerrannée, & les guerres qu'il foutenoit dans les Pays-Bas, foit que les miniftres, jaloux de Mondéjar vouluffent le déservir, & employaffent ces prétextes, les troupes ne recevoient point d'argent; quelle qu'en fût la caufe, qu'on ne peut pas déterminer aujourd'hui, les arrérages de la folde des foldats Efpagnols étoient tellement accumulés, qu'il étoit impoffible au Marquis de Mondéjar de les acquitter : bientôt il en réfulta ce que produit toujours l'inexac-

(3) Les fuites de cet horrible traitement, dit un hiftorien Efpagnol (*Ferreras*) furent qu'un grand nombre de femmes Morifques languirent dans l'efclavage pendant quelques années & fuccomberent enfuite fous le poids de la tyrannie.

titude des payemens dans une armée. Le général perdit ſon autorité. Les ſoldats & même pluſieurs Officiers, quitterent leurs poſtes, ſe répandirent dans le pays & le pillerent, maſſacrerent un grand nombre de Maures, & en emmenerent d'autres en eſclavage, contre l'aſſurance que le général Eſpagnol leur avoit donnée de les garantir de toute vexation. Mondéjar paroît avoir employé beaucoup d'activité & de zele pour mettre fin à ces atrocités; il envoya les ſoldats auxquels il pouvoit prendre confiance, pour réprimer & châtier ceux qui déſoloient le pays. Mais ſes efforts furent infructueux, & ſes troupes inſuffiſantes. Les Eſpagnols ne laiſſoient échapper aucune occaſion d'aſſouvir leur cupidité; ils quittoient enſuite leurs drapeaux, & paſſoient avec leur priſe dans les Provinces voiſines.

Liv. IX. 1568.

Le déſeſpoir des Maures étoit au comble. Les vexations multipliées & intolérables qu'ils enduroient les firent repentir de s'être ſoumis ſi aiſément; convaincus par une cruelle expérience qu'on ne pouvoit compter ſur aucune des promeſſes de leurs perfides ennemis, & que les traités ne les lioient point, ils reprirent les armes, chercherent par-tout leur vengeance, maſſacrerent les partis Eſ-

Liv. IX. 1568.

pagnols qu'ils trouverent diſperſés dans les Montagnes & réſolurent de tenter encore une fois la fortune ſous les ordres du Roi qu'ils s'étoient choiſis. Sur ces entrefaites Aben-Humeya reçut d'Afrique un ſecours de quatre cents Turcs, qui, diſoit-on, devoit être bientôt ſuivi d'une flotte nombreuſe, & d'une armée formidable. Les Maures avides de vengeance & encouragés par cet eſpoir, ne balancerent plus à prendre les armes. Les calamités, qui accompagnent la guerre, ne pouvoient être plus cruelles que celles dont ils étoient aſſaillis au ſein de cette paix que violoient les Eſpagnols.

Les amis de Mondéjar, & ſes ennemis donnerent des cauſes très-différentes à cette nouvelle révolte. Ceux-ci ſoutenoient : „ qu'il „ s'étoit également trompé dans la maniere „ de conduire la guerre, & celle de traiter „ la paix. Il avoit mis bas les armes, di- „ ſoient-ils, tandis qu'il étoit abſurde de „ penſer que les Maures, connus par la „ duplicité qui les caractériſe, fuſſent fideles „ à leurs engagemens plus long-temps qu'ils „ n'y ſeroient contraints. Il n'étoit pas plus „ raiſonnable d'eſpérer que des infideles „ obſtinés embraſſaſſent jamais ſincérement „ la foi chrétienne. Les cruautés qu'ils

» avoient exercées envers les prêtres, les
» facrileges qu'ils avoient commis, crioient Liv. IX.
» vengeance, & la juftice exigeoit auffi-bien 1568.
» que la politique qu'ils fuffent tous paffés
» au fil de l'épée ou vendus comme ef-
» claves. "

» Mais les partifans de Mondéjar repré-
» fentoient que ce peuple avoit été puni
» avec affez de févérité; puifqu'après tout
» ils n'avoient fuivi que l'impulfion de leurs
» chefs. L'humanité, dit le général Efpagnol,
» & l'intérêt même du Roi, m'ont empêché
» de facrifier à une inutile & barbare ven-
» geance plufieurs milliers de fujets utiles,
» dont la plus grande partie eft innocente
» des crimes pour lefquels on veut les fa-
» crifier. Pourquoi aurois-je porté la défola-
» tion dans une fi grande partie du Royau-
» me? Pourquoi aurois-je détruit tant de
» fujets du Roi? Il n'eft pas croyable que
» les Maures euffent manqué de foi, & re-
» commencé la guerre, s'ils n'euffent point
» été les victimes de la fureur des foldats
» Efpagnols. Il m'a été impoffible de conte-
» nir ceux-ci parce que les miniftres du Roi
» ont négligé de me faire parvenir la folde
» de ces hommes farouches, dont l'or eft
» le premier intérêt, & parce que plus d'une

Liv. IX. 1568.

» personne s'est efforcée de les révolter contre mon autorité & de me faire perdre tout crédit sur leur esprit.

Don Juan d'Autriche est nommé général en chef.

Cette diversité d'opinions & d'avis jettoit Philippe dans une grande perplexité. Mais enfin soit que lui-même, ou la plus grande partie de son conseil, désapprouvât la conduite de Mondéjar & la douceur avec laquelle il vouloit traiter les Maures; soit que le Roi ne voulût pas donner aux ennemis de ce Gentilhomme, qui pour la plupart, étoient ses favoris, le désagrément de lui voir conserver l'autorité absolue dans la province de Grenade, il résolut d'y envoyer son frere naturel Don Juan d'Autriche.

Ce jeune Prince né à Ratisbonne, fils d'une Allemande nommée Blomberg, avoit été élevé secrétement par Louis Quixada, Seigneur de Villá Garcia, & passa pour son fils jusqu'à l'arrivée de Philippe en Espagne en mil cinq cents cinquante neuf: bientôt après, celui-ci, ayant, à la demande de Charles-Quint, reconnu Don Juan pour son frere, il lui donna une maison convenable à ce rang, & le fit élever à la cour avec autant d'attention que son propre fils.

Don Juan ressembloit à Charles-Quint

par les graces de sa personne, & l'agrément de ses manieres; il montra de bonne heure du goût pour les armes, des talens militaires, & annonça par plusieurs traits remarquables qu'il seroit compté un jour au nombre des grands hommes de son siecle. (4)

Mais comme il n'avoit alors qu'environ vingt-deux ans, & nulle expérience dans l'art de la guerre, Philippe ne lui donna que le titre de commandant en chef, & lui défendit d'exécuter aucun projet, ni de faire aucune démarche militaire, sans l'avis & le consentement de certains conseillers qu'il lui désigna. C'étoient l'archevêque de Grenade, Deza président de la Chancellerie, le duc de Sessa, le marquis de Mondéjar, & Don Louis de Requesens grand commandeur de Castille, qu'il avoit donné pour lieutenant à Don Juan.

La guerre se fit à la fois dans plusieurs cantons, & l'on employa un plus grand nombre de troupes qu'auparavant: mais le succès ne répondit pas à ces grands efforts. Les Maures montrerent partout beaucoup

(4) Strada, ann. 1568.

de valeur, & vainquirent en quelques occasions.

1568.

Les Maures font entierement subjugués.

Cependant Don Juan étoit extrêmement impatient des entraves dans lesquelles on l'avoit enchaîné ; il essaya de persuader au Roi de lui accorder une autorité illimitée, sans l'astreindre à consulter sans cesse tandis qu'il faudroit agir, & il en vint à bout. Aussitôt, ayant reçu quelques renforts, il marcha lui-même contre les Maures, & les fit attaquer dans une autre partie, par Requesens & le Marquis de Los Vélez. Les Maures mal armés, indisciplinés & découragés, voyant qu'ils avoient inutilement espéré des secours du Grand-Seigneur, n'opposerent qu'une très-foible résistance à des troupes réglées, & si supérieures en nombre qu'elles vainquirent sans combattre. Quelques-uns des chefs Maures étoient divisés entr'eux ; d'autres trahirent la cause d'Aben-Humeya, qui fut tué par les amis de sa femme, dont il avoit fait mourir le pere, sur l'avis qu'il entretenoit des pratiques secretes avec les Espagnols : Aben-Boo fut élu Roi en sa place ; mais il éprouva bientôt le même sort, & périt par la main de quelques-uns de ses Officiers qui espéroient expier leur rébellion par ce crime. La

guerre qui avoit duré depuis près de deux ans, fut terminée par la mort de ce chef Morisque (5). Liv. IX. 1568.

Don Juan & Requesens n'acquirent aucune gloire dans la conduite de cette expédition, & ils n'éviterent point les reproches d'inhumanité que les Espagnols de ce siecle, trop célebres par leurs vengeances féroces, mériterent presque tous.

On ne peut donner aucune excuse de la sévérité terrible dont ils userent, si ce n'est qu'ils se conformerent aux ordres qu'ils reçurent du Roi; car il avoit hautement désapprouvé la douceur du Marquis de Mondéjar; d'ailleurs Philippe étoit connu pour sacrifier tout à la voix du fanatisme, & aux intérêts de son implacable vengeance. Ces funestes passions lui faisoient oublier sans

(5) Les écrivains Espagnols sont entrés dans les détails les plus minutieux au sujet de cette guerre; mais dans la multitude infinie des petits événemens qu'ils rapportent, il n'y a presque aucune variété. Point de traits de valeur, point de développement de caractere ou de conduite, qui puissent intéresser le Lecteur : d'ailleurs cette partie de l'histoire d'Espagne répugne à lire autant qu'à raconter, par les cruautés & les barbaries qu'elle offre sans cesse.

Liv. IX. 1568. ceffe, ce qu'un Roi fage comptera toujours au nombre des maximes politiques les plus importantes, & les plus facrées : à favoir : QUE LA FORCE ET LA GLOIRE D'UN PRINCE DÉPENDENT DE LA FORCE ET DE LA PROSPÉRITÉ DE SES SUJETS.

Ce Monarque fuperftitieux & cruel ne mit jamais de bornes à fon horreur pour ceux qui s'écartoient, ou qu'il croyoit s'écarter de la foi catholique. Il ordonna qu'un grand nombre de Morifques qui habitoient les plaines, & ne prenoient nulle part à la guerre, fuffent mis à mort fur le fimple foupçon d'entretenir correfpondance avec les rebelles. Tous les habitans de plufieurs villages, & même de plufieurs cantons, hommes, femmes, enfans, furent exterminés. Les prifonniers des deux fexes furent ou mis à mort ou privés de leur liberté, & tous les Morifques, ceux même qui avoient refufé de tremper dans la révolte, tous, excepté le petit nombre qui étoit néceffaire à l'entretien des manufactures, furent arrachés à leur pays natal, & tranfportés dans les provinces intérieures, où ils devinrent l'objet de la rifée & des infultes d'un peuple hautain. La plûpart d'entr'eux réduits à l'état le plus abject par leur extrême pau-

vreté, & abſolument ſous la dépendance des chrétiens, n'eurent pas un ſort beaucoup meilleur que ceux de leurs compatriotes qui avoient été réduits en eſclavage. Liv. IX. 1568.

Telle fut la fin de cette guerre, qui, malgré l'apparente inégalité des forces des deux partis, expoſa la monarchie Eſpagnole au plus grand danger qu'elle ait couru ſous le regne de Philippe. Si les Maures s'étoient rendus maîtres de la ville de Grenade, entrepriſe où ils n'échouerent que par un malheureux haſard, & non faute de forces ſuffiſantes, ou de bonne conduite; ou s'ils avoient pu déterminer le Sultan Selim à s'intéreſſer en leur faveur, pluſieurs villes d'Andalouſie, habitées par les Moriſques & preſque tout le Royaume de Valence, où ils formoient le plus grand nombre des habitans, ſe fuſſent joints aux révoltés, & dans cette ſuppoſition, il eſt très-probable qu'ils auroient levé une armée ſi conſidérable, qu'avec les ſecours des Maures de Barbarie, ils auroient ſérieuſement occupé pendant pluſieurs années, toutes les forces du Roi d'Eſpagne, obligé de ſoutenir une guerre très-vive avec ſes ſujets des Pays-Bas.

Heureuſement pour Philippe, & peut-être pour tous les Princes chrétiens, Selim oc-

cupé à la conquête de Cypre, qu'il vou-
Liv. IX. loit enlever aux Vénitiens, ne put ſe réſou-
1568. dre à l'abandonner; quoique Mahomet ſon grand viſir, & ſes plus ſages conſeillers le ſollicitaſſent vivement de ſuſpendre cette guerre peu avantageuſe, pour tourner toutes ſes forces contre le Roi d'Eſpagne, dans une conjonĉture ſi favorable.



HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE NEUVIEME.

Seconde Partie.

SELIM II. ſe repentit bientôt de n'avoir pas écouté les conſeils de Mahomet; car Philippe n'eut pas plutôt réduit les Moriſques, qu'il fit alliance avec la république de Veniſe, le Pape, & pluſieurs autres Princes d'Italie. La chaire apoſtolique étoit alors occupée par le fameux Pie V, que ſon mérite avoit élevé de l'obſcurité la plus profonde à la Papauté. Ce Pontife étoit infecté des vices qui caractériſoient les eccléſiaſtiques de ſon temps, mais il avoit quel-

Liv. IX.

1568.

Guerre contre les Turcs.

ques qualités qui le rendoient digne de la
Liv. IX. haute dignité à laquelle il avoit été élevé.
1568. Les Vénitiens l'avoient sollicité de s'employer pour leur procurer des secours de la part des princes chrétiens, contre le Sultan qui, en pleine paix, & au mépris d'un traité solemnel, avoit envahi l'isle de Cypre. Le Pape condescendit aussitôt à leur demande, & épousa leurs intérêts avec le zele qui convenoit au chef de l'église (1).

La plupart des souverains de l'Europe, eurent peu d'égards pour ses représentations; car outre que la fureur des croisades étoit éteinte sans retour, les princes, même les plus superstitieux, étoient alors plutôt gouvernés par des vues politiques que par le zele de la religion. L'empereur Maximilien venoit de conclure une treve avec Selim, & étoit très-intéressé à la maintenir. Le Roi de France qui avoit été long-temps allié de la Porte, entiérement occupé par les divisions intestines qui déchiroient son Royaume, ne pouvoit rien pour Venise. Sebastien Roi de Portugal étoit trop jeune, pour s'en-

(1) De Thou Lib. XLVIII. Ferreras, ann. 1568. Cabrera Lib. VIII.

gager dans une guerre étrangere, & Sigiſmond III. Roi de Pologne, accablé ſous le poids des années ne penſoit point à des expéditions militaires. Philippe étoit le ſeul grand prince de l'Europe, auprès duquel Pie V. pût eſpérer de négocier avec quelques ſuccès. Le zele de ce Monarque plus grand que celui d'aucun autre Prince, encourageoit le Pontife à ſolliciter les ſecours & la puiſſance du Monarque Eſpagnol. Ses progrès qui le plaçoient au premier rang des ſouverains, le mettoient à même d'aider les Vénitiens contre les Ottomans, deſquels il n'avoit pas moins à craindre que la république, ſoit par la ſituation de ſes états, ſoit à cauſe de l'inimitié qui ſubſiſtoit entre lui & cet empire formidable.

Liv. IX. 1568.

Philippe ne balança donc point à accorder au Pape ſa demande, & fit un traité d'alliance par lequel il s'engageoit à payer la moitié des dépenſes du nombreux armement qu'on trouva néceſſaire d'équiper; tandis que la république de Veniſe payeroit les trois quarts du reſte de la ſomme, qui ſeroit complettée par le Pape.

Ligue de Philippe, du Pape & des Vénitiens.

Les préparatifs, dont on étoit convenu, ſe firent avec la plus extrême célérité; & vers la mi-Septembre, une flotte compoſée

Liv. IX. 1568.

de plus de deux cents cinquante vaisseaux de guerre, outre les bâtimens de transport, fut prête à faire voile de Messine. Si l'on en croit les historiens contemporains, ces navires portoient près de cinquante mille soldats, dont quatorze mille étoient fournis par les princes d'Italie.

Le commandement général de cette flotte formidable, fut donné à Don Juan d'Autriche, pour lequel on inventa alors le titre de GÉNÉRALISSIME. Le grand commandeur Requesens fut nommé son lieutenant, & les principaux chefs qui servirent sous ses ordres furent le marquis de Santa-Croce, Doria, Marc-Antoine Colonne général des galeres du Souverain Pontife, & Vénério commandant de celles de la république.

Le vieux Pontife, transporté de voir sa négociation couronnée d'un tel succès, se flatta des plus vastes espérances, ne douta plus de l'heureuse issue de la guerre, & comme s'il eût été inspiré du ciel, il promit à Don Juan la victoire la plus complette & l'exhorta à saisir la premiere occasion de combattre l'ennemi. Il lui envoya en même temps un pavillon béni, & un grand nombre d'ecclésiastiques pour les services spirituels de ses vaisseaux, ordonna un jeûne

général, & fit publier un jubilé pour tous ceux qui se distingueroient par leur valeur contre les infideles.

Liv. IX.

1571.

Préparatifs de Selim.

Selim, d'un autre côté, travailloit avec activité à se précautionner contre le danger dont il étoit menacé; & quoiqu'une partie de ses troupes fût employée à réduire Cypre, il avoit encore assez de ressources pour équiper une flotte plus nombreuse que celle des chrétiens alliés. Hali, à qui le commandement en fut donné, arriva sur la côte occidentale de la Grece, environ dans le même temps où Don Juan fit voile de Sicile, & les deux flottes parurent à la vue l'une de l'autre, le sept d'Octobre, près du Golfe de Lépante, dans la ferme résolution de courir le hazard d'un combat.

Bataille de Lepante.

La bataille commença par les deux Amiraux, & leur exemple fut suivi par les autres commandans, aussi-tôt que les ordres de leurs généraux, & les vents le leur permirent. Don Juan & le Bacha combattirent avec un acharnement & une fureur inexprimables. Ils se joignirent & s'accrocherent l'un l'autre, après s'être canonnés pendant quelque temps. Les Espagnols vinrent trois fois à l'abordage, & trois fois ils furent repoussés avec une grande perte d'hommes;

Liv. IX. 1571. mais enfin le Marqnis de Santa-Croce ayant envoyé à Don Juan un renfort de deux cens ſoldats, les Turcs furent vaincus : Hali lui-même fut tué, & tous ceux qui étoient ſur ſon bord furent paſſés au fil de l'épée ou faits priſonniers. Le croiſſant de Mahomet fut auſſi-tôt renverſé, & la croix fut miſe en ſa place. Don Juan ordonna que la tête de l'Amiral Turc fût plantée au bout d'une pique, qu'on attacha au haut du grand mât pour effrayer les infideles. Les cris de victoires ſe firent entendre ſur la flotte chrétienne & volerent de vaiſſeau en vaiſſeau.

Cependant l'action étoit engagée de toutes parts, & les deux partis ſe livroient les plus furieuſes attaques. L'artillerie tonnoit d'un bout à l'autre des flottes, & non content de ſes ravages on ſe battoit corps à corps comme dans un champ de bataille ; les Turcs & les Chrétiens ſe ſervoient de piques, de fléches, de javelines, & employoient toutes les armes offenſives & défenſives que le génie de la deſtruction inventa chez les anciens & les modernes. Tous montroient la même intrépidité. Le carnage étoit egal des deux côtés, & la mer teinte de ſang & couverte de cadavres & de membres mutilés offroit le ſpectacle le plus horrible ; mais

enfin la flotte des alliés fut par-tout victorieuse. Les esclaves Chrétiens qui étoient sur les galeres Turques, encouragés par le succès de Don Juan, briserent leurs chaînes, assaillirent leurs Tyrans, & ne contribuerent pas peu à fixer la victoire; tandis qu'un grand nombre des galériens Espagnols & Italiens, excités par l'espoir de recouvrer leur liberté, demanderent la permission d'attaquer les ennemis; ils l'obtinrent & aborderent les Turcs avec une fureur irrésistible, & cette audace que le désespoir, l'amour de la liberté & l'horreur de l'esclavage pouvoient seuls inspirer. Les Turcs découragés par la perte de leur Amiral & tentés par la facilité de se sauver sur les côtes voisines qui appartenoient à leur maître, prirent la fuite, se sauverent sur les rivages de la Livadie & abandonnerent leurs vaisseaux comme une proie qu'ils ne pouvoient disputer à l'ennemi. On peut assigner aisément les causes de cette éclatante victoire.

Liv. IX. 1571.

Quelles furent les causes de la victoire que remporterent les Chrétiens.

La flotte Chrétienne étoit beaucoup mieux équippée que la Turque, & les soldats, ayant été moins long-temps sur mer, étoient plus frais & plus vigoureux. Ils étoient aussi beaucoup mieux fournis que les Turcs d'armes défensives, & faisoient plus d'usage du mous-

Liv. IX.

1571.

quet. Les infideles au contraire ne se servoient pour la plûpart que d'arcs & de fléches dont les blessures étoient rarement mortelles. Les galeres des Chrétiens étoient défendues par des parapets, & celles des Turcs n'en avoient point. Le vent qui fut d'abord très-favorable aux infideles, changea tout-à-coup & seconda les manœuvres des Chrétiens. L'heureuse audace de Don Juan, l'intrépidité & les talens de Requesens, de Santa-Croce, de Colonne & sur-tout l'excellente conduite de Veniero, de Barbarigo & des autres Vénitiens, contribuerent à ce succès mémorable; & les alliés remporterent la plus grande victoire, dont l'histoire moderne ait transmis la mémoire.

Perte des deux flottes.

Les Chrétiens ne l'obtinrent point sans une perte considérable, elle monta à près de dix mille hommes, qui moururent dans le combat ou de leurs blessures. Barbarigo provéditeur Vénitien fut de ce nombre ; il étoit également recommandable par sa sagesse, sa valeur & sa modération, & fut extrêmement regretté ; sa mort fut une perte irréparable pour la cause commune : au reste, la liberté de quinze mille Chrétiens, qu'on tira des fers, adoucit la douleur d'avoir perdu tant de braves guerriers. Vingt-cinq mille Turcs

périrent, & dix mille furent faits prifonniers; cent trente de leurs vaiffeaux tomberent aux mains de l'ennemi & tout le refte fut coulé à fond ou brûlé, excepté trente galeres qui fe retirerent fous les ordres d'Ulucciali, qui fe fauva, graces à fon habileté & à la connoiffance parfaite qu'il avoit de ces parages, & rentra à Conftantinople.

Une victoire fi complette, remportée fur l'ennemi le plus redoutable de la chrétienté, répandit une joie univerfelle en Europe; & Don Juan auquel la gloire principale en fut attribuée comme au Généraliffime de la flotte qui avoit triomphé, fut regardé comme le héros de toutes les nations & le vengeur des Chrétiens. Perfonne n'avoit plus de raifon que Philippe de s'applaudir de ce fuccès; cependant il reçut celui qui lui en apporta la nouvelle avec une indifférence affectée, que l'on attribua moins à fa modération qu'à la jaloufie que lui infpiroit fon frere; paffion odieufe dont il donna dans la fuite une preuve plus convainquante. „ Don Juan, dit-il, a » vaincu, mais il hafardoit trop, & il pou» voit l'être. " La joie du Pape en cette occafion fut plus fincere que celle du Roi d'Efpagne; lorfqu'il en reçut la nouvelle, il s'écria, en faifant allufion aux paroles de l'é-

criture : *Il y eut un homme appellé de Dieu ; qui se nommoit Jean.*

Liv. IX.

1571. Mais cette victoire mémorable n'eut point des suites proportionnées à la joie qu'elle excita. Les disputes des chefs & les intérêts contraires des confédérés, en firent perdre tout le fruit. Ils ne furent point d'accord sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour continuer la guerre. Don Juan étoit honoré du titre de Généralissime ; mais le traité d'alliance avoit statué qu'aucune résolution importante ne pourroit être prise sans le consentement des autres commandans. Le général Espagnol vouloit faire voile pour les Dardanelles afin d'achever de détruire les débris de la flotte Turque, & intercepter la communication de Constantinople à la Méditerranée ; mais le général Vénitien, & quelques autres membres du conseil de guerre, refuserent de concourir à l'exécution de ce projet. On en proposa d'autres qui furent rejettés ; enfin les chefs ne purent s'accorder sur aucune entreprise militaire, & ils convinrent de retourner chez eux, pour radouber leur flotte, & se préparer à de nouvelles tentatives au printems suivant.

Les Alliés ne profitent point de leur victoire & se retirent chez eux.

Les Grecs députent vers Don Juan.

Peu de temps après l'arrivée de Don Juan à Messine, les Chrétiens d'Albanie & de Macédoine ;

cédoine, éblouis de l'éclat de sa victoire, & persuadés que les Turcs ne se remettroient pas si-tôt de l'échec qu'ils avoient reçu, lui envoyerent une ambassade pour lui offrir la souveraineté de leur pays, & l'assurer que s'il venoit à leur secours à la tête d'une armée, ils secoueroient le joug des Turcs, se dévoueroient à son service, & lui feroient le sacrifice de leurs fortunes & de leur vie.

Liv. IX.

1571.

Don Juan, dont la passion dominante étoit l'ambition, auroit accepté volontiers cette offre séduisante ; mais il se crut obligé de consulter le Roi & d'obtenir son consentement ; & c'est ce qu'il répondit aux Ambassadeurs Grecs. Il donna aussi-tôt avis à son frere de la proposition qui lui avoit été faite. Philippe, soit par jalousie, comme on le crut généralement, soit par des motifs de politique & de prudence qu'il allégua en effet, détruisit sur le champ toutes les espérances que Don Juan pouvoit avoir conçues, en lui écrivant : „ qu'il falloit pour le moment re-» jetter toute pensée d'un tel établissement, » de crainte que les Vénitiens ne prissent » l'alarme, & ne renonçassent à la confédé-» ration. " Il est assez probable que la chose seroit, en effet, arrivée : car la république ne redoutoit pas moins le voisinage des Es-

Liv. IX. 1571.

pagnols que celui des Turcs, & avoit des prétentions sur une partie du territoire à la souveraineté duquel Don Juan aspiroit.

Préparatifs des Turcs.

Cependant Ulucciali, que Selim avoit nommé Commandant général de toutes ses forces navales, équippa avec une célérité extraordinaire une nouvelle flotte. Celle qui avoit perdu la bataille de Lépante étoit presque absolument détruite; mais les ressources de l'Empire Ottoman étoient telles, que le Capitan-Bacha put sortir de Constantinople au mois d'Avril, à la tête de plus de deux cens galeres & d'un grand nombre de vaisseaux.

Il parcourut avec cette flotte les côtes de la Morée & de l'Epire & celles de l'Isle de Négrepont, mit les villes maritimes en état de défense, châtia avec beaucoup de rigueur les Chrétiens qui s'étoient offerts à Don Juan, & mouilla à Modon dans la Morée, pour observer les mouvemens de l'ennemi.

Lenteur des alliés.

Les alliés lui laisserent tout le temps nécessaire pour faire ses préparatifs : après avoir délibéré sur le plan d'opérations qu'on devoit suivre, & perdu du temps en de vaines disputes, il leur fut impossible d'entreprendre de conquérir la Grece & les côtes d'Afrique. Ulucciali avoit pourvu à leur défense. Il fallut donc se borner à chercher encore une fois

la flotte ennemie; mais Philippe ayant soupçonné que le Roi de France, pour faire une diversion avantageuse au Grand Seigneur, méditoit de l'attaquer dans le Piémont ou dans les Pays-Bas, donna ordre à Don Juan de différer encore quelque temps son départ de Messine. La flotte Espagnole y resta donc jusqu'après le massacre de la Saint Barthelemi. Alors Philippe, délivré de l'inquiétude que lui avoient causé les desseins de la cour de France, permit à son frere de se réunir aux Vénitiens & de continuer la guerre contre les Turcs.

Liv. IX.

1572.

Août 1572.

Mais les alliés ne purent réunir leurs forces que le dernier Août, & la mi-Septembre étoit arrivée avant qu'ils fussent à la vue de l'ennemi. Lorsqu'il apperçut les Chrétiens, Ulucciali se mit en bataille, comme s'il avoit eu dessein d'offrir le combat. Mais après une décharge de son artillerie qu'il fit par bravade ou par une espece de défi, il se retira sous les fortifications de Modon.

Ils font voile enfin pour la Grece Août 1572.

L'Amiral Turc en avoit rendu les approches très-dangereuses, il résolut de rester dans ce poste, pour empêcher les alliés de tenter une descente, ou pour attendre une occasion de les attaquer avec avantage, & n'en laissa passer aucune de les harceler.

Liv. IX. 1572. Ulucciali refuſe le combat.

Don Juan convoqua un conſeil de guerre pour délibérer ſur les meſures qu'il convenoit de prendre, ſi l'Amiral Turc s'obſtinoit à refuſer le combat. On crut impraticable de forcer l'entrée du port de Modon, & en conſéquence il fut réſolu de débarquer les troupes & d'aſſiéger la ville par terre; mais les alliés renoncerent à cette entrepriſe lorſque ceux, qu'ils avoient envoyé reconnoître la place, eurent rapporté qu'elle étoit ſi bien fortifiée, qu'il n'étoit pas probable qu'on la réduisît avant l'approche de l'hiver.

Siége de Navarin.

On convint enſuite d'aſſiéger Navarin, autre ville ſur la côte occidentale de la Morée, ſituée à trois lieues de Modon. Cette entrepriſe fut confiée à Alexandre Farneſe Prince de Parme, qui, quelques années après acquit tant de célébrité, & fut un des plus grands généraux que ce ſiecle & peut-être l'antiquité puiſſent citer. Mais le ſiege de Navarin ne lui fournit pas l'occaſion de développer ces talens ſupérieurs qui l'ont immortaliſé à ſi juſte titre. La garniſon reçut des ſecours conſidérables de Modon, & Ulucciali fit aſſembler dans les contrées voiſines une armée ſi nombreuſe, deſtinée à attaquer les aſſiégeans, que Farneſe, après avoir battu pendant pluſieurs jours les remparts, fu

Il eſt levé.

bligé de lever le siége, & de ramener ses orces à bord de la flotte, qui bientôt fit oile pour Messine.

Mort de Pie V.

Quelques mois après, les confédérés firent ne perte irréparable par la mort du Pape, ont le successeur Grégoire XIII, n'avoit ni e zele, ni l'ascendant, ni les talens. Grégoire ntra cependant dans les vues de son prédécesseur, & montra beaucoup d'empressement à suivre le plan que Pie V avoit adopé. Philippe qui ne craignoit plus aucune hostilité de la part de la France, étoit résolu de 'occuper plus que jamais de la continuation e la guerre. Mais les Vénitiens avoient été rès-mécontens de l'inaction de la flotte Espagnole l'été précédent; & trouvoient qu'au out de deux ans, ils avoient, malgré la victoire de Lépante, recueilli de cette guerre des vantages très-disproportionnés aux dépenses lans lesquelles ils étoient engagés. Ils prêterent donc l'oreille aux propositions, qui leur urent faites par l'Ambassadeur de France & conclurent, par la médiation de sa cour, un raité séparé avec Selim.

Le Pape & Don Juan montrerent sans ménagement leur indignation pour cette espece le perfidie; mais Philippe crut qu'il étoit aulessous de lui de marquer le moindre regret

ou le plus léger reſſentiment, & lorſqu'on lui
Liv. IX apporta la nouvelle de ce traité; il répondit
1572. froidement, qu'il n'étoit entré dans cette ligue que pour condeſcendre aux déſirs du Souverain Pontife : » quoique les Vénitiens aient » jugé à propos, ajouta-t-il, de m'abandonner, je continuerai comme auparavant d'occuper ma flotte & mon armée à travailler » au but important de cette confédération : » l'humiliation des infideles, & la ſûreté des » Chrétiens expoſés à leurs invaſions. »

Philippe envoya en conſéquence des ordres à Don Juan, à Doria, & au Marquis de Santa Croce, pour faire réparer & augmenter la flotte avec toute la célérité poſſible, de maniere qu'elle fut prête à agir au printemps; Ulucciali vint avec la flotte Turque juſqu'à Prévera en Epire; mais il ne déſiroit pas plus que les généraux Eſpagnols de riſquer une action générale. L'Amiral des Infideles ſe contenta de renforcer les garniſons des places maritimes; il renvoya enſuite les Corſaires qui étoient venus ſe joindre à lui, & fit voile pour Conſtantinople à la fin de l'été. Alors Don Juan reçut ordre de paſſer en Afrique & d'attaquer Tunis. Il conduiſit pour cette expédition une flotte de deux mille voiles, qui portoit vingt mille hommes d'in-

fanterie, quatre cens chevaux-légers, sept cens pionniers, & un train nombreux de grosse artillerie. Liv. IX. 1572.

Tunis étoit alors au pouvoir des Turcs; & Selim y avoit envoyé depuis peu le Bacha Heder, pour commander dans la ville & gouverner le Royaume. Cet officier fut tellement frappé de terreur à l'arrivée de la flotte Espagnole, qu'il s'enfuit avec la garnison & une partie des habitans; & Don Juan prit possession de la Ville, sans trouver la moindre résistance.

Philippe avoit donné ordre à son frere de détruire Tunis, & d'augmenter les fortifications de l'Isle & du Fort de la Goulette, (2) mais au lieu de suivre ces instructions, Don Juan résolut de fortifier la ville plus que jamais. Il jetta les fondemens d'une nouvelle citadelle, traita avec douceur tous les habitans qui n'avoient pas fui, & engagea tous ceux qui s'étoient retirés vers les montagnes à retourner, & à se soumettre au gouverne-

(2) La Goulette qui est située à l'entrée de la Baye de Tunis, avoit toujours resté entre les mains des Espagnols, depuis que l'Empereur Charles en avoit fait la conquête.

Liv. IX. ment Eſpagnol, après quoi il retourna en Sicile.

1572. L'intention de Don Juan, en ſe conduiſant d'une maniere ſi contraire aux ordres de Philippe, n'étoit pas douteuſe. Le jeune Prince s'enorgueilliſſoit d'avoir réuſſi dans une entrepriſe, où le grand Charles-Quint avoit échoué, comme s'il n'eut pas été abſolument redevable de cette conquête à la lâcheté du Gouverneur Turc. Son ambition, enflammée par la gloire qu'il avoit acquiſe dans ſes dernieres expéditions, l'aveugloit, & il ſe flattoit d'engager aiſément ſon frere à lui accorder le titre & la dignité de Roi de Tunis, pour le dédommager de la ſouveraineté de la Grece qu'il lui avoit défendu d'accepter. Le Pape, qui déſapprouvoit, dit-on, la réſolution du Roi d'Eſpagne de démolir Tunis, avoit encouragé ſon frere dans cet eſpoir, & lui avoit ſuggéré l'idée de déſobéir ; croyant que l'établiſſement d'un Royaume en Barbarie procureroit les moyens les plus efficaces de détruire les Etats des Pirates. Il eſt certain que Gregoire ſollicita fortement Philippe, d'accorder à Don Juan la ſouveraineté de ſa nouvelle conquête, & lui repréſenta que toute la Chrétienté & ſur-tout l'Eſpagne & l'Italie, en retireroient les avantages les plus eſſentiels.

Le Monarque Espagnol sentoit bien, que malgré ses immenses ressources, il lui étoit impossible, tant que la guerre des Pays-Bas dureroit, de fonder un nouvel Etat, malgré un ennemi aussi formidable que le Grand-Seigneur; & avoit ordonné la démolition des fortifications de Tunis, afin d'éviter la dépense de la garnison nombreuse qu'exigeoit leur défense, si on les conservoit. Cependant il ne témoigna pas un grand ressentiment à son frere, pour avoir contrevenu à ses ordres; mais lorsque le Pape le pressa d'investir Don Juan du titre de Roi, il répondit: » que » quoique personne ne s'intéressât plus sincé- » rement que lui à la gloire & aux intérêts » de son frere; il doutoit que ce fût le servir » utilement en effet que de lui accorder sa » demande, & qu'il falloit voir auparavant, » s'il seroit en état de conserver sa con- » quête, contre l'armement redoutable que » le Sultan préparoit pour la recouvrer. « L'événement justifia bientôt la prudence de cette réponse, soit qu'elle eut été dictée par une sage prévoyance, soit qu'un motif secret de jalousie l'eût suggérée.

Liv. IX. 1572.

L'été suivant, Selim envoya Ulucciali contre Tunis avec une flotte composée de trois cens vaisseaux, portant à bord quarante mille

Tunis & la Goulette repris par les Turcs.

Liv. IX. 1572. hommes, ſous les ordres de ſon gendre le Bacha Sinan. Le nouveau fort n'étoit pas fini; & la garniſon que Don Juan avoit laiſſée n'étoit point aſſez forte pour tenir long-temps contre une armée ſi nombreuſe. Celui-ci travailla avec tout le zele & l'empreſſement poſſibles à raſſembler la flotte Eſpagnole, pour l'employer à faire lever le ſiege : mais il fut retenu pendant pluſieurs ſemaines dans différens ports par des tempêtes, & des vents contraires.

Dans cet intervalle les Turcs, puiſſamment ſecondés par le Vice-Roi d'Alger & le Gouverneur de Tripoli, pouſſerent à la fois le ſiege de Tunis & celui de la Goulette. Les Eſpagnols ſe défendirent long-temps avec toute la bravoure poſſible; mais enfin ils ſuccomberent ſous le nombre, & Tunis auſſi-bien que la Goulette, fut pris d'aſſaut.

Don Juan fut outré de ce déſaſtre, qui le convainquit que ſa préſomption l'avoit égaré, & qu'il lui falloit renoncer aux eſpérances flatteuſes d'obtenir quelque établiſſement ſouverain; eſpérances dont il avoit long-temps nourri ſon ambition. Il fut d'autant plus affligé de ce revers, qu'après les efforts les plus vigoureux, la flotte Eſpagnole ſe trouva encore trop foible pour lui permettre de pren-

dre une revanche utile & glorieuſe. Philippe craignit même que les Généraux Turcs ne pourſuiviſſent leurs conquêtes, n'attaquaſſent ſes poſſeſſions en Afrique & ne tentaſſent une deſcente dans le Royaume de Naples, ou celui de Sicile. Ses craintes n'étoient que trop fondées; & il eſt très-probable qu'il les eût vu réaliſées, ſi Selim n'étoit pas mort alors, & n'avoit eu pour ſucceſſeur Amurat III ſon fils, qui conſacra le commencement de ſon regne aux arts de la Paix (3).

Liv. IX. 1572.

(3) Hiſtoire de l'Empire Ottoman, du Prince Cantemir. *Antonio Herrera, & Ferreras; in hoc anno. Mariana lib. VII.*



HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE DIXIEME.

Premiere Partie.

Liv. X. 1568. TANDIS que les événements dont on a rendu compte dans le livre précédent ſe paſſoient en Eſpagne, ſur les côtes d'Afrique & ſur les mers, les affaires des Pays-Bas, toujours plus importantes nous offrent une nouvelle ſcene qui mérite d'être obſervée avec détail.

Affaires des Pays-Bas. Les ennemis même du Duc d'Albe avouoient qu'il avoit montré, lors de la premiere expédition des Naſſau, la prudence la plus pro-

fonde ; ſi ſa conduite eût été dans la ſuite auſſi ſagement meſurée, il auroit pu, malgré la haine générale que ſa tyrannie avoit inſpirée, conſerver ſon autorité & empêcher la défection des Pays-Bas. En effet, puiſque ceux-là même qui étoient les plus mécontens de ſon odieuſe adminiſtration n'oſerent pas remuer, lorſque le Prince d'Orange, à la tête d'une armée, pouvoit les favoriſer, on ne peut ſuppoſer que lorſqu'ils eurent perdu toute eſpérance de ſecours, ils euſſent jamais oſé ſe révolter contre l'autorité d'un Gouverneur ſi redouté ; ſi ſon inſolence & ſon oppreſſion, portées aux derniers excès, n'euſſent inſpiré au peuple le courage qu'il montra dans la ſuite, après avoir été ſi puſillanime ; tant la terreur avoit abattu l'eſprit national, & l'amour de la liberté.

Liv. X. 1568.

Arrogance du Duc d'Albe.

Auſſi-tôt que l'armée du Prince d'Orange fut diſſipée, le Duc d'Albe congédia ſa cavalerie Allemande, & ayant diſtribué la plus grande partie de ſon infanterie dans des quartiers d'hiver, il partit pour Bruxelles, où il fit une entrée triomphante, & voulut que ſa victoire fût célébrée, par toutes ſortes de réjouiſſances. Enſuite il ordonna de ſolemnelles actions de graces dans toutes les Provinces, pour les ſuccès qui avoient accom-

Liv. X. 1568. pagné ses armes. Il se fit ériger une statue de bronze, des médailles fastueuses furent frappées, & servirent moins à perpétuer la mémoire de ses exploits, qu'à décéler son arrogance & sa vanité, qui furent telles que ses amis même en rougirent; ces excès ne servirent qu'à ternir sa gloire & à lui faire refuser les éloges que méritoient sa vigueur & ses talens. (1) Un des premiers actes de

---

(1) Sur une de ces médailles il fut représenté montant sur un char de triomphe & couronné par la victoire. Dans sa main droite étoit une épée, pour exprimer qu'il avoit vaincu le Comte Louis, & dans sa gauche une égide, emblême de la sagesse, pour faire allusion à la prudence avec laquelle il avoit déconcerté les mesures du Prince d'Orange. Le char étoit tiré par des chouettes, qui, dans la Mythologie des Anciens, étoient consacrées à Minerve.

Mais sa statue, qui fut placée ensuite dans la Citadelle d'Anvers, étoit un monument encore plus frappant de son orgueil. C'étoit un ouvrage de Dockelin, sculpteur Allemand, & le plus célebre artiste de son tems : le Gouverneur fouloit sous ses pieds un monstre emblématique, qui rappelloit par différens caracteres le fameux compromis, les demandes faites à la Régente & les troubles qui s'en étoient ensuivis. Le piedestal, sur une des faces

on autorité, fitôt après fon retour à Bruxel- Liv. X. 1568.
es, fut de décider du fort des prifonniers
qu'il avoit faits durant la campagne; tous
eux qui étoient habitans des Pays-Bas fu-
ent traités comme rebelles & mis à
nort.

---

luquel étoit le nom du fculpteur, portoit, fur tou-
es les autres, des infcriptions en l'honneur du Duc
l'Albe, où on l'applaudiffoit d'avoir éteint l'héréfie,
& étouffé la rébellion; d'avoir préfervé l'Eglife de
fon entiere deftruction, & d'avoir rétabli le cours
de la juftice & la tranquillité dans les Pays-Bas.
Il s'en fallut de beauconp que le Roi fût fatis-
fait de la vanité du Duc d'Albe. Elle fut un objet
de dérifion pour les ennemis qu'il avoit à la Cour
d'Efpagne, & excita parmi les Flamands l'indi-
gnation la plus vive & le reffentiment le plus ac-
tif. (*)

Il paroit par le témoignage de Grotius qu'envi-
ron vers ce temps, le Duc fit plufieurs réglemens
utiles, relatifs au Commerce, aux monnoies, & à
la liberté de la preffe. Mais ils ne fervirent point
au deffein qu'il s'étoit propofé en les publiant, &
la mémoire même en fut bientôt effacée, par la
violence avec laquelle il continua de déployer fon
Defpotifme.

(*) *Bentivoglio. p. 86. Van Loon, tom. I. p. 135. Strada, p. 250.*

Liv. X. 1568. Sa tyrannie.

On fit une recherche exacte de ceux qui, pendant la guerre, avoient, dit-on, fait quelque chose qui montroit qu'ils penchoient pour le Prince d'Orange. Comme il n'y avoit point eu d'action décisive & que la fortune avoit favorisé tantôt l'un, tantôt l'autre parti, plusieurs personnes avoient laissé entrevoir leurs espérances & leur inquiétude, ne prévoyant point une inquisition si sévere pour quelques expressions indiscretes, échappées devant des amis & des voisins, qui furent regardées comme les crimes les plus atroces. Les peuples des Pays-Bas avoient joui longtemps du droit de n'être jugés par aucuns magistrats que ceux de la ville, ou de la jurisdiction, dans laquelle ils étoient domiciliés, & aucun citoyen ne pouvoit être mis à mort, à moins qu'il n'avouât son crime. On n'eut égard ni à l'un ni à l'autre de ces privileges. Des personnes de tout rang furent arrachées de leurs habitations, & conduites à des distances si éloignées, qu'elles n'avoient plus de moyens de se laver des accusations intentées contre elles, quelque peu fondées qu'elles pussent être. Un grand nombre fut arrêté sur de simples soupçons; plusieurs condamnés à la mort sur les preuves les plus légeres; & d'autres furent réduits, par des

perſécutions accumulées, au déſeſpoir & à la derniere miſere. (2) Liv. X.

L'injuſtice & l'infatigable cruauté du Duc d'Albe, de ſes ſatellites, & des Inquiſiteurs, répandirent une terreur ſi univerſelle dans toutes les Provinces, que non-ſeulement les Proteſtans, mais ceux encore qui s'étoient 1568.

Un grand nombre d'habitans déſerte les Pays-Bas.

(2) La légéreté avec laquelle les juges prononçoient les ſentences qu'ils rendoient contre les infortunées victimes que leur livroient les Inquiſiteurs, feroit incroyable ſi l'unanimité des témoignages des hiſtoriens contemporains, & les faits qu'ils rapportent, ne le mettoient hors de doute. Entre autres exemples, on cite celui-ci : On avoit donné un ordre pour exécuter pluſieurs priſonniers condamnés. Le nom d'un homme qui n'avoit pas été jugé fut mis ſur la liſte de ceux-là. Il fut conduit au-lieu de l'exécution, & mis à mort. Quelque tems après, les juges ordonnerent que cet homme leur fût amené ; ils apprirent qu'il avoit déja ſubi ſon ſupplice ſelon leurs premiers ordres, & reçurent en même temps des preuves manifeſtes de ſon innocence. La plus grande partie d'entr'eux témoigna les regrets les plus vifs; mais Vargas, le Juriſconſulte Eſpagnol, leur obſerva „ que cette erreur ne » devoit pas leur donner tant de regrets, puiſqu'a» près tout on devoit trouver cet homme heureux » d'être mort innocent, & par conſéquent ſûr de » ſon ſalut. "

montrés attachés à la liberté de leur pays
Liv. X. furent convaincus que le Duc d'Albe en
1568. vouloit à leur ruine abſolue, qui ſeule pouvoit aſſouvir ſon ame ſanguinaire; qu'il ne leur ſerviroit de rien de diſſimuler leurs ſentimens, ni même de les déſavouer, puiſque pluſieurs de ceux qui s'étoient déguiſés avec le plus de ſoin, n'en avoient pas moins été punis de mort & de confiſcation, recevant pour toute faveur de leurs juges, une commutation de peine & le funeſte avantage de périr par le glaive, ou par le ſupplice infâme de la corde, au-lieu d'expirer dans les flammes. Déterminées par la triſte conviction qu'elles avoient tout à redouter de leurs implacables tyrans, pluſieurs perſonnes des deux ſexes abandonnerent leurs demeures, & ſe retirerent dans les pays étrangers. Peut-être ne devons-nous pas croire tout ce que pluſieurs hiſtoriens rapportent de ces émigrations; ils aſſurent que plus de cent mille maiſons reſterent abandonnées; mais il eſt certain que la population de pluſieurs des principales villes des Pays-Bas diminua ſenſiblement, & que les petites devinrent preſque déſertes. Beaucoup de ceux qui quitterent la Flandre, paſſerent en Angleterre où ils furent accueillis par Eliſabeth; & comme

ils jouirent dans ſon Royaume du libre exercice de leur religion, ils ſe déterminerent volontiers à y reſter; ainſi l'Angleterre fut bien recompenſée de la protection qu'elle accorda aux Flamands, par les manufactures & les arts, qu'elle ignoroit & négligeoit, & que lui apporterent les induſtrieux Réfugiés. Liv. X. 1568.

Les Pays-Bas ſouffrirent prodigieuſement de la perte de tant de citoyens utiles. Mais le Duc d'Albe loin d'être détourné du plan de conduite qu'il avoit adopté, par les ſuites qu'il entraînoit, s'oppoſoit au retour des bannis & des réfugiés, & ne vouloit pas même que ceux de leurs amis qui avoient été les voir rentraſſent en Flandre. Il publia un édit qui portoit : que quiconque entretiendroit correſpondance avec les rebelles, encourroit les mêmes peines que ceux qui fourniſſoient des ſecours aux ennemis du Roi.

La vanité du Gouverneur des Pays-Bas fut très-flattée cette même année par une ambaſſade qu'il reçut du Pape, qui lui envoyoit un chapeau & une épée conſacrés. Ce préſent, ordinairement réſervé aux Princes, fut fait au Duc d'Albe, comme à un illuſtre défenſeur de la foi catholique, &

Liv. X. 1568.

contribua à le confirmer dans les principes ſanguinaires à l'exécution deſquels il devoit un honneur ſi diſtingué.

Les Pays-Bas ſont entiérement ſoumis.

Mais il ne ſe préſentoit preſque plus d'occaſion de perſécuter les Flamands. Tous ceux qui avoient déplu au Duc d'Albe avoient été mis à mort, ou s'étoient bannis eux-mêmes ; & les autres ſe montrerent entiérement ſoumis & réſignés à tous les actes de deſpotiſme qu'il lui plaiſoit d'exercer. Les nouveaux Evêques, les décrets du Concile de Trente, les rites & les dogmes de l'Egliſe Romaine furent reçus & établis dans toutes les Provinces.

Inquiétude d'Eliſabeth.

Cependant les ſuccès militaires & politiques du Duc d'Albe, donnoient beaucoup d'inquiétude à quelques Princes voiſins & ſurtout à la Reine d'Angleterre. Cette ſage Princeſſe avoit, dès le commencement de ſon regne, obſervé avec méfiance l'accroiſſement de la monarchie Eſpagnole, elle ſavoit combien Philippe déſiroit de troubler ſon adminiſtration. Les Pays-Bas, ſi voiſins de l'Angleterre, donnoient à ce Souverain ambitieux de grandes facilités pour exécuter tous les projets qu'il pourroit former contre elle, ſurtout dans ces circonſtances, où il avoit ſubſtitué dans ces Provinces le deſpo-

tiſme le plus arbitraire à une autorité très- Liv. X.
limitée, & diſtribué les forces militaires les 1568.
plus formidables, que les nations voiſines devoient redouter preſque autant que les Flamands qui en étoient opprimés. Il n'en falloit pas tant pour engager Eliſabeth à accorder ſa protection aux Flamands réfugiés, & ſi nous en croyons quelques hiſtoriens, elle avoit donné en ſecret quelques ſecours pécuniaires au Prince d'Orange. Inquiétée par les partiſans de la Reine d'Ecoſſe, la ſituation de ſes affaires domeſtiques ne lui permettoit pas d'en venir à une rupture ouverte avec le Monarque Eſpagnol; mais elle étoit fermement réſolue de ne laiſſer paſſer aucune occaſion de contrarier ſes deſſeins.

Elle ſaiſit l'argent appartenant à Philippe.

Il ne tarda pas à s'en préſenter une, & Eliſabeth en profita avec empreſſement. Quelques marchands Génois, s'étant chargés de faire paſſer dans les Pays-Bas une certaine ſomme d'argent, appartenante à Philippe, avoient mis quatre cens mille écus à bord de cinq petits vaiſſeaux, deſtinés pour Anvers. Ils furent attaqués dans leur traverſée, par des armateurs françois appartenant au Prince de Condé; & les Génois ſe refugierent dans les ports de Plymouth & de Southampton. L'Ambaſſadeur de la cour d'Eſpa-

Liv. X. 1568.

pagne, demanda auſſitôt à celle de Londres un ſauf-conduit, afin de pouvoir envoyer directement cet argent dans les Pays-Bas. Eliſabeth parut d'abord portée à accorder ce qu'on lui demandoit. Mais elle fit donner pour derniere réponſe : *que comme elle étoit perſuadée que cet argent appartenoit aux marchands Italiens, elle avoit réſolu de le garder quelque temps, & auroit ſoin que les propriétaires n'euſſent pas lieu de ſe plaindre.* L'Ambaſſadeur s'efforça de démontrer que ces ſommes appartenoient à ſon maître ; le Duc d'Albe les réclama par des lettres adreſſées à la Reine d'Angleterre ; mais Eliſabeth ſe refuſa à toutes ces repréſentations, & donna à connoître qu'elle étoit décidée à retenir cet argent. Le Duc d'Albe n'étoit pas d'une humeur à ſouffrir patiemment cette injure ; il étoit plus dans ſon caractere de ſe roidir contre les difficultés que de chercher à les éluder par des négociations. Sans avoir égard aux traités qui ſubſiſtoient entre les Flamands & les Anglois, & ſans conſulter ni les Etats ni le Conſeil des Pays-Bas, il ordonna que l'on mît en priſon tous les marchands de cette nation, qui ſe trouvoient à Anvers, & que leurs effets fuſſent confiſqués ; il ne fit point attention que les Flamands avoient beaucoup

plus de biens en Angleterre, que les Anglois n'en poſſédoient en Flandre, ou il ne fut pas touché de cette conſidération. Eliſabeth, peu inquiéte de la violence du Duc d'Albe, envoya un Ambaſſadeur auprès de Philippe, pour demander raiſon de l'injure qui lui avoit été faite ; toute ſatisfaction lui étant refuſée, elle uſa de repréſailles & fit ſaiſir tous les effets appartenans aux Eſpagnols & aux Flamands, ce qui compenſa très-avantageuſement les pertes que ſes ſujets avoient ſouffertes en Flandre. Le Gouverneur des Pays-Bas comprit enfin qu'il avoit agi avec trop de précipitation, & fit paſſer Chriſtophe Aſſonville en Angleterre, pour négocier un arrangement avec la Reine. Eliſabeth qui ſe plaiſoit à mortifier l'orgueil du Duc d'Albe, refuſa de donner audience à Aſſonville, ſous le prétexte qu'il n'avoit point de lettres de créance de Philippe. Le Duc outré d'un tel affront, ne mit plus de bornes à ſon reſſentiment, & défendit toute correſpondance & tout commerce avec les Anglois ; mais enfin, après pluſieurs négociations on conclut un arrangement en mille cinq cens ſoixante & quatorze, qui rétablit le commerce ſur l'ancien pied (3).

Liv. X.
1598.

(3) Meteren p. 80. Strada p. 252. Bentivoglio p. 80.

Liv. X. 1568.

Mais dans cet intervalle, Elisabeth remplit ses vues, nuisit très-essentiellement aux intérêts de Philippe dans les Pays-Bas, & peut-être plus qu'elle même ne l'espéroit & qu'il n'étoit possible de le prévoir. En effet le retard de l'argent confisqué, eut des suites très-importantes. On devoit considérablement aux troupes d'Espagne. Le Duc d'Albe avoit contracté beaucoup de dettes en faisant construire des citadelles. Les trésors de Philippe étoient épuisés par les guerres dispendieuses qu'il avoit soutenues contre les Turcs & les Maures ; ce Prince, quoique le plus riche de l'Europe, ne pouvoit fournir la solde de ses troupes en Flandre, ni subvenir à leur entretien. Dans cette situation, le Gouverneur des Pays-Bas, pensa qu'il étoit nécessaire d'avoir recours aux Flamands qu'il croyoit si parfaitement soumis, qu'ils ne refuseroient aucune de ses demandes quelle qu'elle fût.

Le Duc d'Albe impose le 10e & le 20e denier.

C'étoit trop d'ajouter la folie & l'absurdité à l'oppression & à la tyrannie ; mais l'arrogance du Duc d'Albe & sa profonde ignorance des intérêts d'un peuple commerçant, le précipiterent dans un genre d'excès qui le perdit, & auquel il faut attribuer toutes les difficultés qu'il éprouva dans la suite, & les

actions

actions vraiment ſurprenantes que firent les Flamands pour ſecouer le joug Eſpagnol. Il peut paroître ſingulier que l'impoſition des taxes, quelque onéreuſes qu'elles puſſent être, ait eu plus de puiſſance ſur l'eſprit de ce peuple, que les cruelles & continuelles perſécutions déchaînées contre lui avec une fureur ſans exemple. Mais la raiſon s'en offre d'elle-même. Les perſécuteurs ne frappoient qu'un certain nombre d'individus, & les exacteurs de taxes ruineuſes, en vouloient à tous les citoyens; & devoient être les ſatellites d'une oppreſſion univerſelle & perpétuelle.

Liv. X. 1569.

Dans aucun temps les Flamands n'avoient reçu des impoſitions par ordre de leurs Princes. L'aſſemblée des Etats avoit ſeule le droit de les taxer. La conſtitution du Pays & la pratique conſtante la lui aſſuroit, & quand le Souverain avoit beſoin d'argent, c'étoit aux députés des provinces qu'il s'adreſſoit; ceux-ci accordoient ſa demande ou la rejettoient, ſelon qu'ils la trouvoient juſte ou injuſte, ou qu'ils approuvoient ou condamnoient l'emploi de ce ſubſide. A certaines époques, & ſur-tout au commencement du regne de Philippe, les Etats avoient porté ſi loin la jalouſie de cet important privilege,

Liv. X. 1569.

qu'ils avoient chargé des commiſſaires, conſtitués par eux, de recevoir l'argent du peuple & de veiller à ſon emploi. Le Duc d'Albe n'eut pas plus d'égard à ce droit, qu'il n'en avoit eu pour tous les autres. Il réſolut d'établir de ſa propre autorité des impôts qui non-ſeulement ſubviendroient aux beſoins urgens; mais qui ſerviroient encore à l'établiſſement d'un fond perpétuel, capable de fournir à toutes les dépenſes de ſon gouvernement.

La maniere dont les taxes devoient être impoſées, n'étoit pas moins arbitraire que les taxes elles-mêmes étoient oppreſſives. Le Duc d'Albe en propoſa trois. La premiere étoit d'un pour cent ſur tous les biens meubles & immeubles. La ſeconde, de vingt pour cent, devoit être payée annuellement ſur tous les biens immeubles & les héritages; & la troiſieme, de dix pour cent, qui grévoit tous les biens meubles, ſeroit perçue à chaque vente. La premiere de ces taxes devoit être payée une fois ſeulement; & les deux autres continuer auſſi long-temps que les beſoins publics l'exigeroient.

Ces taxes excitent un mécontentement univerſel.

Ces demandes furent faites au nom du Roi à l'aſſemblée des Etats; & il eſt impoſſible de décrire l'étonnement qu'elles cauſerent.

Les députés ne fachant que répondre, demanderent du temps, pour examiner les propofitions du Gouverneur, & en rendre compte à leurs conftituans ; elles furent reçues partout avec indignation, & l'on n'entendit d'un bout des Provinces à l'autre que des murmures & des plaintes ameres.

Liv. X. 1569.

» Ce n'eft donc pas affez pour Philippe, » difoit-on, d'avoir privé le Pays d'un nom» bre infini d'habitans, d'avoir rempli les » Provinces de troupes étrangeres, d'avoir » mis les Flamands dans les fers, par de » nombreufes citadelles, & des garnifons for» midables ; il falloit encore qu'ils portaffent » l'horrible fardeau de gager & entretenir » ces inftrumens de leur oppreffion. Au lieu » des contributions volontaires & modé» rées, que nous avons payé fous fes pré» déceffeurs, nous fommes chargés à jamais » de taxes violentes & oppreffives. Avec » quelque tyrannie que le Duc d'Albe nous » ait gouvernés, depuis le commencement de » fon adminiftration, nous fommes reftés » fideles au Roi, & nous avons contribué » de toutes nos forces à l'expulfion des » Naffau ; mais il n'eft que trop évident au» jourd'hui, que notre plus implacable en» nemi eft Philippe lui-même, qui femble

Liv. X. 1569.

» n'aſpirer qu'à nous réduire ſous le plus » affreux eſclavage, & qui, pour parvenir » à ce but déteſtable, a envoyé parmi nous » le Duc d'Albe, dont la conduite annonce » qu'il eſt plutôt venu pour détruire tous les » habitans des Pays-Bas, que pour les gou- » verner & les protéger. Il eſt temps de » montrer que nous ne ſommes pas avilis » juſqu'au point d'être inſenſibles à l'oppreſ- » ſion ſous laquelle nous gémiſſons, ni tout- » à-fait indignes de nos illuſtres ancêtres, » à la valeur & à la ſageſſe deſquels nous » ſommes redevables des précieux priviléges, » dont le Roi & les odieux ſatellites de ſa » tyrannie ſe promettent maintenant de nous » dépouiller (4) «.

Oppoſition de l'aſſemblée des Etats.

Les députés furent enhardis à donner au Gouverneur leur propre opinion, lorſqu'ils ſurent que les nouveaux impôts déplaiſoient univerſellement au peuple ; » Rappellez-vous, » dirent-ils au Duc d'Albe, les troubles » qu'a cauſé l'entrepriſe faite en mille cinq » cens quarante-ſix pour l'établiſſement de » la taxe du centieme denier. Tous les ci- » toyens, de quelque rang qu'ils fuſſent, y

(4) Bentivoglio p. 82.

» opposerent la plus grande résistance, non-
» seulement à cause de l'excès de l'imposi- Liv. X.
» tion, mais parce qu'elle les réduisoit à la 1569.
» nécessité fâcheuse de laisser voir l'état de
» leurs affaires particulieres. Les Flamands
» ont bien plus de raisons encore de se re-
» crier aujourd'hui. Les nouvelles taxes sont
» excessivement onéreuses, & sur-tout la di-
» xieme partie des biens meubles payable à
» chaque vente. Non-seulement notre his-
» toire n'offre pas d'exemple d'une pareille
» charge imposée sur les Pays-Bas; mais il
» nous est absolument impossible de la sup-
» porter. Dans bien des cas elle monteroit
» à la valeur réelle des denrées; puisque
» celles-ci passent successivement dans les
» mains de cinq ou six acheteurs, avant que
» de parvenir dans celles des consomma-
» teurs. Dans les manufactures de laine, par
» exemple, cette circulation est inévitable;
» la laine, achetée par différens manufactu-
» riers, est filée par certains ouvriers, tis-
» sue & réduite en drap par d'autres, avant
» d'être teinte par de nouveaux artisans;
» alors elle est vendue au marchand, des
» mains duquel le détailleur la reçoit, ce-
» lui-ci la livre au particulier; & la taxe
» proposée, perçue sur toutes ces ventes,

Liv. X.
1569.

» différentes, abſorberoit les ſix ou ſept » dixiemes de la valeur de la denrée. Plu- » ſieurs conſéquences deſtructives de la proſ- » périté du Pays ſuivront de cette inſtitu- » tion déſaſtreuſe. Les étrangers ne s'adreſ- » ſeront plus à nos manufacturiers, qui ne » pourront pas livrer leurs ouvrages au » prix accoutumé. Les ouvriers & les mar- » chands fuiront un Pays, où ils éprouve- » ront une ſi intolérable oppreſſion, & les » Flamands ſe trouveront obligés d'acheter » de l'étranger les marchandiſes qu'ils avoient » coutume de lui fournir. Alors les ſources » de nos richeſſes ſeront bientôt taries; & » comme nous n'aurons pu ſoutenir aucune » de nos manufactures, nous n'aurons pas » long-temps le moyen de commercer avan- » tageuſement les ouvrages des autres. « A ces raiſons les députés joignirent l'expoſi- tion des difficultés qu'on rencontreroit dans la perception de ces impôts, & les frais énor- mes qu'elle entraîneroit. » Il faudra, dirent-ils, » employer une multitude de Collecteurs; le » peuple, en une infinité de circonſtances, » trouvera les moyens d'éluder la loi; & la » tranquillité des Provinces ſera continuelle- » ment troublée par des querelles & des diſ- » ſentions ſans ceſſe renaiſſantes. «

Le Duc d'Albe répondit à toutes ces remontrances, avec sa hauteur accoutumée & la plus profonde ignorance, que rien ne pouvoit le convaincre que les taxes qu'il avoit proposées fussent aussi oppressives qu'on vouloit le lui faire croire. „ Il est évident, dit-„ il, que je ne prends qu'un dixieme pour le „ Roi, & que je laisse le reste au peuple. „ Dans la ville d'Albe en Espagne, on paie „ en ce moment le dixieme denier qui four-„ nit une rente annuelle d'environ quarante „ à cinquante mille ducats. Si je parviens, „ comme je l'espere, à percevoir dans les „ Pays-Bas le même revenu, je délivrerai le „ peuple de toute autre taxe. J'ai souvent „ entendu le dernier Empereur se plaindre de „ la difficulté qu'il rencontroit à obtenir de „ l'argent de ses sujets Flamands, & d'avoir „ été obligé d'accorder, pour y parvenir, „ des privileges très-préjudiciables à son au-„ torité; mais à présent le temps des re-„ montrances est passé sans retour. Le „ Roi doit beaucoup d'argent à ses troupes: „ il est nécessaire de bâtir sans délai plu-„ sieurs forts pour la sûreté du Pays; il „ me faut donc de l'argent: il m'en faut „ à l'instant; & je n'imagine point pour „ m'en procurer de moyen plus efficace

Liv. X. 1569.

» que les taxes que j'ai propoſées (5).

Liv. X. Telle fut la réponſe du Gouverneur aux

1569. objections de l'aſſemblée des Etats. Cependant les difficultés qu'il entrevit dans l'exécution de ſon plan le déterminerent à le propoſer au Conſeil; & il voulut que les Conſeillers donnaſſent chacun leur opinion ſur les moyens les plus propres à exécuter ſes projets. Pluſieurs d'entr'eux, pour faire leur cour au Duc d'Albe, l'exhorterent à perſiſter dans ſon deſſein, & ceux-là penſerent qu'il falloit gagner d'abord celles des provinces qui s'étoient diſtinguées par leur fidélité; diſant que leur exemple ſeroit bientôt ſuivi des autres, qui craindroient qu'on ne leur reprochât leur oppoſition.

Mais la plus grande partie fut d'un avis très-contraire, & ſur-tout le Préſident Viglius, miniſtre d'une expérience conſommée, parfaitement inſtruit des affaires & des intérêts des Pays-Bas, & dont la fidélité ne pouvoit être ſuſpecte au Roi. „ Il n'y a point de ré-
» ponſe aux objections qu'on a faites contre
» les nouvelles taxes, dit-il; l'adminiſtration
» d'Eſpagne ne doit point ſervir de regle

(5) Méteren p. 89.

» pour celle des Pays-Bas. La différence de
» ces deux Etats eſt immenſe. La richeſſe de Liv. X.
» l'Eſpagne conſiſte dans la grande étendue 1569.
» de ſon territoire & dans la fertilité du ſol.
» Elle eſt ſéparée de ſes voiſins par l'océan
» ou par des montagnes inacceſſibles. Ce beau
» Royaume ſe ſuffit à lui-même ; & n'a au-
» cune relation indiſpenſablement néceſſaire
» avec d'autres Etats. Les Pays-Bas, au con-
» traire, qui ſont infiniment moins étendus,
» ne produiſent pas la ſubſiſtance de leurs
» habitans, qui, ſitués au centre de l'Euro-
» pe, entourrés de tant de différentes Na-
» tions, ſont deſtinés par la nature, & con-
» traints par le beſoin à faire un commerce
» conſidérable. S'il eſt découragé ou oppri-
» mé, les manufacturiers, les ouvriers, les
» marchands, pourront & voudront ſûrement
» ſe tranſplanter dans les contrées qui les
» environnent, & y porteront leur induſ-
» trie, leurs arts & leurs richeſſes. On de-
» vroit encore redouter ces conſéquences
» fatales, quand les impôts propoſés ſeroient
» infiniment moins onéreux qu'ils ne le ſont
» en effet. Mais ils ne peuvent l'être davan-
» tage ; on n'en vit jamais de pareils dans
» un Etat commerçant, & je ſuis perſuadé
» qu'on n'obtiendra en aucun temps que les

Liv. X. 1569.

» Flamands s'y soumettent. C'est l'intérêt du » Roi, ajouta Viglius, qui m'anime. Il perdroit autant que les Pays-Bas à l'établissement de ces taxes oppressives; car si le » Gouverneur ne renonce pas absolument à » sa résolution, il y a tout lieu de craindre » que les Flamands ne soient bientôt réduits » par l'anéantissement absolu de leur com- » merce, à un tel état de misere, qu'il leur » soit impossible de fournir les subsides né- » cessaires aux desseins du Gouvernement (6).

Le discours de Viglius servit plutôt à irriter le Duc qu'à le convaincre. Sans égard ni à la dignité du président, ni à la force des raisons dont il appuyoit son opinion, il déclara pour toute réponse : „ qu'il étoit » décidé depuis long-temps sur l'objet mis en » question; qu'il avoit fait part de sa réso- » lution à cet égard aux Comtes de Barlai- » mont & de Noir-carmes, avant d'arriver » dans les Pays-Bas : qu'il étoit invariable- » ment déterminé à l'établissement des taxes, » & que les fideles sujets du Roi devoient, » sans plus de discussion, s'efforcer d'en- » gager les Etats à se soumettre à sa vo- » lonté.

(6) Meursii, Albanus p. 55. Bentivoglio p. 83.

Quand les Députés virent que le Gouverneur n'écoutoit pas plus les remontrances de Viglius, que les leurs, ils commencerent à craindre les effets de fon reffentiment, & donnerent leur confentement à l'impôt du centieme denier, le fuppliant toutefois de révoquer les autres taxes, & lui repréfentant dans les termes les plus forts, les conféquences fatales qui en réfulteroient s'il ne leur accordoit pas cette grace. Mais le Duc d'Albe fut inexorable, & quoiqu'il confentît à effayer d'abord quelques moyens plus doux de fe procurer de l'argent, il fe promit bien d'avoir recours à la violence, fi ceux-là ne réuffiffoient pas.

Liv. X. 1569.

Au commencement de l'année mille cinq cens foixante-huit, Philippe avoit prononcé, par l'avis des inquifiteurs de Madrid, une fentence générale de profcription contre fes fujets des Pays-Bas, qui les déclaroit tous coupables de leze-majefté, & les privoit de leurs fortunes, droits & privileges. Cet incroyable arrêt, qui par fa nature ne pouvoit être exécuté, avoit tenu ce malheureux peuple dans une continuelle anxiété; mais comme le Roi d'Efpagne le croyoit entiérement foumis, & craignoit que les Provinces ne fuccombaffent fous le poids de tant de

1570. Amniftie,

Liv. X
1570.

calamités, il résolut enfin d'accorder une amnistie générale, & quelques mois avant les derniers faits que nous venons de rapporter, il l'avoit envoyé au Duc d'Albe, après l'avoir fait confirmer par le Pape. Le Gouverneur crut qu'il ne pouvoit accorder ce pardon dans une circonstance plus opportune, & se flatta qu'il lui concilieroit la bienveillance du peuple, & diminueroit son aversion pour les taxes nouvelles.

L'Amnistie fut solemnellement prononcée à Anvers, où le Gouverneur, assis sur un trône élevé, avec une pompe qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit étalée, ordonna qu'elle fût lue en présence d'un concours prodigieux de peuple attiré de toutes les Provinces par l'inquiétude & l'espoir. Cet édit fut imprimé ensuite & répandu dans les Pays-Bas, mais il s'en fallut de beaucoup, qu'il ne remplît les vues du Gouverneur; car il étoit chargé d'un si grand nombre d'exceptions, qu'il servit plutôt à réveiller les craintes du peuple qu'à les faire cesser, ou même à les diminuer.

On excluoit du pardon non-seulement tous les ministres de la religion Réformée, mais encore tous les citoyens qui les avoient reçus chez eux, dans quelque temps que ce

fût, tous les féditieux qui avoient eu part à la deftruction des images, ou à la violation des couvens; tous ceux qui avoient figné le compromis, ou la requête des Nobles, ou tout autre projet d'affociation; & enfin tous les Flamands qui avoient fecouru les ennemis du Roi, ou paru pencher pour eux, foit qu'ils euffent témoigné ce fentiment par paroles, ou par écrit, ou par actions. Telles furent les exceptions qui regardoient les individus. Quant aux villes & aux communautés, il fut déclaré que fi aucune d'elles avoit trempé dans les derniers défordres, fous le prétexte de maintenir fes privileges, le Roi fe réfervoit de les punir ou de leur pardonner, felon qu'il le jugeroit convenable & néceffaire.

Liv. X. 1570.

Comment l'Amniftie eft reçue.

Il n'eft pas étonnant qu'un tel acte d'amniftie ne produisît aucun effet falutaire. Les citoyens de tout rang furent très-offenfés de la déclaration qu'on ne craignoit pas de faire ouvertement, qu'ils avoient perdu leurs privileges; d'ailleurs ceux-là même qui profeffoient le plus fincérement la religion Catholique étoient tendrement attachés, ou unis par les liens les plus étroits à ceux qui y avoient renoncé. Animés par les fentimens les plus naturels, & les plus facrés; guidés

Liv. X. 1570.

par la gratitude & l'humanité, ils avoient rendu des services à leurs amis, à leurs voisins, à leurs parens; & ils se trouvoient, pour ces actes de bienveillance, exposés aux mêmes peines que s'ils eussent été coupables des crimes les plus atroces. Les esprits furent donc plus irrités que jamais. La fermentation s'accrut; & les Flamands regarderent l'amnistie plutôt comme un outrage ajouté aux persécutions qu'ils avoient éprouvées, que comme un acte de clémence & de miséricorde. (7)

Le Duc d'Albe dont les principes étoient bien différens, résolut bientôt après d'éprouver s'il avoit rempli son objet. Dans cette vue il ordonna aux Gouverneurs particuliers d'informer les Etats de leurs provinces respectives que ses affaires exigeoient un prompt secours d'argent, & qu'ils devoient procéder immédiatement à la levée de la taxe du dixieme denier, sans autre remontrance ni délai. Il crut cependant qu'il falloit employer des moyens différens avec certaines Provinces. Comme les habitans de Namur, de l'Artois & du Hainaut s'étoient montrés, dès le com-

(7) Méteren p. 84. Bentivoglio p. 85.

mencement, entiérement ſoumis à ſes volontés, il voulut que les Comtes de Barlaimont & de Noir-carmes les aſſuraſſent qu'il déſiroit d'obtenir leur conſentement à cette taxe, plutôt pour donner aux autres provinces un exemple d'obéiſſance, que dans la véritable intention de la percevoir chez eux, qui avoient ſi bien mérité de lui par leur fidélité; mais il donna aux autres provinces ſes ordres, d'un ton beaucoup plus abſolu. „ J'aurai » ſoin, dit-il, de prévenir les conſéquences » qu'on en appréhende; & je l'abolirai ſi je » trouve qu'elle ſoit eſſentiellement nuiſible » au commerce. En attendant, c'eſt la vo» lonté du Roi qu'elle ſoit impoſée. Il m'a » remis ſon pouvoir pour l'exiger, & je » ſuis invariablement réſolu d'en uſer. En» fin, leur diſoit-il, rappellez-vous quelles » fautes votre Souverain a eu à vous repro» cher dans les derniers troubles; & » trouvez-vous heureux qu'il daigne vous » fournir une occaſion de les expier, en » lui donnant volontairement une partie de » votre bien; tandis qu'il pourroit avec juſ» tice le prendre tout entier. "

Liv. X.

1570.

Le Duc d'Albe arracha enfin le conſentement des Etats Généraux par ſes promeſſes & ſes menaces. Les Députés ne mirent à

Les Etats Généraux cedent par frayeur.

Liv. X.

1570.

leur consentement que deux conditions, à savoir : que toutes les provinces, sans exception, recevroient ces taxes, & que le Gouverneur, conformément à ses promesses, les modéreroit de façon que le commerce & les manufactures n'en souffriroient aucun préjudice. Les seules provinces d'Utrecht & de Brabant s'opposerent aux nouvelles impositions, & la premiere montra dans la suite de cette affaire importante une fermeté & un courage qui méritent d'être rappellés.

Fermeté des Etats d'Utrecht.

Aussi-tôt après que les ordres du Gouverneur général leur furent parvenus, ils lui envoyerent des Députés, chargés de représenter qu'après avoir pesé mûrement sa demande, ils ne pouvoient pas même imaginer, comment il seroit possible de l'accorder. » Le territoire d'Utrecht est petit, di» soient-ils ; les terres de l'intérieur sont sté» riles, & il faut des dépenses énormes pour » garantir les autres parties de la fureur des » eaux. Quoique nous soyons depuis peu de » temps sujets de la maison d'Autriche, nous » avons déja contracté une très-grosse dette » pour fournir les tributs qui nous ont été » demandés par l'Empereur, & le Souverain » régnant. Jamais nous n'avons été en état

» de rembourſer ces emprunts. Nous avons Liv. X.
» plus ſouffert durant les derniers troubles 1570.
» que tous nos voiſins : nos habitans les
» plus induſtrieux ont déſerté nos villes;
» & notre commerce, qui n'a jamais été
» conſidérable, eſt preſque anéanti. Il nous
» eſt donc impoſſible de ſupporter les char-
» ges onéreuſes qu'on veut que nous accep-
» tions; mais comme nous ſavons que la
» néceſſité des circonſtances exige des ſe-
» cours preſſans, & que nous voulons re-
» connoître les obligations que nous avons
» au Duc d'Albe pour avoir rendu la tran-
» quillité aux Pays-Bas, nous l'aſſiſterons
» de tout notre pouvoir, & nous nous en-
» gageons à lui payer annuellement cent
» mille florins, pendant ſix ans, pourvu que
» nous ſoyons exempts de toute autre char-
» ge, durant ce période.

Le Gouverneur rejetta cette offre avec indignation. Les Etats lui envoyerent alors une autre Députation, pour l'aſſurer qu'ils avoient examiné très-ſcrupuleuſement tout ce que leur permettoit l'état de leurs finances, & qu'ils ne pouvoient rien au-delà de leurs premieres offres; qu'ils s'étoient flattés de mériter ſa bienveillance, ayant la conviction intérieure qu'ils avoient fait tout ce

Liv. X. 1570.

qui étoit en eux, pour concourir à ſes vues, & remplir ſes déſirs ; mais qu'ils ſe trouvoient obligés de lui déclarer que, quelles qu'en puſſent être les conſéquences, il leur étoit impoſſible d'offrir ni de donner davantage. Les Préſidens des cinq Egliſes joignirent à ces remontrances une proteſtation qui portoit qu'ils ne pouvoient conſentir aux taxes propoſées, ſans encourir la cenſure d'excommunication lancée dans la bulle *in cœna domini* (8), non-ſeulement contre ceux qui impoſoient des taxes ſur les revenus des Egliſes, mais auſſi contre ceux qui s'y ſoumettoient. Le Gouverneur n'eut pas plus d'égard aux proteſtations des Eccléſiaſtiques, qu'aux repréſentations des Etats. Il fut très-irrité de rencontrer une réſiſtance obſtinée, dans une auſſi petite province que celle d'Utrecht, & réſolut de mettre à exécution les menaces qu'il avoit faites aux Députés d'employer la force pour ſe faire obéir.

Il commença par envoyer dans la ville d'Utrecht un régiment d'infanterie, compoſé

(8) Publiée par Pie V. an. 1568. Voy. Henault, p. 236.

de deux mille quatre cens hommes, qui vécurent à discrétion chez les habitans, dont on exigeoit en outre par semaine un nombre de florins égal à celui des hommes, pour la paye de cette garnison. Les soldats, qui n'ignoroient pas quelle avoit été l'intention de leur Général en les envoyant à Utrecht, se permirent des outrages & des exactions de toute espece. Le Gouverneur des Pays-Bas ajourna les Magistrats de la ville, & les députés qui composoient les Etats de la province, à comparoître devant le Conseil des troubles, pour y rendre compte de la conduite qu'ils avoient tenue dans l'année mil cinq cens cinquante-six, où ils céderent une de leurs églises aux Protestans pour leurs assemblées religieuses. Envain alléguerent-ils pour leur défense que quelques particuliers avoient été les seuls auteurs de cette concession dont on accusoit toute la ville, & que ceux-là même n'avoient agi que par zele pour le Roi & la religion Romaine, la tranquillité publique & celle des Catholiques en particulier, ayant tout à craindre du fanatisme des Réformés, si l'on n'eût eu des ménagemens pour leurs demandes. Le Conseil ne fit pas plus d'attention à ces raisons que le Duc d'Albe, qui,

Liv. X. 1570.

ſans balancer, rendit une ſentence qui enveloppa à la fois tous les ordres de la province, les Nobles, les Eccléſiaſtiques & les ſimples citoyens. Les Nobles furent privés de tous les honneurs & immunités; l'on déclara les villes d'Utrecht, Amersfort, Wyck & Rhenen déchues de leurs privileges, & l'on ordonna que le territoire, auſſi-bien que tous les revenus & ceux des communautés que cette province renfermoit, ſeroient confiſqués, parce qu'elle étoit regardée comme la plus coupable.

Les Etats furent tellement conſternés de cette ſentence inique, & la rapacité du ſoldat étoit ſi intolérable, qu'ils réſolurent, pour échapper à cette oppreſſion, de porter l'offre qu'ils avoient faite juſqu'à la ſomme de cent quatre-vingt-quatre mille florins; mais ni tout ce qu'ils avoient ſouffert, ni la crainte que leur inſpiroit le reſſentiment de l'impérieux Duc d'Albe, ne purent les engager à conſentir aux taxes du dixieme & vingtieme denier.

Cette conduite courageuſe du peuple d'Utrecht, entraîna les ſuites les plus importantes. Elle annulla le conſentement des autres provinces, qui ne s'étoient engagées à recevoir les taxes que ſous la condition que

leur exemple feroit univerfellement fuivi, & infpira à tous les Flamands la réfolution de s'oppofer vigoureufement à la perception des nouveaux impôts. Liv. X. 1570.

Le Duc d'Albe fentit combien il lui feroit difficile, dans la difpofition où il voyoit les efprits, de mettre fon plan à exécution, & quoiqu'il ne parût pas qu'il eût penfé le moins du monde à y renoncer; cependant, comme dans les circonftances préfentes, le befoin d'argent étoit très-preffant, il convoqua une affemblée des Etats à Bruxelles, & demanda qu'outre le vingtieme denier auquel ils avoient n'a guere confenti, (9) ils payaffent, à la place des taxes qu'ils refufoient d'accepter, une fomme annuelle de deux millions de florins pendant fix ans. Les Députés chercherent envain à lui perfuader que cette impofition étoit exorbitante; il leur donna un mois pour y réfléchir, & la crainte de fon implacable tyrannie arracha leur confentement.

Conduite du Prince d'Orange.

Cependant le Prince d'Orange n'étoit pas fpectateur oifif de toutes ces difcuffions: il avoit, comme nous l'avons dit, joint à la

(9) Il montoit à 400,000 florins.

Liv. X.

1570.

fin de mil cinq cent ſoixante-huit les Proteſtans françois & avoit eu part aux actions qui s'étoient paſſées entre les Calviniſtes & les Catholiques à la Charité, à la Rochelle & à Poitiers. Mais il étoit trop intéreſſé aux affaires des Pays-Bas, pour en reſter longtemps à une ſi grande diſtance; Guillaume laiſſa donc en France ſon frere Louis à la tête des forces Allemandes, & retourna en Septembre mil cinq cent ſoixante-neuf à ſon Comté de Naſſau en Allemagne, où il s'occupa pendant quelque temps aux préparatifs néceſſaires pour tenter encore une fois la fortune contre les Eſpagnols.

Le Prince d'Orange reçut en Allemagne des nouvelles détaillées de tout ce qui s'étoit paſſé dans les Pays-Bas depuis ſon départ, & ne put douter que le Duc d'Albe n'eût beaucoup augmenté par ſes dernieres vexations la haine que ſon caractere perſonnel & ſon adminiſtration avoient généralement inſpirée. Tous les Flamands le firent aſſurer de la ferme réſolution où ils étoient de ſecouer le joug; les Catholiques auſſi bien que les Proteſtans, ceux qui étoient reſtés dans les Pays-Bas comme ceux qu'on en avoit bannis, ou qui avoient fui la tyrannie qu'on y exercoit, le ſolliciterent éga

lement de prendre les armes pour leur défenſe. Mais n'ayant point oublié les cauſes qui avoient fait échouer ſa premiere entrepriſe; il étoit réſolu de ne commencer aucune opération militaire, & même de ne lever aucunes troupes, qu'il ne ſe fût procuré l'argent néceſſaire pour les entretenir.

Liv. X. 1570.

Les Flamands réfugiés reconnoiſſent ſon autorité ſur mer.

Immédiatement après l'arrivée du Duc l'Albe dans les Pays-Bas, pluſieurs de ceux que la perſécution en avoit chaſſés, ſe réunirent, & équiperent un grand nombre de vaiſſeaux armés en guerre, avec leſquels ils s'emparerent de tous les bâtimens Eſpagnols qu'ils purent rencontrer ſur les côtes de Flandre ou d'Angleterre. Le deſpotiſme du Gouverneur augmenta bientôt conſidérablement le nombre de ces aventuriers, auxquels pluſieurs perſonnes de diſtinction vinrent ſe joindre. Ces Gentilhommes Flamands acquirent un aſcendant ſur ceux de leurs compatriotes qui s'étoient voués au métier de corſaire. Tous fortement attachés au Prince d'Orange, n'eſpéroient que de lui leur retour dans leur patrie, comptoient ſur ſa ſageſſe, & ne déſiroient rien tant que de lui voir prendre la conduite de leurs affaires : ils convinrent en conſéquence, & par l'avis de

Liv. X. 1570.

leurs Chefs, de recevoir ses ordres & de payer le quart de leurs prises aux officiers qu'il commettroit pour le recevoir.

Leur flotte étoit très-supérieure à toutes les forces navales que le Duc d'Albe pouvoit leur opposer. Aussi firent-ils des maux incalculables aux marchands Espagnols & quelquefois même aux Flamands; de sorte que si leurs prises avoient été bien vendues, la portion accordée au Prince d'Orange auroit été très-considérable.

Intrigues du Prince d'Orange.

Guillaume eut recours ensuite à d'autres ressources, pour amasser des fonds. Il autorisa quelques Gentilshommes à donner des commissions en son nom aux Ministres Protestans, qui parcoururent les provinces sous divers déguisemens, & tirerent des secours de tous ceux qui haïssoient la religion Romaine, ou qui avoient en horreur le gouvernement Espagnol. Le Prince d'Orange retira de cette manœuvre le double avantage de connoître ceux d'entre les Flamands sur lesquels il pouvoit compter, & d'employer les négociateurs les plus propres à persuader le peuple, soit par leur éloquence, soit par leur caractere. En effet, ils acquirent une connoissance parfaite des véritables dispositions des Flamands, & établirent une co

respo.

respondance intime avec les principaux ha-
bitans, qui ne contribua pas peu à ſeconder Liv. X.
les vues du Prince & à préparer ſes ſuccès. 1570.
Ce fut ſur-tout en Hollande & en Zélande,
où la religion Réformée avoit fait plus de
progrès que dans les provinces méridionales,
que les prédicans acquirent beaucoup de
partiſans aux Naſſau. La nature & la ſitua-
tion de ces provinces, coupées en tout ſens
par des rivieres navigables, des canaux, des
bras de mer, contribuoient à inſpirer du cou-
rage & de la confiance au peuple, qui en
effet pouvoit réſiſter plus facilement aux trou-
pes Eſpagnoles. C'eſt dans cette partie des
Pays-Bas, que l'art & la nature ſemblent avoir
formée pour être le ſiege de la liberté, que
le Prince d'Orange avoit ſagement réſolu de
faire ſes premieres tentatives, parce qu'il
pouvoit eſpérer de s'y maintenir. Il com-
mença donc, par le moyen de ſes Agens,
des négociations avec les principaux habi-
tans, propoſa ſes projets & ſe ménagea des
intelligences dans les villes maritimes qui
devoient être remiſes entre les mains des
Proteſtans réfugiés. On eſſaya de s'emparer
d'Enchuyſen, ou d'autres villes dans la Nord-
Hollande; mais différentes cauſes firent
échouer ces entrepriſes, & l'on y renonça

Liv. X. 1570.

jusqu'à des momens plus propices. Les personnes qui avoient eu part à ces conspirations ne devoient pas espérer de rester inconnues : cependant le gouvernement Espagnol étoit devenu si universellement odieux aux Catholiques aussi-bien qu'aux Réformés, qu'aucuns de ceux même qui avoient déconcerté les mesures du parti du Prince d'Orange, ne purent se résoudre à en donner avis au Duc d'Albe, tant ils eurent de répugnance à rendre le moindre service à un homme qu'ils avoient tant de raisons d'abhorrer. D'ailleurs ils frémissoient à la seule pensée des cruautés horribles que le Gouverneur exerceroit sur les coupables s'ils étoient découverts.

1571.

Surprise du Fort de Loevestein.

Le Duc d'Albe n'eut donc pas la moindre connoissance de ce qui s'étoit passé, & il ne paroît pas qu'il se soit douté de ce qui se tramoit jusqu'à la prise de Loevestein. Ce fort est situé dans l'isle nommée Bommel, formée par la Meuse & le Wahl. Quoique peu considérable, il étoit important par sa situation. Harman de Ruyter, natif de Bois-le-Duc, qui désiroit de se signaler par quelque exploit important au service du Prince d'Orange, s'en empara par surprise. Il n'avoit pas mené avec lui plus de cinquante

ommes, & cependant il eſpéra ſe défendre
ec cette troupe déterminée, aſſez de temps Liv. X.
ur pouvoir être ſecouru. Mais malheureu- 1571.
ment un accident imprévu arrêta ceux de
n parti: le fort fut entouré par des forces
périeures que Rodrigue de Tolede avoit
t partir auſſi-tôt de Bois-le-Duc. Les aſ-
gés ſe défendirent avec la valeur la plus
ſtinée; mais enfin ils furent accablés par
nombre & Ruyter lui-même y laiſſa la
e (10).

Le Duc d'Albe fut très-alarmé de cet évé- Indignation du Duc d'Albe.
ment, dont il conſidéra plus la cauſe que
fet. Il craignit que cette premiere entre-
ſe, dont l'ennemi n'avoit retiré aucun
antage, ne fût ſuivie de pluſieurs autres
ſtilités dans les diverſes provinces. Mais
orgueil, profondément humilié d'avoir été
pris, éleva dans ſon cœur une indignation
une fureur égales à ſon inquiétude. Son
ſentiment fut augmenté par le ſouvenir de
poſition que le peuple des provinces ma-
mes avoit miſe à la levée du centieme
ier. Jamais on n'avoit pu y percevoir cette
e, ni même la portion que devoit cette

(10) Meteren p. 86. Bentivoglio, p. 87.

Liv. X. 1571.

partie des Pays-Bas dans les deux millions d(florins que les Etats-Généraux avoient con senti à payer annuellement. Cette résistanc(eut dû ouvrir les yeux du Gouverneur, 8 lui faire sentir la nécessité de recourir à de expédiens plus doux que ceux qu'il avoi employés jusque-là. Mais loin de produir cet effet en lui, ces symptômes d'une fe mentation si redoutable l'affermirent dans l dessein d'user de violence, & d'obtenir to ce qu'il désiroit par la force. Il résolut donc quelles qu'en pussent être les conséquences de contraindre les Flamands à se soumett non-seulement à la taxe du centieme denier à laquelle les Etats avoient consenti, ma encore à celles du dixieme & du vingtiem qu'ils avoient refusées (11). Pour colorer l conduite, il assura le Conseil que les Eta consentoient également à chacune de ces in positions. Viglius & quelques autres lui ra pellerent que ce consentement n'avoit é accordé qu'à une condition qui n'étoit poi encore remplie : mais le Duc d'Albe éto trop irrité pour écouter la vérité ou po souffrir aucune contradiction. » Vous n'ét

(11) Bentivoglio p. 87.

» que des rebelles, dit-il : l'honneur & l'intérêt du Roi exigent que les taxes ſoient immédiatement perçues, & j'aimerois mieux être mis en pieces que de ſouffrir que les Etats manquaſſent à la parole qu'ils m'ont donnée «.

Liv. X.

1571.

Il promulgue un édit par lequel il requiert le payement des taxes.

Il fit publier en conſéquence un édit qui requéroit tous les habitans des Pays-Bas de payer immédiatement les dixieme & vingtieme, auſſi bien que le centieme denier, aux officiers commis pour les percevoir. Mais comme il avoit promis de modérer les deux premieres taxes de maniere à prévenir les dangereuſes conſéquences qu'on en redoutoit, on accorda la franchiſe du dixieme denier aux marchands étrangers ſur la premiere vente des marchandiſes importées; & il leur fut même permis de les exporter, ſans être aſſujettis à ce droit, pourvu qu'elles n'euſſent point changé de propriétaire, tout le temps qu'elles avoient reſté dans le pays. On accorda la même immunité pour la premiere vente des bœufs, du bled & des autres productions des Pays-Bas.

Le Duc d'Albe croyoit que ces légeres immunités devoient paroître au peuple une très-grande condeſcendance de la part du Gouvernement; mais celui-ci, plus éclairé

Liv. X. 1571.

ſur ſes véritables intérêts, ſentoit que ces taxes, malgré les modifications qu'on y apportoit, entraîneroient la ruine de ſon commerce & la perte de ſes manufactures. Les Flamands furent donc plus décidés que jamais s'oppoſer à leur perception. Pluſieurs villes à éprouverent une eſpece de diſette auſſi-tôt que l'édit fut publié. On n'apporta point au marché les denrées les plus communes & les plus néceſſaires à la vie, & les marchands n'expoſerent plus rien en vente (12). Ces inconvéniens ſe firent ſentir ſur-tout à Bruxelles où le Gouverneur réſidoit. Il y eut dans cette ville une interruption totale de toute eſpece de commerce. On ferma les boutiques & les manufactures; on n'y pouvoit acheter ni alimens ni boiſſons. Le peuple fut réduit au déſeſpoir & toute la ville remplie de conſternation.

Barbarie du Duc d'Albe.

Dans ces circonſtances, d'Albe forma la barbare réſolution de faire mettre à mort, devant leurs maiſons, dix-ſept des principaux marchands. Ses ſoldats étoient déja ſous les armes, les gibets dreſſés, les bourreaux prêts à ſe ſaiſir de leurs victimes, lorſque, quelques

(12) Bentivoglio p. 87.

Liv. X.

1571.

heures ſeulement avant celle fixée pour l'horrible exécution, un courier arriva avec la nouvelle que les Flamands exilés avoient fait une deſcente dans l'Iſle de Voorn, & s'étoient emparés de la Brille.

La Briſſe eſt priſe par les Flamands exilés.

Le Gouverneur, frappé comme d'un coup de foudre de cette nouvelle, révoqua ſes ordres ſanguinaires, & réſolut, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, de ſuſpendre la levée des taxes : il ſentit quels avantages immenſes les partiſans du Prince d'Orange pouvoient tirer de l'acquiſition d'une place qui, ſituée à l'embouchure d'une grande riviere, dans le voiſinage de pluſieurs villes importantes, avoit toujours été conſidérée comme une des principales clefs des Pays-Bas. Il ne pouvoit pas douter que le peuple des provinces maritimes, qui le haïſſoit & déteſtoit ſon gouvernement, ne fût très-porté à ſuivre l'exemple de la Brille; & il étoit plus que probable que pluſieurs villes ouvriroient leurs portes à l'ennemi.

Cet événement étoit donc de la plus extrême importance, & devoit d'autant plus humilier le Duc d'Albe, qu'il n'avoit point agi avec la vigueur convenable pour l'empêcher. En effet c'étoit une faute capitale d'avoir négligé de former une marine en état de

faire tête à celle du Prince d'Orange. Non-
Liv. X. feulement le commerce fut prefque ruiné par
1571. fes corfaires, mais les Pays-Bas fe trouverent prefque fans défenfe du côté où les Naffau devoient naturellement tenter leurs attaques; puifque leurs forces ne confiftoient qu'en vaiffeaux. Les villes, qui étoient les plus expofées, n'avoient pas même de garnifon. Le Duc d'Albe fe contentoit de tenir des troupes nombreufes en quartier à Utrecht tandis que les corfaires ennemis infeftoient alternativement toutes les côtes. Si les corps qu'il tenoit en obfervation avoient été diftribués dans les villes maritimes, ils auroient déconcerté toutes les mefures de l'ennemi. On ne peut donner d'autres raifons de l'indolence d'un chef fi célebre par fon habileté, que l'extrême mépris qu'il avoit conçu pour les Flamands réfugiés, qu'il ne regardoit que comme des pirates dangereux pour les feuls vaiffeaux marchands, mais incapables de conduire aucune entreprife importante.

Mais quoique le Gouverneur des Pays-Bas n'eût pas pris toutes les précautions néceffaires pour s'affurer contre les entreprifes des corfaires Flamands, il avoit donné quelque attention à leurs mouvemens. Il s'étoit plaint à la Reine d'Angleterre de ce qu'elle

leur permettoit de vendre ouvertement dans ſes états les priſes faites ſur les ſujets du Roi ſon maître ; » c'étoit, diſoit-il, leur donner » véritablement des ſecours, & violer le » traité qui ſubſiſtoit entre les couronnes » d'Eſpagne & d'Angleterre. « Eliſabeth s'intéreſſoit à la cauſe des Flamands réfugiés ; & elle avoit auſſi peu de raiſons que de penchant à condeſcendre aux déſirs de Philippe & de ſon miniſtre. Elle étoit informée que le Duc d'Albe entretenoit depuis quelque temps une correſpondance avec ſes ſujets Catholiques, & s'efforçoit de troubler ſon gouvernement. Cependant elle ne crut pas devoir en venir à une rupture ouverte avec le Roi d'Eſpagne, elle ſouſcrivit donc à la demande du Gouverneur des Pays-Bas ; ordonna que tous les vaiſſeaux appartenans aux Flamands, qui s'étoient révoltés contre l'autorité de leur Souverain, vuidaſſent ſes ports, & défendit à ſes ſujets de leur fournir ni proviſions ni aſyle.

Liv. X. 1571.

Cette complaiſance inattendue d'Eliſabeth, qui fut le ſujet d'un grand triomphe pour le Duc d'Albe, & d'une extrême mortification pour le Prince d'Orange & ſes partiſans, produiſit un effet très-différent de celui qu'on en attendoit & entraîna des ſuites abſolument

1572.

contraires aux intérêts de la Cour d'Efpagne.
Liv. X. Les Flamands réfugiés ou bannis, réduits au
1572. défefpoir, & rejettés par la feule puiffance de l'Europe qui leur avoit accordé fa protection, réfolurent de s'emparer, à quelque prix que ce fût, de quelque place forte dans leur patrie. Ils fe raffemblerent à Douvres, équiperent vingt-fix vaiffeaux & en donnerent le commandement à Guillaume de Lumey Comte de la Marck, qu'une commiffion du Prince d'Orange avoit nommé leur premier chef. Cette flotte eut le bonheur de rencontrer dans fa traverfée deux vaiffeaux Efpagnols richement chargés dont elle s'empara, & ce ne fut pas un médiocre dédommagement des fecours qu'on leur refufoit en Angleterre. Le Comte s'étoit propofé de faire une tentative fur Enchuyfen en Nord-Hollande; mais le vent étant contraire, il fut obligé d'entrer dans la Meufe, & jetta l'ancre devant la ville de la Brille, le premier Avril 1572. Il fit auffi-tôt débarquer les troupes & fommer, au nom du Prince d'Orange, les habitans de fe rendre. Ceux-ci héfiterent quelque temps fur la réponfe qu'il convenoit de faire, & la Marck, foupçonnant qu'ils fe préparoient à réfifter, ordonna pour ne pas leur en laiffer le temps, qu'on mît le feu à

la porte du nord : au moyen de ce coup de vigueur, il entra ſans aucune oppoſition dans la ville, à la tête de deux cens cinquante hommes ſeulement.

Liv. X. 1572.

Cette conquête ſi imprévue & ſi peu diſputée fut le premier événement de la guerre qui rendit les Pays-Bas une ſcene d'horreur & de dévaſtation pendant plus de trente ans; mais qui, au milieu des calamités qu'elle fit fondre ſur ſes habitans, donna naiſſance à des vertus, des talens, des actions, & ſur-tout à un courage dont on trouve peu d'exemples dans les annales de l'humanité. Jamais il n'y eut une lutte plus inégale que celle qui commença alors entre les Flamands & le Monarque Eſpagnol; & jamais l'iſſue d'une guerre ne fut plus contraire à l'eſpérance qu'en avoient dû concevoir les deux partis. D'un côté un peuple compoſé en entier de manufacturiers & de marchands, occupant une très-petite étendue de terrein, qu'une longue oppreſſion & une implacable tyrannie avoient déjà épuiſés; de l'autre côté, le Monarque le plus riche de ſon ſiecle, & qui avoit à ſa diſpoſition des armées nombreuſes, compoſées de ſoldats aguerris, diſciplinés & conduits par des chefs intrépides, habiles & diſtingués, au-deſſus de leurs contem-

Liv. X. 1572.

porains, par l'expérience consommée qu'ils avoient dans l'art de la guerre. Dans une balance aussi inégale, quel étoit le poids qui pouvoit rétablir l'équilibre ? le désespoir, qui seul peut inspirer aux opprimés le courage de résister à leurs oppresseurs. A peine put-on supposer que les Hollandois ne seroient pas aussi-tôt accablés, lorsqu'on vit qu'ils avoient osé prendre les armes; mais la suite prouva combien il est insensé de décider qu'un événement qui n'est pas probable n'arrivera jamais.

Les corsaires Flamands commencerent à faire porter leur butin à bord de leurs vaisseaux, le jour d'après celui où ils s'étoient rendus maîtres de la Brille; leur dessein étoit de continuer leurs courses dans la West-Frise; mais un d'entr'eux, natif de l'isle de Voorn, (13) ayant représenté qu'ils ne pouvoient espérer de trouver ailleurs un établissement plus avantageux; le Comte de la Marck & tous les autres chefs embrasserent son opinion & résolurent de mettre la ville en état de défense avec l'artillerie de la flotte.

Vains efforts des Espagnols pour recouvrer la Brille.

Ils avoient eu précisément le temps né-

(13) Treslong.

ceſſaire pour ſe mettre en état de défenſe, lorſque le Comte de Boſſut, (14) à qui le Duc d'Albe avoit donné ordre de les attaquer, arriva dans l'iſle avec un corps de troupes Eſpagnoles, tirées d'Utrecht & des autres places voiſines. Le Comte de la Marck, dont les forces étoient très-inférieures à celles de l'ennemi, reſta dans la ville, réſolu de la défendre juſqu'à la derniere extrémité. L'artillerie Eſpagnole commençoit à battre les remparts, lorſqu'un des habitans, s'étant avancé à la nage juſqu'à une écluſe que le Comte de Boſſut avoit négligé d'aſſurer par un poſte, la rompit, & donna par ce moyen un tel cours à la Meuſe, qu'en peu d'heures une grande partie du pays fut inondé. Cet accident ne détourna pas le commandant Eſpagnol de ſon entrepriſe; quoiqu'il fût obligé d'éloigner ſes troupes au midi de la ville où les eaux n'avoient pas fermé l'accès. La Marck y avoit placé ſon gros canon, & les Eſpagnols ne devoient pas eſpérer de le réduire en peu de temps. Le ſiege étoit à peine commencé, lorſque deux des plus intrépides chefs des Flamands firent une ſortie à la tête d'un

Liv. X. 1572.

(14) Gouverneur de la Hollande.

Liv. X. 1572. bon nombre de ſoldats, & marchant le long des digues droit aux vaiſſeaux Eſpagnols, en brûlerent quelques-uns, en coulerent d'autres à fond, mirent tout le reſte à flot, & ſe retirerent dans la ville ſans la moindre perte. Les Eſpagnols avertis de ce nouvel échec, & voyant que l'eau qui les entouroit s'élevoit de plus en plus, furent frappés d'une terreur panique, & coururent au rivage avec la plus grande précipitation. Quelques-uns d'eux ſe ſauverent dans des vaiſſeaux que l'ennemi n'avoit pas eu le temps de détacher & de détruire; les autres s'efforcerent d'atteindre, en nageant, les bâtimens qui erroient ſur les flots; un grand nombre ſe noya ou fut étouffé dans la fange. S'ils euſſent été pourſuivis par l'ennemi, tous auroient infailliblement péri. Mais la Marck, qui doutoit encore de l'affection des habitans, crut qu'il étoit dangereux de quitter la ville, dans la crainte qu'ils n'en fermaſſent les portes, & ne tournaſſent contre lui-même ſa propre artillerie.

Ce ſuccès éleva le courage des Proteſtans, & doubla leur confiance. Les citoyens ſe déclarerent ouvertement pour eux; & un grand nombre d'habitans accourut en foule de toutes les parties de l'Iſle, pour ſe met-

tre ſous leur protection. Ils furent tous enregiſtrés, & firent ſerment de fidélité au Prince d'Orange, comme au ſeul Gouverneur légitime de la Hollande, s'engageant à défendre la ville & l'iſle en ſon nom & celui du Roi, contre le Duc d'Albe & ſes troupes. (15).

Liv. X. 1572.

Leur exemple répandit bientôt l'eſprit dont ils étoient animés, & fut comme un ſignal de révolte pour les villes voiſines. Le Comte de Boſſut en eut bientôt des preuves convainquantes. Ayant paſſé, avec beaucoup de

(15) Ce premier triomphe des Proteſtans fut ſuivi de cette ferocité dont on ne trouve que trop d'exemples dans cette guerre. Les moines, ſachant combien ils avoient à craindre du reſſentiment des vainqueurs, tâcherent de ſe ſauver de l'iſle ; mais ils furent arrêtés dans leur fuite, traités de la maniere la plus cruelle & la plus ignominieuſe, & enſuite mis à mort. Les Flamands, bannis & proteſtans, étoient trop irrités des traitemens barbares qu'ils avoient reçus eux-mêmes, pour diſtinguer l'innocent du coupable, pour écouter la voix de l'humanité, & celle de la religion, qu'ils croyoient honorer par un zele ſi ardent, mais ſi criminel. Ils avoient été traités comme des bêtes ſauvages par leurs ennemis, ils étoient vraiment devenus tels, & mirent en pieces tout ce qui tomba ſous leurs mains.

Liv. X. 1572.

difficultés de Voorn à Beyerland, il conduisit ses troupes vers Dordrecht, où il vouloit leur donner quelque repos; mais les habitans instruits du mauvais succès qu'il avoit eu devant la Brille & craignant qu'il ne les forçât à payer les taxes, résolurent, quoiqu'il en pût arriver, de lui refuser l'entrée de leur ville; & comme il n'étoit pas en état de les y contraindre par la force, il marcha droit à Rotterdam.

Le Comte de Bossut fait massacrer le peuple de Rotterdam.

Il y trouva le peuple aussi peu disposé à recevoir les Espagnols, que celui de Dordrecht; mais les magistrats, trompés par l'assurance qu'il leur donna, qu'il ne désiroit que le passage libre de ses troupes, qui ne logeroient point dans la ville, consentirent à la laisser traverser par quelques compagnies l'une après l'autre. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de leur complaisance. La premiere compagnie ne fut pas plutôt entrée, que Bossut, au mépris de la parole qu'il venoit de donner, s'empara des portes & fit entrer toutes ses troupes. Les habitans lui reprocherent sa trahison, & entreprirent de les refermer : la modération du Gouverneur l'avoit fait estimer jusqu'alors; mais aigri par la résistance des Protestans de la Brille & l'outrage qu'il venoit de recevoir de la ville de

Dordrecht, il résolut de tirer vengeance du peuple de Rotterdam, & montra à ses soldats ce qu'il attendoit d'eux, en tuant de sa propre main un habitant qui s'efforçoit de fermer la porte. Les Espagnols, prompts à suivre l'exemple de leur chef, fondirent l'épée à la main sur les gardes bourgeois, en tuerent quelques-uns, & chasserent les autres hors de la ville; alors déchaînant leur fureur, ils se répandirent dans Rotterdam & massacrerent plus de trois cens des habitans (16).

Cette action forcenée étoit aussi insensée que barbare; elle attisa le feu de la révolte que le Comte de Bossut, comme Gouverneur de la Province, devoit s'empresser soigneusement d'éteindre. Il ne falloit qu'un moment de réflexion pour voir la nécessité d'employer les moyens les plus doux pour maintenir dans l'obéissance les provinces maritimes. Leurs villes n'étoient contenues ni par des citadelles, ni par des garnisons. Les troupes qu'on y avoit mises en quartier, en avoient été rappellées en différens temps pour châtier le peuple d'Utrecht. La situation du pays,

(16) Meursii Auriacus p. 75. Bentivoglio p. 91.

Liv. X. 1572.

entourré de la mer, & coupé dans tous les ſens par des canaux & des rivieres, rendoit les ſieges preſque impraticables, & donnoit moyen aux partiſans du Prince d'Orange de pénétrer aiſément dans toutes les parties du pays, avec leurs vaiſſeaux très-ſupérieurs en nombre à toutes les forces navales des Eſpagnols. Le peuple n'ignoroit pas tous ces avantages, & réſolut d'en profiter dans la circonſtance préſente. Le maſſacre de Rotterdam augmenta ſon horreur pour les Eſpagnols, & lui fit regarder Boſſut comme un monſtre. Ceux-mêmes qui déſiroient reſter fidéles au Roi, réſolurent de défendre l'entrée de leurs villes à ſes troupes, avec autant de vigueur & d'activité qu'ils en auroient employé contre un ennemi déclaré.

Révolte de Fleſſingue.

Cette diſpoſition des eſprits éclata d'abord à Fleſſingue, qui avoit été long-temps regardée comme une des principales villes des Pays-Bas, parce qu'elle commandoit l'embouchure de l'Eſcaut. Charles-Quint, dans les inſtructions qu'il donna à ſon fils, lors de ſon abdication, lui recommanda de conſerver cette place avec ſoin, & de n'épargner aucune dépenſe pour l'aſſurer contre ſes ennemis. Le Duc d'Albe n'avoit pas donné à ce poſte important toute l'attention qu'il méri-

toit; il avoit considérablement affoibli la garnison, en ordonnant qu'elle allât prendre ses quartiers à Utrecht, & n'avoit laissé dans la ville que quatre-vingts soldats Wallons. La perte de la Brille, que l'on pouvoit attribuer à une faute semblable, lui fit sentir son erreur. Il résolut donc de faire achever la citadelle de Flessingue, dont il avoit fait jetter les fondemens quelque temps auparavant, & dans cette vue il ordonna à huit compagnies Espagnoles de s'y rendre, sous la conduite d'un officier expérimenté. Les habitans virent avec une profonde tristesse les chaînes qu'on alloit leur forger; ils prévirent que le despotisme militaire entraîneroit la ruine de leur commerce; ils ne doutoient pas que la garnison qu'on vouloit placer chez eux, ne fût tôt ou tard employée à les contraindre au paiement des taxes; ils ne furent pas même exempts de la crainte d'être traités de la même maniere que le peuple d'Utrecht & de Rotterdam; enfin les succès de leurs compatriotes dans l'isle de Voorn les encourageoient à résister : ils hésitoient cependant encore sur le parti qu'il leur convenoit de prendre, lorsqu'il arriva parmi eux quelques émissaires du Prince d'Orange, qui vinrent les exhorter à assurer leur liberté par une résolution coura-

Liv. X. 1572.

geuse ; ç'en fut assez pour fixer l'indécision des habitans de Flessingue : le peuple courut aux armes & chassa de la ville le reste de la garnison.

Le jour suivant les bateaux qui portoient les troupes Espagnoles entrerent dans le port. Le peuple étoit assemblé dans les rues & sur les remparts, & retomba dans sa premiere perplexité ; mais les Protestans & les autres partisans du Prince d'Orange, lui représenterent combien il étoit insensé de balancer après avoir commencé des hostilités : „ Vous avez » déjà fait, en chassant la garnison, s'écria » l'un d'entr'eux, ce que les Espagnols ap» pelleront sûrement un crime de haute tra» hison envers le Roi. Considérez bien à la » merci de quels hommes vous allez vous » remettre. Rappellez-vous le sort des Com» tes d'Egmont & de Horn, & voyez si vos » services ou votre innocence ont égalé les » leurs. " Les Protestans eurent encore recours à un autre moyen pour animer la populace : ils firent publier à son de trompe par toute la ville, *que la garnison Espagnole s'approchoit, & que les citoyens devoient tenir leurs femmes, leurs filles & leurs biens prêts pour son usage* (17).

(17) Reidanus, p. 10.

Quand l'esprit est en suspens & flotte au milieu de résolutions contraires, le moindre poids peut faire pencher la balance. Un homme ivre, qui se trouvoit dans la foule, offrit pour une légere récompense de mettre le feu à un des plus gros canons, qui se trouvoit pointé contre les Espagnols; & le fit pour trois florins, qu'un Protestant lui donna. Le peuple fut décidé dans l'instant à se défendre. Les Espagnols étonnés d'une telle réception, & nullement préparés à employer la force, laisserent filer leurs cables, & firent voile pour Middelbourg.

Liv. X.

1572.

Antoine de Burgoine, Seigneur de Vackene, Gouverneur de cette ville & de toute la province, y résidoit. Il partit pour Flessingue, aussi-tôt qu'il fut informé de cette révolte; & ayant assemblé tous les habitans dans la place, il employa toutes sortes de raisons, mêlées de promesses & de menaces, pour leur persuader de rentrer dans leur devoir. Il leur présenta tous les objets de crainte, qui pouvoient les ébranler : mais le peuple ne pouvoit écouter alors que les passions dont il étoit enflammé ; son horreur pour la tyrannie Espagnole étoit montée au plus haut degré: & le Gouverneur craignant pour lui-même les excès de cette po-

Liv. X. 1572.

pulace effrénée, fortit auffi-tôt de la ville. Immédiatement après fon départ, les habitans démolirent les fondemens de la nouvelle citadelle, & chafferent les Ingénieurs auxquels le foin de la faire conftruire avoit été confié : ils donnerent enfuite une preuve encore plus forte de la réfolution qu'ils avoient prife de ne jamais retourner fous le gouvernement Efpagnol. Don Pedro Pacheco, qui avoit été nommé Gouverneur de Fleffingue, étoit refté quelques jours en arriere de fes troupes, & ignoroit ce qui s'étoit paffé ; il entra dans le Port, dans la ferme croyance que fes foldats étoient dans la ville pour le recevoir. Le peuple courut aux armes, faifit & pilla fon vaiffeau, & le jetta avec toute fa fuite dans un cachot : on trouva, dit-on, dans fes papiers une preuve qu'il étoit venu à Fleffingue dans le deffein d'y exercer la tyrannie ordinaire des Efpagnols, & cette découverte, ajoutée à la circonftance de le favoir proche parent du Duc d'Albe, porta les habitans à la barbare réfolution de le mettre à mort. Il leur offrit de racheter fa vie à un prix confidérable & de refter leur prifonnier; mais ils rejetterent cette propofition : alors il les conjura de refpecter la nobleffe de fa naiffance, & de le

faire périr par le fer, plutôt que par le supplice infame de la corde. Cette priere même ne fut point écoutée. Les scenes sanguinaires dont ils avoient été si souvent les témoins, les avoient rendus féroces, & ils saisirent avec ardeur l'occasion qu'ils avoient de faire rejaillir leur vengeance sur le Duc d'Albe, en infligeant une peine honteuse à son parent.

Les habitans de Flessingue, en commettant ces terribles hostilités, se précautionnerent en même-temps contre les suites qu'une conduite si violente devoit avoir ; & comme ils ne doutoient pas qu'elles ne leur attirassent bientôt tout le poids du ressentiment du Gouverneur des Pays-Bas, ils ne négligerent aucune précaution pour s'en garantir ; ils travaillerent sans relâche aux fortifications ; ils amasserent secrétement des provisions & des munitions de toute espece, & implorerent le secours du Prince d'Orange & des Protestans de France & d'Angleterre. Le Comte Louis de Nassau leur envoya aussi-tôt quelques troupes de France, & & cinq cens Flamands exilés accoururent d'Angleterre & furent bientôt suivis de deux cens Ecossois & Anglois volontaires, sous le commandement de deux aventuriers, nommés Morgan & Balfour. Leur flotte reçut

Liv. X. 1572.

encore un renfort qu'ils n'avoient pas lieu d'efpérer. Le Duc d'Albe ayant équipé quelques mois auparavant un grand nombre de vaiffeaux deftinés à croifer devant les côtes, les Commandans de la flotte fe déclarerent en faveur du parti, auquel ils s'étoient toujours jufqu'alors oppofés : ils firent voile de Fleffingue, & baifferent leur pavillon devant celui du Comte de Tferart, à qui le Prince d'Orange avoit donné le commandement en chef de toutes les forces de la province.

Les autres villes de la Zélande fe révoltent.

Cette défection mettoit le Comte de Tferart en état, non-feulement de défendre Fleffingue, mais encore d'entreprendre la réduction de toutes les autres villes de la Zélande. Cette entreprife lui paroiffoit d'autant plus aifée, qu'il n'ignoroit pas que les habitans de prefque toutes les villes avoient la plus grande propenfion à la révolte, furtout ceux de Campvere & d'Arnmuyden : auffi, fans employer la force, toute la Zélande, à l'exception de Middelbourg & du château de Rammekins, fuivit bientôt l'exemple de Fleffingue & reçut les garnifons que le Comte de Tferart lui envoya.

Siége de Middelbourg.

La plus grande partie des habitans de Middelbourg n'étoit retenue que par la crainte

que

que lui inſpiroit la garniſon ; cette garniſon étoit cependant peu nombreuſe, & le Comte de Tſerart, en prenant la réſolution de faire le ſiége de cette ville, étoit en quelque ſorte aſſuré qu'il ne tarderoit pas à chaſſer les Eſpagnols, parce qu'étant maître de la mer, il étoit preſque impoſſible que ceux-ci y fiſſent paſſer du ſecours pour en retarder la conquête. Le Duc d'Albe, de ſon côté, ſentoit de quelle importance étoit cette place, & avoit réſolu de mettre tout en uſage pour la conſerver. Il ordonna à Sanche d'Avila, un de ſes meilleurs officiers, de s'y jetter avec mille ſoldats d'élite, moitié Wallons, moitié Eſpagnols. Ce mêlange qu'il étoit en uſage de faire, avoit pour but de leur inſpirer de l'émulation, & de les rendre plus braves & plus courageux qu'ils ne l'auroient été, s'ils euſſent combattu ſéparément. A ces mille ſoldats ſe joignirent un grand nombre de volontaires, tous officiers diſtingués par leur courage & leur naiſſance. Plus l'entrepriſe étoit dangereuſe, plus elle paroiſſoit difficile à exécuter, & plus auſſi elle paroiſſoit offrir de gloire à ceux qui la tenteroient.

Liv. X. 1572.

Ce fut à la fin d'Avril que d'Avila ſortit de Berg-op-zoom à la tête de ſa troupe, &

Liv. X.
1572.

s'embarqua fur l'Efcaut ; fa navigation fut heureufe : mais il fut obligé de renoncer au projet qu'il avoit formé de débarquer le plus près de l'ifle qu'il pourroit, afin d'avoir peu de chemin à faire jufqu'à la ville. Sachant que les affiégeans étoient inftruits de fon deffein, la crainte de rencontrer la flotte nombreufe qu'ils avoient raffemblée, lui fit prendre le parti de diriger fa marche vers le nord & de faire un circuit confidérable jufqu'à ce qu'il eût atteint la partie de l'ifle qui eft baignée par l'océan : le débarquement y étoit difficile à caufe des bancs de fable & des bas-fonds. Ses foldats marcherent long-temps dans l'eau ; mais l'ennemi ne s'étant point oppofé à la defcente, il n'en périt aucun. Auffi-tôt d'Avila fe mit à la tête d'un détachement confidérable de fes meilleurs foldats, & s'avança pour reconnoître quelle étoit la fituation des affiégeans. Leur fécurité étoit on ne peut pas plus grande ; ils avoient mis toute leur confiance dans leurs vaiffeaux, & n'avoient pris aucune précaution pour fe mettre à couvert d'une attaque à laquelle ils ne s'attendoient pas. D'Avila, fans perdre un inftant, donne ordre à toutes fes troupes d'avancer, fe met à leur tête, & fond fur les affiégeans

vec la plus grande impétuosité. Cette atta- Liv. X.
ue produisit d'autant plus d'effet, qu'elle
'étoit pas prévue, & que les assiégés fi- 1572.
ent en même temps une vigoureuse sortie.
ttaqués de tous côtés, les assiégeans aban- d'Avila le fait lever.
onnerent leur retranchement; & tous, à
'exception de quelques-uns qui se sauverent
Flessingue & à Campvere (18), furent pas-
és au fil de l'épée.

Cet échec ne découragea point les Pro-
estans; leurs forces de mer étoient supé-
ieures à celles des Espagnols, & au moyen
e cette supériorité ils espéroient que leurs
aisseaux répandus autour de l'isle intercep-
eroient tous les secours qu'on voudroit y
aire passer, & que la garnison de Middel-
ourg seroit bientôt forcée de capituler.
Cette confiance que les Protestans avoient
lans leurs forces de mer n'étoit point sans
ondement; leur flotte étoit composée alors
u moins de cent cinquante vaisseaux; d'ha-
iles mariniers les montoient, & tous étoient
onduits par des pilotes très-experts, tandis
que ceux des Espagnols étoient de la plus
grande ignorance. Cette supériorité rendoit

(18) Bentivoglio pag. 73.

Liv. X. 1572.

toujours victorieux les Proteſtans ſur mer; mais ils étoient preſque toujours battus ſur terre, parce qu'à des ſoldats aguerris & bien diſciplinés ils ne pouvoient oppoſer que de nouvelles recrues, levées à la hâte, ſans diſcipline, ſans expérience & peu habituées aux fatigues de la guerre.

Succès des exilés ſur mer. 10 Juillet.

La mer étoit couverte de leurs vaiſſeaux, tous les ports des Pays-Bas étoient bloqués, lorſque le Duc de Medina-Cœli arriva ſur la côte : il étoit envoyé par Philippe pour remplacer le Duc d'Albe, qui avoit demandé ſon rappel à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté. Il commandoit une flotte de cinquante vaiſſeaux, montée de deux mille ſoldats Eſpagnols; mais ne ſachant rien de ce qui ſe paſſoit dans les provinces maritimes, & ne ſoupçonnant pas les Proteſtans d'avoir des forces navales ſi conſidérables, il ne ſe tenoit point ſur ſes gardes; de ſorte que ſes vaiſſeaux ſe trouverent aux priſes avec ceux des ennemis, lorſqu'il s'y attendoit le moins : on lui en prit vingt-cinq des plus gros, & le reſte ſe retira à Rammekins & à Middelbourg : lui-même eut beaucoup de peine à ſe refugier dans le port de l'Ecluſe. On trouva ſur les vaiſſeaux qu'on lui avoit pris, deux cens mille flo-

rins en especes monnoyées ; & cette prise, y compris l'estimation des vaisseaux, fut évaluée à cinq cens mille florins. Liv. X. 1572.

Dans le même-temps, les Confédérés s'emparerent encore de vingt vaisseaux que le Duc d'Albe envoyoit à Middelbourg, chargés d'artillerie, de troupes, d'armes & de poudre ; ces vaisseaux furent attaqués avant que de sortir du havre, & conduits à Flessingue. D'autres vaisseaux équipés à l'Ecluse & destinés aussi à porter des secours à Middelbourg, eurent le même sort. Les Zélandois, instruits à temps de leur départ, en prirent trois, dans la courte traversée de l'Ecluse à l'isle de Walcheren, poursuivirent les autres jusques dans le havre de Rammekins, où, malgré le feu de la garnison, ils en prirent quelques-uns & brûlerent les autres.

Ces avantages ne rendirent que plus vif le desir que les Zélandois avoient de se rendre maîtres de Middelbourg ; ils sentoient que tant que cette place resteroit au pouvoir des Espagnols, leur isle seroit continuellement exposée à de nouvelles incursions. Après toutes les tentatives que leur ennemi avoit fait inutilement pour y jetter du se-

Liv. X.

1572.

cours, il ne reſtoit plus que la ville de Tergoes par où l'on pouvoit tenter d'y en faire paſſer. Tergoes, ſituée dans l'iſle de Sud-Beveland, communique à la mer par un canal; une Garniſon de 800 Wallons & Eſpagnols la défendoit, & Iſidore Pacheco officier eſpagnol, y commandoit.

Siége de Tergoes, vers la fin de l'été.

Le Comte de Tſerart, après avoir levé le ſiége de Middelbourg, comme nous l'avons dit plus haut, avoit commencé celui de Tergoes, qu'il leva avec précipitation ſur la fauſſe nouvelle qu'il reçut que les Eſpagnols marchoient en force pour l'attaquer. A la fin de l'été, il voulut reprendre cette entrepriſe; ſon armée étoit de 8000 Proteſtans, Allemands, François & Anglois. La garniſon étoit trop foible pour s'oppoſer au débarquement de ſes troupes; il ſe fit ſans aucun obſtacle: la ville inveſtie, le Comte de Tſerart pouſſa le ſiége avec beaucoup d'activité, & malgré pluſieurs ſorties & la déſenſe la plus vigoureuſe, les aſſiégeans parvinrent à faire pluſieurs breches conſidérables; de maniere qu'après quelques ſemaines, Pacheco jugea qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de tenir encore long-temps. Il en inſtruiſit le Duc d'Albe. Celui-ci ſavoit que de la conſervation de Tergoes dépendoit

celle, non-feulement de Middelbourg, mais encore de toute la Zélande ; il n'ignoroit pas que la bravoure de Pacheco & des troupes qui défendoient la place étant généralement connue, on n'en imputeroit la perte ni aux foldats ni à leur Commandant ; par conféquent que ce feroit à lui feul qu'on s'en prendroit, s'il négligeoit d'envoyer à Pacheco les fecours qu'il demandoit. En conféquence il donna ordre à plufieurs des régimens difperfés dans différens quartiers, de fe raffembler à Berg-op-zoom, d'où, en defcendant l'Efcaut, ils pourroient, la traverfée étant très-courte, fe rendre à Sud-Beveland. En même-temps qu'il fit partir ce renfort d'hommes, il fit auffi embarquer fur plufieurs vaiffeaux de tranfport des munitions de guerre & de bouche. Ce convoi fut mis fous les ordres de d'Avila & de Mondragone, qui jouiffoient tous deux d'une grande réputation à caufe de leur valeur & de leur expérience.

Liv. X.

1572.

Ces officiers fe montrerent dignes du choix qu'on avoit fait d'eux pour cette entreprife ; ils tenterent plufieurs fois de paffer au travers des vaiffeaux des Proteftans : mais ceux-ci étoient inftruits de leur deffein ; ils furent fi attentifs à épier tous leurs mou-

Liv. X 1572.

vemens, ils furent si bien faire manœuvrer leurs vaisseaux, qu'ils rendirent inutiles toutes leurs tentatives. D'Avila essaya un expédient dont il avoit conçu la plus grande idée : ce fut de placer plusieurs batteries sur le rivage, de distance en distance, le long de l'Escaut; son dessein étoit d'en écarter l'ennemi, & par-là de faciliter à Mondragone le passage. Malheureusement le terrein se trouva trop humide & si fangeux qu'il ne lui fut pas possible d'établir les batteries assez près de la rive, pour qu'elles pussent empêcher les vaisseaux ennemis d'avancer. Dans cette situation, d'Avila & Mondragone n'eurent d'autre parti à prendre, pour sauver leurs vaisseaux, continuellement exposés à être coulés à fond, que de renoncer à leur entreprise & de rentrer dans le port.

Moyens proposés par Plumart.

Ils commençoient à désespérer de pouvoir secourir Tergoes, lorsqu'un Zélandois, nommé Plumart, qu'ils savoient être attaché aux Espagnols, vint les trouver, & leur proposa un moyen qui parut d'abord ne pouvoir être employé avec succès, & que cependant on essaya ensuite. L'Isle de Sud-Beveland où Mondragone vouloit faire débarquer ses trou-

pes, n'eſt éloignée que de ſept milles d'une langue de terre, à laquelle on pouvoit aiſément ſe rendre de Berg-op-zoom. Cette langue de terre eſt à l'Eſt, ſéparée du Brabant par l'Eſcaut, & de la Flandre par le Hondt. Avant 1532 elle faiſoit partie de l'Iſle de Beveland : dans cette année elle en fut ſéparée, lors de cette terrible inondation occaſionnée par le débordement de la mer, qui ayant rompu ſes digues, couvrit de ſes eaux la partie de l'Iſle la plus proche du Brabant, & la ſépara en quelque ſorte du reſte de l'Iſle. Cette inondation s'étendit du Nord au Sud, c'eſt-à-dire, couvrit tout le terrein ſitué de l'Eſt à l'Oueſt de l'Eſcaut, qui dans les endroits les moins larges pouvoit avoir environ ſept milles d'Italie d'étendue. Envain les habitans de ces malheureuſes contrées avoient-ils mis tout en œuvre pour faire écouler les eaux; ils n'avoient pu y réuſſir. Lors même des plus grandes marées, on ne pouvoit traverſer ces parties inondées en bateau, à cauſe des bas-fonds & des bancs de ſable; & dans les baſſes marées, il auroit été dangereux de tenter de les paſſer à gué : d'ailleurs on n'ignoroit pas que pluſieurs petits ruiſſeaux traverſoient ce terrein.

Liv. X.

1572.

Liv. X. 1572.

Malgré tant de difficultés, Plumart proposa à Mondragone de faire prendre cette route dangereuse aux troupes qu'on destinoit au secours de Tergoes, & offrit de leur servir de guide. Ce projet étoit hardi ; l'entreprise étoit difficile ; personne n'avoit encore osé hasarder ce passage ; personne n'avoit même une connoissance exacte du terrein, parce qu'on se souvenoit à peine de l'avoir vu à découvert. On savoit bien sa longueur, & par conséquent, l'espace que les soldats auroient à traverser ; mais personne n'imaginoit que les soldats qu'on emploieroit à cette hazardeuse entreprise, pussent soutenir la fatigue d'une marche si pénible dans l'eau, dans la boue & dans la fange ; d'ailleurs on considéroit que pour peu qu'ils fussent arrêtés dans leur marche, par quelques accidens imprévus, il pourroit arriver que, surpris par la marée, ils fussent engloutis tous par les eaux de la mer ; sans compter encore que l'ennemi, étant instruit du projet, il étoit à craindre qu'il ne tombât sur eux, au moment où ils toucheroient à la terre ferme, & les taillât en pieces.

Tout ce qu'on objectoit à Plumart contre son projet, ne le décourageoit pas ; mais il

demandoit qu'on ne se décidât qu'après qu'il auroit été lui-même s'assurer si réellement il y avoit un gué praticable, comme il le croyoit. Accompagné de deux Espagnols, & d'un vieux paysan qui connoissoit parfaitement le terrein, pour l'avoir vu avant l'inondation de 1532, Plumart alla à la recherche du gué, le trouva, le passa, arriva de l'autre côté, & revint par le même chemin, sans autres difficultés que celles qu'il comptoit trouver.

Liv. X.

1572.

Alors d'Avila & Mondragone se déclarerent pour l'entreprise, & firent tout préparer pour son exécution. Un grand nombre de petits sacs furent remplis de poudre, de meche & de pain : ils firent passer de Berg-op-Zoom à Agger, petit village, situé à l'entrée du gué que Plumart avoit reconnu, trois mille soldats d'élite. Mondragone se mit à leur tête & se chargea de la conduite de cette entreprise singuliere. Ayant distribué à ses soldats les petits sacs de munition qu'il avoit fait préparer, il les conduisit à l'entrée du gué, sans leur faire rien connoître de son projet, & ce ne fut qu'à l'instant qu'il alloit entrer dans l'eau, & leur donner l'ordre de le suivre, qu'il les instruisit de la découverte que Plumart & ses camarades

Liv. X. 1572. avoient faite du gué, & de l'entreprise qu'ils alloient tenter. Il la leur peignit, comme devant les couvrir de gloire : „ Cette en-» treprise, leur dit-il, intéresse le Roi & la » religion; aucune armée n'en a jamais tenté » de semblable. " Les soldats alors, pleins de ce courage intrépide qui distingua pendant toute cette guerre les troupes Espagnoles, & orgueilleux de la préférence qu'on leur donnoit sur leurs camarades pour une entreprise si dangereuse, marquerent la plus vive joie à cette nouvelle inattendue, & demanderent avec empressement qu'on les y menât sans délai.

Ils entrerent dans l'eau à la marée descendante. D'abord marchoient les soldats Espagnols, & à leur tête Plumart & Mondragone; les soldats Allemands venoient ensuite, & les Wallons après eux formoient l'arriere-garde. Tous marchoient très-serrés, afin de pouvoir se secourir plus facilement les uns les autres, s'il arrivoit que quelques-uns d'entr'eux eussent besoin d'être secourus, & aussi afin de pouvoir mieux résister au mouvement de l'eau. En se tenant ainsi pressés les uns contre les autres, autant que leur permettoient les eaux qui les environnoient & le fond mobile & marécageux sur lequel ils marchoient, ils ar-

riverent tous ſains & ſaufs à la digue d'Yerſicken, à l'exception de neuf d'entre eux qui périrent de fatigue, ou pour avoir inconſidérément négligé l'ordre de ſe tenir toujours, pour ainſi dire, attachés à leurs camarades. Yerſicken eſt un village diſtant ſeulement de quatre milles de Tergoes. Mondragone donna ordre à ſes troupes de ſe repoſer pendant la nuit, & ſon deſſein étoit de les conduire dès la pointe du jour au ſecours des aſſiégés.

Les aſſiégeans les prévinrent : car auſſi-tôt qu'ils furent inſtruits de ſon arrivée, il ſe répandit parmi eux une telle terreur, qu'imaginant dans les Eſpagnols des facultés au-deſſus de celles des autres hommes, & ſans s'informer du nombre de ceux qui venoient au ſecours des aſſiégés, ils leverent le ſiége, quitterent leur retranchement, abandonnerent leur bagage, leur artillerie, & s'enfuirent précipitamment vers le rivage. La garniſon les pourſuivit, & en tua huit cens : il en périt beaucoup plus dans les flots, en voulant gagner leurs vaiſſeaux. Mondragone entra dans Tergoes, & y fut reçu par la garniſon comme ſon libérateur ; & après avoir ordonné de nouvelles fortifications & laiſſé au gouverneur une partie des troupes

qu'il avoit amenées avec lui, il en partit
Liv. X. avec le reste, & alla joindre dans le Bra-
1572. bant le Duc d'Albe. (19)

(19) Bentivoglio, p. 110. Meursii Auriacus, p. 89.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE ONZIEME.

TANDIS que ce que nous venons de rapporter dans le livre précédent, se passoit dans la Zélande, l'esprit de révolte qui s'étoit emparé de tous les habitans, agissoit fortement & rapidement sur ceux de quelques autres provinces. Les habitans d'Enchuyse dans la Nord-Hollande furent les premiers qui eurent le courage d'arborer l'étendard de la liberté sur les remparts de leur ville : leur exemple fut suivi par ceux de Medenblik, d'Edam, de Purmerende & de plusieurs autres villes. Dans quelques-

Liv. XI.

1572.

Révolte de la Hollande.

Liv. XI. 1572. unes de ces places une partie du peuple tenoit encore au parti Espagnol ; mais celui de la liberté étant le plus fort, forçoit ceux qui lui étoient contraires, ou à fuir, ou à se soumettre, du moins en apparence.

La fermentation n'étoit pas moins grande dans la partie méridionale de la province de Hollande; le feu qui s'y étoit allumé quelque temps auparavant, foible dans son principe, se communiqua de proche en proche avec une rapidité extrême; de maniere que dans l'espace de peu de mois l'incendie devint presque général. Leide, Gouda, Dordrecht, Harlem, & toutes les autres villes de la province, à l'exception d'Amsterdam, se déclarerent ouvertement pour le parti de la liberté, refuserent toute obéissance au Roi d'Espagne, & protesterent qu'elles ne reconnoîtroient à l'avenir d'autre autorité que celle du Prince d'Orange & des Etats. Plusieurs villes des provinces d'Overyssel, de la Frise & d'Utrecht, prirent le même parti, & tinrent la même conduite que celles de la Hollande.

Quoiqu'absent, le Prince d'Orange n'avoit pas peu contribué par ses menées & ses intrigues à hâter le succès de la révolution.

Ses partifans agiffoient en fon nom ; & tandis que par fes lettres aux principaux habitans des villes il les attachoit à fes intérêts, il les flattoit par l'efpoir d'affurer leurs privileges, par l'appas de jouir d'une liberté entiere de religion, foit qu'ils fuffent Proteftans, foit qu'ils fuffent Catholiques-Romains ; il excitoit auffi leur zele par l'efpérance d'être délivrés pour toujours du fardeau accablant des taxes & des impôts, fous lequel ils gémiffoient. Ses partifans, fes créatures, fes amis répandus dans toutes les provinces, agiffoient auffi de leur côté avec beaucoup de chaleur : prefque tous étoient très-adroits, très-habiles, très-infinuans ; plufieurs d'entre eux jouiffoient d'un grand crédit & avoient fur le peuple beaucoup d'influence & d'autorité. (1)

Liv. XI.
1572.

Les préparatifs de guerre étoient alors

(1) En Hollande ce fut Sonoy que le Prince d'Orange avoit nommé Sous-Gouverneur, & dans la Gueldre, la Frife & Utrecht, le Comte de Bag, gentilshommes qui contribuerent le plus à hâter la révolution : Bag avoit un intérêt perfonnel à la faire réuffir, il avoit époufé la fœur du Prince d'Orange.

Liv. XI. 1572. fort avancés, & le Prince d'Orange ſe propoſoit de ſe mettre inceſſamment en marche. Tout ſembloit l'y inviter, & lui promettre un ſuccès plus heureux que celui qu'avoit eu ſa premiere entrepriſe. Déja ſon armée étoit raſſemblée; elle étoit compoſée de ſoldats aguerris & bien diſciplinés : l'argent néceſſaire pour la ſoudoyer ne lui manquoit pas; il avoit reçu de ſes amis des ſommes conſidérables, & ils lui en promettoient encore de plus fortes. Les principales villes du midi le faiſoient aſſurer qu'elles lui ouvriroient leurs portes auſſi-tôt qu'il ſe préſenteroit : mais ce qui ſembloit le plus devoir lui donner de la confiance, c'étoit les meſures que la Cour de France avoit priſes, & ce qui ſe paſſoit alors dans ce royaume à l'occaſion de la religion.

Affaires de France. Deux partis oppoſés l'un à l'autre diviſoient depuis pluſieurs années ce grand Etat, celui des Proteſtans & celui des Catholiques-Romains : celui-ci avoit preſque toujours eu l'avantage : mais les Proteſtans excités par leurs chefs, ſoutenus par des Puiſſances étrangeres, animés par le zele ardent de la religion, & plus encore par les perſécutions cruelles qu'ils avoient eu à eſſuyer, étoient devenus redoutables à leurs ennemis; & les

efforts qu'ils firent pour ſe ſoutenir & s'affranchir de l'oppreſſion, causerent au parti Catholique les plus vives alarmes. La Cour même leur offrit à pluſieurs repriſes des conditions très-avantageuſes. Liv. XI. 1572.

Juſqu'alors deux partis en étoient venus pluſieurs fois à des pour-parlers, qui quelquefois avoient produit des accommodemens; mais aucun d'eux n'avoit ſubſiſté long-temps: les prétentions des deux côtés étoient ſi oppoſées les unes aux autres; leurs intérêts étoient ſi différens; leurs principes religieux & politiques ſi incompatibles, que la paix ne duroit que juſqu'au moment que l'un ou l'autre ſe croyoit en état de recommencer les hoſtilités. Jamais le parti Catholique & la Cour n'avoient eu plus d'eſpérance qu'à la fin de l'an 1569, de voir le parti oppoſé totalement détruit & le Proteſtantiſme entiérement banni de la France. Son chef, le brave Prince de Condé, (2) avoit été tué à la bataille de Jarnac : ſon armée défaite

(2) Cette bataille ſe donna le 13 Mars; ce fut Monteſquiou qui, de ſang-froid, donna la mort au Prince de Condé, qui alors n'étoit âgé que de 39 ans.

Liv. XI. 1572.

entiérement à Moncontour; (3) enfin Coligny & le jeune Prince de Béarn s'étoient retirés avec les débris de leur armée dans les montagnes de la Gaſcogne & du Languedoc. Dans cet état de foibleſſe, ces deux grands hommes ne parurent ni moins zélés pour ſoutenir leur parti, ni moins ardens pour le venger : animés par leurs propres malheurs, ils travaillerent avec la plus grande activité à réparer leur perte, & à ſe mettre en état d'obtenir de la fortune de la guerre, ce qu'ils n'avoient pu obtenir juſqu'alors de la juſtice du Souverain. Au grand étonnement de l'Europe entiere, on les vit à la tête d'une armée tenir la campagne & chercher celle des Catholiques.

Projet de la Reine.

Auſſi-tôt que la Reine, qui gouvernoit l'état ſous le nom de ſon fils, fut inſtruite de la marche de l'armée des Proteſtans & qu'elle connut l'état de leurs forces, elle réſolut d'uſer de diſſimulation, de cacher ſa haine & de déguiſer le déſir de vengeance qui l'animoit ſous les apparences de celui de la paix

(3) Elle ſe donna le 3 Octobre : ſi le Duc d'Anjou eut pourſuivi les débris de l'armée de Coligny, c'en étoit fait du parti des Proteſtans.

& de la réunion des deux partis. Elle sentoit qu'il étoit plus aisé de tromper ses ennemis que de les vaincre, & qu'il étoit plus sûr de les combattre par la ruse & la fourberie que par les armes. Son projet, communiqué seulement au Roi, au Duc d'Anjou, au Cardinal de Lorraine, au Duc de Guise & à Albert de Gondy, Comte de Retz, fut applaudi. Tous s'engagerent également à garder le secret le plus inviolable. Liv. XI. 1572.

En conséquence, le plan de conduite qu'on devoit tenir avec le parti des Protestans fut arrêté & mis en exécution presqu'aussi-tôt; & l'on proposa au Prince de Béarn & à l'Amiral de Coligny un traité de paix, qui fut accepté & signé à St. Germain. (4) Par ce traité le Roi accordoit aux Protestans un pardon général du passé & en promettoit l'oubli entier; permettoit qu'ils eussent la liberté entiere de l'exercice public de leur religion, & pour places de sûreté le Roi con-

(4) Ce traité fut signé au mois d'Août 1570. On nomma cette paix, qui étoit la troisieme conclue entre les deux partis, la paix boiteuse du mal assise. Ce nom lui fut donné, parce qu'elle fut conclue par Biron & de Mesmes : le premier étoit boiteux, le second étoit Seigneur de Mal-assise.

Liv. XI. 1572.

ſentoit que le Prince de Béarn & l'Amiral de Coligny conſervaſſent en leur pouvoir les villes de la Rochelle, de Cognac, de la Charité & de Montauban; mais à condition que ces places ſeroient remiſes au Roi, ſi dans l'eſpace de deux ans, à compter de la date du traité, tous les articles qui y étoient compris, étoient exécutés en leur entier.

Les chefs des Proteſtans, c'eſt-à-dire le Prince de Béarn, celui de Condé, & l'Amiral de Coligny, ne ſe fioient ni à la parole du Roi ni à celle de la Reine mere; le paſſé leur avoit appris à tout craindre de la fauſſeté de leur caractere, & ils croyoient qu'il ſeroit auſſi imprudent que téméraire de venir à la cour, comme on les y invitoit : ç'auroit été ſe mettre au pouvoir de leurs ennemis & s'expoſer à leur vengeance. Ils perſiſterent donc dans la réſolution de demeurer éloignés de la cour, & ne voulurent point quitter les villes de sûreté qui leur avoient été accordées par le traité. On mit tout en œuvre pour diſſiper leurs ſoupçons & leur donner de la confiance : tous les articles du traité furent exactement exécutés; les ordres les plus précis furent donnés pour qu'on n'apportât aucun trouble à l'exercice de la religion réformée. S'il s'élevoit quelques diſputes

1572.

:ntre ceux qui la professoient & les Catho-
iques, on donnoit le tort à ceux-ci, & on
es traitoit avec rigueur, lors même qu'ils
voient raison de se plaindre de ceux-là. Si
e Roi parloit du dernier traité de paix, c'é-
oit avec un tel air de satisfaction, qu'on
uroit pu croire qu'il s'applaudissoit de l'a-
oir fait : vis-à-vis même des Catholiques
:s plus zélés, il assuroit qu'il étoit résolu
'en exécuter tous les articles avec la plus
rande fidélité. Souvent même il s'accusoit
'inconsidération d'avoir cru qu'on pouvoit
oumettre les consciences par la force, &
ır-tout d'avoir imaginé qu'il pourroit em-
loyer ce moyen avec succès. Il disoit que
ulle considération, nul motif, nulle raison
e pourroient à l'avenir l'engager à y avoir
:cours & à le mettre en usage : il recon-
oissoit que s'en servir c'étoit travailler éga-
:ment à son propre malheur & à celui de
:s sujets. Toutes ces démonstrations avoient
n si grand air de vérité, que tous ceux
ui en étoient les témoins & qui n'étoient
oint dans le secret, les croyoient sinceres.
lusieurs courtisans, mécontens du prétendu
langement de leur maître, rapportoient ses
scours avec humeur, & par-là aidoient en-
ore à tromper les Protestans & à les faire

tomber dans le piege qu'on leur tendoit.
Liv. XI. L'Amiral, moins confiant, parce qu'il avoit plus d'expérience, & qu'il connoiſſoit mieux
1572. ſon Roi & ſes confidens que les jeunes Princes, fut auſſi plus ferme qu'eux à réſiſter aux ſollicitations qu'on lui faiſoit pour qu'il vînt à la cour. Envain le Roi l'aſſuroit qu'il déſiroit qu'il fût auprès de lui, afin de pouvoir lui donner des preuves de la ſincérité de ſon eſtime & de ſon amitié; il répondoit qu'il ne pouvoit ſe perſuader qu'il pût être en ſûreté, où ſes plus mortels ennemis, les Guiſes, étoient maîtres & exerçoient un pouvoir abſolu.

Dans ces circonſtances, il ſembloit que pour mieux tromper l'Amiral & ſon parti il auroit fallu que le Roi feignît de diſgracier les Guiſes, & qu'il les éloignât de la cour mais cette conduite auroit paru l'effet d'une trop grande condeſcendance, & par-là-même elle auroit pu être ſuſpecte à l'Amiral. Le Roi crut donc qu'il valoit mieux qu'il ſe contentât de faire dire à l'Amiral que ſes craintes étoient chimériques, que les Guiſes n'avoient plus ſur lui le même aſcendant, & qu'ils n'étoient plus, comme ils l'avoient été autrefois, maîtres du gouvernement. Pour donner plus de vraiſemblance à cette fourberie

Liv. XI.

1572.

erie, les Guiſes feignirent d'être très-mécon-
tens, & ſe retirerent de la cour. Pour donner encore plus de vraiſemblance à cette conduite inſidieuſe, le Roi offrit ſa ſœur Marguerite au Prince de Béarn; & un Ambaſſadeur fut envoyé en Angleterre pour négocier le mariage du Duc d'Anjou avec la Reine Eliſabeth. A tous ces moyens employés pour tromper les Proteſtans, & ſur-tout leurs chefs, on ajouta celui d'annoncer qu'on étoit dans la plus ferme réſolution de déclarer la guerre à l'Eſpagne; & pour rendre cette réſolution encore plus vraiſemblable, on l'attribuoit au refus que le Roi d'Eſpagne faiſoit de donner ſatisfaction ſur certaines injures faites par ſes ſujets en Amérique à ceux du Roi de France. En même temps celui-ci fit offrir à l'Amiral le commandement de l'armée qu'il devoit envoyer dans les Pays-Bas; l'aſſurant que dans cette guerre il ſuivroit entiérement ſes conſeils, ceux du Prince d'Orange, & du Comte Louis ſon frere.

Toute cette conduite étoit, on ne peut pas plus, adroite, & rien ne pouvoit être mieux calculé pour faſciner les yeux de l'Amiral. La ſupériorité des talens militaires de ce grand homme lui faiſoit aimer la guerre; ſincérement attaché à la religion réformée il étoit

Liv. XI. 1572. zélé pour ſa propagation & décidé à tout ſacrifier pour ſa défenſe : un rapport d'humeur, une conformité de mœurs, des principes ſemblables de religion & de politique, l'attachoient bien véritablement aux Princes de Naſſau. Le Comte Louis étoit à la Rochelle avec lui, lorſqu'il reçut les propoſitions de la cour ; & ce fut lui, en quelque ſorte, qui le détermina à avoir quelque confiance en la ſincérité du Roi. Peu de temps après ils ſe rendirent l'un & l'autre à Paris : ils y furent reçus du Roi & de la Reine mere avec tant de marques d'eſtime, que l'Amiral ne douta plus de la vérité des ſentimens de l'un & de l'autre.

Le Roi cependant continuoit toujours à diſſimuler ; il ne croyoit pas qu'il fût encore temps d'exécuter le projet cruel qu'il avoit formé ; & comme il penſoit que ce qui avoit le plus contribué à tromper l'Amiral, étoient les aſſurances qu'il lui avoit données d'attaquer les Eſpagnols dans les Pays-Bas, il affecta de paroître plus que jamais occupé des préparatifs de guerre. Il fit même partir le Comte Louis pour les frontieres des Pays-Bas, afin qu'il fût à portée de faire connoître ſes diſpoſitions aux mécontens, & que prévenus de l'arrivée prochaine de l'Amiral

& de son armée, ils fussent prêts à agir aussitôt pour la cause commune. Rien cependant n'étoit plus éloigné de la pensée du Roi, que de commencer les hostilités : mais les Protestans, qui croyoient qu'il agissoit de bonne foi, ne furent pas plutôt instruits de l'arrivée du Comte Louis, qu'ils vinrent en foule lui offrir leurs services & tous les secours dont il pourroit avoir besoin pour faire réussir l'entreprise dont ils le croyoient chargé : le zele religieux & l'esprit turbulent de ce siecle les animoient tous, & leur donnoient une chaleur & une activité incroyables. Liv. XI. 1572.

Le Comte Louis crut qu'il étoit de la plus grande importance de profiter de cette ardeur ; il savoit que pour faciliter la réussite de l'expédition que le Prince d'Orange, son frere, alloit commencer, de même que l'invasion des François dans les Pays-Bas, il alloit se rendre maître, sur les frontieres, de quelque ville fortifiée ; & Mons étoit celle qui lui paroissoit convenir le mieux pour ses desseins. Dans cette vue il se ménagea dans cette ville un grand nombre de partisans, avec lesquels il entretint une correspondance secrete ; & ce fut par leur moyen

Liv. XI. qu'il s'en rendit maître, de la maniere que nous allons le dire.

1572. Le Comte Louis ſe mit à la tête d'un corps de troupes, composé de quatre cens cavaliers & de mille fuſiliers : il prit ſi bien ſes meſures & marcha avec tant de circonſpection, qu'il arriva au jour tombant, ſans avoir été découvert, dans un bois peu éloigné de Mons. Auſſitôt il y envoya douze ſoldats déguiſés, qu'il avoit choiſis de préférence, à cauſe de leur bravoure & de leur adreſſe : ils ne furent pas reconnus, & allerent loger dans une auberge, diſant qu'ils étoient marchands de vin, & qu'ils avoient laiſſé derriere eux pluſieurs chariots qui en étoient chargés. » A quelle heure, « demanderent-» ils à leur hôte, » ouvre-t-on les portes de » votre ville ? A toute heure, leur répondit-» il, ſi l'on veut donner quelque argent à » celui qui en garde les clefs. « Suivant ces avis, on donna au portier l'argent qu'il demanda ; il remit les clefs, & à peine le jour commençoit-il à paroître que la porte fut ouverte. Ceux qui la gardoient, en furent écartés, & le Comte Louis entra à la tête de cent chevaux. En ayant laiſſé quelques-uns à la porte de la ville, il la parcourut avec le reſte, diſant à ceux qu'il rencontroi

qu'il ne venoit pas comme ennemi, mais comme ami, & que le Prince d'Orange marchoit à la tête d'une armée considérable, dans l'intention d'assurer leur liberté & de les délivrer de toutes les taxes, dont le Duc d'Albe les avoit chargés.

Liv. XI. 1572.

Cet événement ne parut produire aucune sensation dans la ville. Les habitans, à l'exception de ceux qui étoient dans le secret, resterent tranquillement dans leurs maisons. Le Comte cependant n'étoit pas sans inquiétude; son infanterie n'arrivoit pas; le petit nombre de soldats qu'il avoit avec lui, n'étoit pas suffisant pour qu'il pût, avec leur seul secours, conserver sa conquête contre le moindre effort que pourroient faire les habitans. Le seul parti qu'il crut devoir prendre alors, fut d'aller lui-même au devant de sa troupe: elle s'étoit égarée dans le bois & avoit pris un chemin pour un autre. Le Comte l'ayant rencontrée, hâta sa marche, & la conduisit à la porte de la ville, qu'il avoit craint de trouver fermée. Cette crainte n'étoit pas sans fondement; car, pour peu que les habitans de Mons eussent voulu faire de résistance, ils auroient forcé les soldats du Comte à sortir de la ville; & en ayant fermé les portes, ils auroient fait manquer

Liv. XI.

1572.

cette entreprise. Auffitôt que le Comte fut rentré dans la ville, fon premier foin fut de faire fermer les portes, d'y établir des corps de garde, ainfi que fur les remparts; il affembla enfuite les Magiftrats, & leur expliqua quel avoit été le motif qui l'avoit engagé à fe rendre maître de leur ville, & quels étoient les deffeins du Prince d'Orange. Il leur donna enfuite les plus fortes affurances que fes foldats ne commettroient aucunes violences : après quoi il ordonna à tous ceux des habitans auxquels il ne pouvoit pas fe fier, de lui apporter leurs armes, & les renvoya tous vaquer à leurs affaires. Pour défendre fa conquête, le Comte n'avoit pas plus de 1500 foldats; mais peu de temps après, un grand nombre de Proteftans de la Picardie & de la Champagne vinrent fe joindre à lui (5).

La perte de Mons affecta vivement le Duc d'Albe; il y fut d'autant plus fenfible, qu'il s'y attendoit le moins. Il connoiffoit le Comte Louis pour un homme vif, actif, ardent & entreprenant, & depuis la paix de St. Ger-

(5) Bentivoglio p. 95. Meurfii Auriacus p. 79. Meteren. p. 95.

main, il avoit toujours épié jusqu'à ses moindres actions. Le bon accueil qu'il avoit reçu du Roi de France, l'avoit encore rendu plus attentif; mais les espions qu'il avoit à Paris, trompés par les apparences, lui avoient mandé plusieurs fois que le Comte Louis jouoit à la paume : par cette maniere de s'exprimer ils avoient voulu faire entendre, qu'ils le croyoient plus occupé de ses plaisirs, que d'aucun projet important. De-là on peut juger quelle fut la surprise du Duc d'Albe, quand il apprit qu'il s'étoit emparé de Mons. On dit que dans le premier mouvement de sa colere il jetta son chapeau par terre, & que le foulant aux pieds il s'écria: » J'ai été trompé par une Toscane (Catherine de Médicis); mais avant qu'il soit peu, au lieu de lis Toscans je lui ferai sentir la piqûre des épines Espagnoles «.

Liv. XI.

1572.

Plus le Duc d'Albe examinoit quelles pouvoient être les suites de la perte de Mons, plus le chagrin qu'il en ressentoit, étoit vif. Il considéroit que cette place étoit la capitale du Haynault, une des plus grandes villes & des plus peuplées des Pays-Bas; qu'étant située sur un terrein marécageux, il feroit facile de la rendre imprenable; que d'ailleurs, quoiqu'elle fût hors de

Liv. XI. 1572.

la ligne des Barrieres, elle étoit à peu de diſtance des frontieres; qu'ainſi ſa poſſeſſion ouvroit aux troupes étrangeres l'entrée du pays : que le Roi de France, qui paroiſſoit depuis quelque temps plus porté à la guerre qu'à la paix, ou le Prince d'Orange, pourroient aiſément la ſecourir & l'empêcher de la reprendre.

Ces conſidérations lui firent prendre la réſolution d'en entreprendre le ſiége ſans délai : mais dans le temps qu'il s'occupoit des préparatifs néceſſaires pour cette expédition, il reçut la nouvelle de la révolte de la Hollande; & que le Prince d'Orange, à la tête d'une nombreuſe armée, alloit ſe mettre en marche pour ſecourir les rebelles & achever entiérement la révolution. Dans cette ſituation le Duc d'Albe ne perdit pas courage : peu épouvanté du danger qui le menaçoit, il travailla avec une activité incroyable à ſe mettre en état d'agir, de ſon côté, avec la plus grande vigueur. En peu de temps il mit ſur pied une armée de cinq à ſix mille hommes de cavalerie Allemande, & de dix-huit mille hommes d'infanterie de la même nation; auxquels il joignit cinquante compagnies Eſpagnoles, & cent cinquante compagnies Wallones & Flamandes. Son pre-

mier deſſein fut de diviſer ſes forces, d'en employer une partie à reprendre les villes maritimes, tandis qu'avec l'autre partie il formeroit le ſiége de Mons. Mais, conſidérant enſuite les difficultés qui ſe trouvoient dans l'une comme dans l'autre entrepriſe, il penſa qu'il valoit mieux les tenter ſucceſſivement & y employer toutes ſes forces.

Liv. XI. 1572.

Cette réſolution priſe, il fallut décider vers quel côté on les porteroit : ſi ce ſeroit d'abord contre les révoltés, ou contre Mons. Dans une circonſtance auſſi délicate, le Duc d'Albe ne voulut rien faire, ſans prendre auparavant l'avis de ſes principaux officiers. Il les aſſembla pour cet effet. Un des plus conſidérables étoit le Marquis de Vitelli, également diſtingué par ſa naiſſance, ſon rang & ſes talens militaires; il jouiſſoit d'une grande conſidération : ſon avis fut, qu'il falloit commencer par les villes maritimes : » Les provinces de l'intérieur, dit-il, ſont, » il eſt vrai, expoſées à être attaquées, ſoit » du côté de la France, ſoit du côté de » l'Allemagne; mais en ſuppoſant qu'elles le » fuſſent, il ſeroit plus facile enſuite de re- » prendre les villes dont l'ennemi ſe ſeroit » emparé, que celles de la Hollande & de » la Zélande : les habitans de celles-là ſont

Conſeil de guerre.

Liv. XI.
1572.

» plus fideles que ceux de celles-ci, qui » sont infectés de l'esprit d'innovation en » matiere de religion. D'ailleurs, les Huguenots qui sont sous les ordres du Comte » Louis, destitués de tout secours, seront » bientôt forcés de se disperser; car je ne » puis me persuader que la France, qui jusqu'à présent a toujours fait paroître le plus » grand zele pour la véritable religion, » veuille se déshonorer en favorisant les en- » treprises de ses sujets rebelles, qui ne sont » animés que par le désir de détruire cette » même religion. Les troupes Allemandes, » qui sont aux ordres du Prince d'Orange, » ont été levées à la hâte : elles sont indisciplinées, & le motif qui les attache à » leur drapeau, est leur paie, comme le » pillage est celui qui les détermine au combat. Ainsi du moment qu'ils n'auront plus » l'espérance de s'enrichir, on les verra » abandonner leurs chefs, se venger d'eux » & retourner dans leur patrie, plutôt que » de s'exposer à la fatigue & aux dangers » des siéges. Nous pouvons donc, continua » le Marquis de Vitelli, remettre à un temps » plus convenable le siége de Mons, & ne » pas nous occuper présentement de la con- » servation des frontieres du côté des ter-

» res : au lieu que l'état actuel des pro- Liv. XI.
» vinces maritimes est tel, qu'il n'admet au-
» cun délai. Le venin de l'Héréſie infecte 1572.
» tous leurs habitans ; un eſprit de vertige
» s'eſt répandu ſur eux : devenus frénéti-
» ques ; ils ſe livrent aux excès les plus
» extravagans contre l'Egliſe & contre le
» Roi. Pour peu qu'on retarde à les ſoumet-
» tre, il faudra peut-être perdre l'eſpoir
» même de les attaquer. La ſituation de ces
» villes les rend déjà très-fortes : bientôt el-
» les deviendront imprenables. Chaque paſ-
» ſage de riviere occupera un corps de
» troupes ; il faudra une armée pour s'em-
» parer d'un canal, & toute une campagne
» pourra à peine ſuffire pour un ſiége. Con-
» ſidérez que ces villes peuvent en tout-
» temps être ravitaillées ; que par le moyen
» de la mer & des rivieres, on peut, dans
» quelque ſaiſon que ce ſoit, y porter des
» ſecours de France, d'Allemagne ou d'An-
» gleterre ; tandis que leur flotte empêchera
» les ſecours d'Eſpagne de parvenir aux aſ-
» ſiégeans. Le Prince d'Orange, d'ailleurs,
» Gouverneur depuis long-temps de ce Pays,
» y poſſede de grands biens ; il a des liai-
» ſons très-étroites avec les perſonnes qui y
» ont le plus de crédit, & comme c'eſt-là

Liv. XI. 1572.

» qu'il a levé d'abord l'étendard de la ré-
» volte, c'eſt-là auſſi qu'il prétend établir le
» ſiége de ſon empire uſurpé, qu'il eſt ſi
» ambitieux de ſoutenir. Attaquons d'abord
» l'ennemi dans ſon fort ; & quand nous
» l'en aurons chaſſé, il nous ſera facile de
» l'empêcher de s'établir ailleurs. "

Telles furent les raiſons qu'employa le Marquis de Vitelli, pour engager le Duc d'Albe à remettre à un autre temps le ſiége de Mons. Si ſon avis eût été ſuivi, il auroit pu arriver que la République des Provinces-Unies ne ſe feroit jamais établie, & qu'elle ne ſubſiſteroit pas aujourd'hui. Les villes révoltées n'étoient pas encore alors en état de défenſe, & ſi l'on les eût attaquées, comme le vouloit le Marquis de Vitelli, elles n'auroient pas pu réſiſter long temps à des forces auſſi grandes que celles que le Duc d'Albe auroit employées contre elles. Amſterdam & Middelbourg ne s'étoient pas encore déclarées ; leurs vaiſſeaux réunis à ceux que l'Eſpagne auroit pu envoyer, auroient formé une armée navale bien ſupérieure à celle des Proteſtans, qui alors ſe feroient vus réduits à la dure néceſſité de ſe ſoumettre aux conditions que Philippe auroit voulu leur preſcrire.

Il ne pouvoit résulter d'auſſi fâcheuſes conſéquences de laiſſer Mons encore quelque temps au pouvoir du Comte Louis, ni même de la conquête de quelques autres places qu'auroit pu faire le Prince d'Orange, que celles que le Marquis de Vitelli avoit prédit que produiroit toute eſpece de retardement à l'attaque des villes maritimes qu'il propoſoit. Dans un pays ouvert, comme l'eſt la Flandre, c'eſt toujours de la force ou de la foibleſſe des armées que dépend le ſort des villes; il y avoit tout lieu de croire que le Duc d'Albe pourroit toujours employer contre les révoltés des armées plus nombreuſes & mieux diſciplinées que celles que ceux-ci lui oppoſeroient, ſur-tout après avoir remis ſous l'obéiſſance de ſon maître les villes maritimes; parce qu'alors étant maître de la mer, il auroit eu la facilité de tirer continuellement de l'Eſpagne de nouveaux renforts de troupes.

Quelque juſtes que fuſſent ces réflexions, on pouvoit en faire d'autres, qui en affoibliſſoient la force. L'objet ſur lequel on délibéroit, étoit de ceux dont on ne peut guere juger ſainement qu'après l'exécution; & ſouvent après l'événement le parti qui paroiſſoit auparavant être le meilleur, ne

Liv. XI.
1572.

paroît plus tel. D'ailleurs, on doit considérer qu'alors le Duc d'Albe ne connoissoit pas encore toutes les difficultés qu'on a à surmonter dans les siéges des villes situées dans un Pays aussi coupé par la mer, les rivieres & les canaux, qu'étoit celui des provinces maritimes : peut-être aussi ne prévoyoit-il pas les efforts prodigieux que firent les révoltés dans la suite pour soutenir la guerre, & pour défendre leurs villes. Il étoit aussi raisonnable qu'il soupçonnât dans le Roi de France le dessein de faire la guerre à l'Espagne ; qu'il craignit sur-tout qu'on lui reprochât de ne s'être pas opposé aux ravages que le Prince d'Orange feroit dans les Pays riches & fertiles de l'intérieur, & que ce ne fût une tache pour sa gloire. Si l'on considere aussi le caractere du Duc d'Albe, on pourra croire qu'il influa beaucoup sur le parti qu'il prit. Ce Général étoit violent, vindicatif, fier & altier ; il haïssoit personnellement le Prince d'Orange, qui avoit été autrefois son rival de crédit & de faveur : il l'étoit alors de gloire. On peut donc présumer que ce fut le désir de la vengeance qui le décida à faire le siége de Mons, de préférence à celui des villes maritimes.

Quand le Duc d'Albe eut pris cette réso-
'ution, il donna ordre aux garnisons de Rotterdam & de Delfshaven, de le venir oindre. Ces villes étoient les seules de Hollande, où il y eût alors garnison Espagnole. Quand ce renfort fut arrivé, le Duc d'Albe envoya son fils Frédéric de Tolede, Noirarmes & Vitelli, avec une partie de ses roupes, former le blocus de Mons. Les ha-itans de cette ville, qui, lors de l'arrivée u Comte Louis, avoient pris de lui les dées les plus défavorables, craint son gou-'ernement & soupçonné ses intentions, toient revenus de leur prévention, s'estinoient même heureux de lui obéir & tra-'ailloient sous ses ordres, sans répugnance & avec activité, à mettre la ville en état de ésister à l'attaque des Espagnols. Les fortifi-ations furent réparées, & l'on fit des amas onsidérables de vivres & de munitions. A eine les troupes Espagnoles eurent-elles ommencé leurs dispositions pour investir la lace, que la garnison fit de fréquentes sories, qui les fatiguerent beaucoup.

Liv. XI.
1572.
Siége de Mons.

Le Comte Louis avoit cependant envoyé Genlis à Paris, pour instruire le Roi de France de l'heureux succès de son entreprise ur Mons, & solliciter le secours de troupes

Liv. XI. 1572. qu'on avoit promis de lui envoyer. Genlis avoit été reçu d'une maniere à lui persuader qu'on apprenoit avec plaisir la nouvelle qu'il apportoit ; on avoit même ordonné de faire des levées de soldats. Cette conduite n'étoit rien moins que sincere ; on vouloit gagner du temps ; on étoit bien résolu de ne pas secourir le Comte Louis, & on comptoit qu'avant que les levées fussent faites & rassemblées, on pourroit exécuter l'horrible projet qu'on avoit conçu depuis long-temps. Mais l'activité de l'Amiral trompa l'attente du Roi & de ses confidens. Comme on avoit donné à ce grand homme un pouvoir sans bornes dans l'administration, il en fit usage pour hâter les levées ; de maniere qu'elles furent prêtes à marcher bien plutôt qu'on ne comptoit. Genlis, peu de semaines après son arrivée, eut à ses ordres un corps de quatre à cinq mille hommes d'infanterie, & de quatre cens de cavalerie. L'Amiral & le Comte Louis, d'accord sur leur marche, vouloient que Genlis prit le chemin de Cambray ; ils pensoient qu'en suivant cette route, il ne feroit point attaqué dans sa marche par les Espagnols, & iroit, avec sûreté, se joindre à l'armée du Prince d'Orange. Genlis pensa différemment ; il vou-

loit priver le Prince d'Orange de la gloire de faire lever le ſiége de Mons & s'en réſerver ſeul l'honneur; & il penſoit qu'avec le corps qu'il alloit avoir à ſes ordres, il pourroit obliger les Eſpagnols à ſe retirer. Ceux-ci furent inſtruits par la cour de France du jour de ſon départ, & de la route qu'il devoit prendre. Tolede auſſi-tôt leve le blocus, raſſemble ſes troupes, ſe met à leur tête, & s'avance vers les frontieres, dans la croyance de rencontrer Genlis & de le combattre, avant qu'il pût être aſſez proche de la ville pour être ſecouru par le Comte Louis, qui, ſortant de la ville, pourroit, à la tête de ſa garniſon, attaquer par derriere les Eſpagnols, à l'inſtant que le combat s'engageroit avec Genlis.

A peine Tolede étoit-il arrivé au village de St. Guillain, ſitué à quelques milles de Mons, que ſes coureurs vinrent lui donner avis que les ennemis étoient entrés dans un bois voiſins, & qu'il pourroit les attaquer avec avantage au moment qu'ils en ſortiroient. Tolede donna ordre auſſi-tôt à toute ſa cavalerie de ſe porter vers le bois, & la ſuivit avec toute ſon infanterie. Arrivés à l'entrée du bois, ſes cavaliers en apperçurent une centaine de ceux des ennemis, qui pa-

Liv. XI. 1572.

roiſſoient y être venus pour reconnoître. Les Eſpagnols les attaquerent, les forcerent de rentrer dans le bois, y entrerent avec eux, les pourſuivirent & ne s'arrêterent que lorſqu'ils apperçurent le corps entier des troupes de Genlis. L'arrivée des fuyards y jetta le déſordre & la confuſion, au point qu'il fut impoſſible à Genlis de mettre ſes troupes en bataille avant l'arrivée de Tolede, qui, ayant joint ſon infanterie à ſa cavalerie, attaqua les François. Si l'attaque fut vive, la défenſe ne le fut pas moins. L'affaire dura deux heures. Les François furent obligés de plier & de chercher leur ſalut dans la fuite. Il en reſta deux mille ſur la place, & un grand nombre fut tué en fuyant, tant par les Eſpagnols, qui les pourſuivoient, que par les habitans des campagnes, qui de cette maniere ſe vengerent des inſultes qu'ils en avoient reçues auparavant. Genlis fut fait priſonnier. On le conduiſit à Anvers, & on le mit dans la citadelle, où il mourut ſubitement. Sa mort fut attribuée au poiſon. Cette victoire coûta peu aux Eſpagnols.

Arrivée du Duc d'Albe devant Mons.

Peu de jours après cette victoire, Tolede retourna devant Mons, & ne tarda pas à être joint par le Duc d'Albe. Le premier ſoin de ce prudent général fut de mettre ſes

retranchemens à couvert de toute insulte, tant du côté de la ville, contre les sorties de la garnison, que du côté de la campagne, contre les entreprises du Prince d'Orange. Pour cela, ils les fit entourer d'un double fossé & d'un double rempart. Il fit élever ensuite plusieurs batteries, dont le feu fut terrible & continuel. Les assiégés, de leur côté, ne montrerent pas moins d'ardeur à se défendre. Le Comte Louis, & le brave la Noue, qui avoit acquis dans les guerres civiles de France une gloire immortelle, les animoient par leurs discours, les excitoient par leur exemple, & dirigeoient toutes leurs opérations.

Le Prince d'Orange vient dans les Pays-Bas.

Mais, quels que fussent le courage des assiégés, & l'habileté de ceux qui les commandoient, ils ne pouvoient se flatter seuls de forcer les Espagnols à se retirer; leur salut dépendoit du Prince d'Orange. Ce Prince étoit entré dans les Pays-Bas; il y avoit pénétré & s'étoit avancé jusqu'à Ruremonde. Le gouvernement de cette ville étoit entre les mains de quelques Catholiques-Romains, qui refuserent de fournir aux troupes du Prince les vivres qu'il leur faisoit demander. Ce refus, accompagné de propos insolens & fiers, irrita le Prince & anima ses soldats.

Liv. XI. 1572.

Guillaume avoit des intelligences dans Ruremonde ; plusieurs de ses habitans lui étoient attachés : assuré de leurs dispositions, il forma une vigoureuse attaque contre une des portes de la ville. Les Catholiques-Romains la soutinrent avec le plus grand courage ; mais tandis qu'ils étoient occupés de ce côté, les Protestans introduisoient le Prince & ses soldats par une autre porte. Ces derniers, sourds alors à la voix de leur commandant, se livrerent à toute leur fureur : le Prince voulut en vain la réprimer : les maisons des citoyens furent pillées, les églises profanées, plusieurs prêtres & un grand nombre de Catholiques furent égorgés. Les historiens Papistes ont reproché à Guillaume toutes ces cruautés : s'ils avoient été mieux instruits, ils auroient su que ce Prince avoit fait publier une défense expresse de commettre aucune violence : moins prévenus, ils auroient senti qu'il étoit de son intérêt politique d'empêcher ces désordres, qui ne pouvoient qu'aliéner les habitans des autres villes. D'ailleurs, la conduite qu'a tenu ce grand-homme dans nombre d'occasions, prouve combien son caractere étoit éloigné de la cruauté & de la barbarie.

La possession de Ruremonde étoit pour le

Prince d'Orange d'une grande importance ; elle lui assuroit le passage de la Meuse : il y laissa une forte garnison, & se porta avec toute son armée vers le Hainaut. La ville de Malines lui ouvrit ses portes, à l'instigation du Sieur de Dorp : y ayant aussi laissé garnison, il marcha sur Louvain, qui refusa de le recevoir ; mais ses habitans, pour éviter les horreurs d'un siége, offrirent de payer une forte contribution. Cette offre fut acceptée, parce que le Prince considéra que le temps qu'il emploieroit à faire la conquête de Louvain, seroit mieux employé à des conquêtes plus importantes. Nivelle, Diest, Lichem, Tirlemont, & plusieurs autres villes passerent ensuite en son pouvoir ; les unes ouvrirent leurs portes par crainte, les autres par amour. Il se rendit maître, par surprise, de Dendermonde & d'Oudenarde. Ses soldats y commirent les plus grands désordres : emportés par leur haine frénétique contre les ecclésiastiques, ils se livrerent à toutes leurs fureurs, sans que leurs officiers pussent les en empêcher. Le Prince d'Orange s'arrêta peu dans toutes ces villes, & cependant ne put entrer dans le Hainaut qu'au commencement du mois de Septembre.

Liv. XI.

1572.

Liv. XI. 1572.

Son armée alors étoit de plus de vingt mille hommes ; mais il se voyoit à la veille de manquer d'argent. Les Etats d'Hollande lui avoient accordé une somme considérable ; les exilés lui avoient envoyé la plus grande partie de l'argent qu'ils avoient pris sur les Espagnols ; ses amis avoient ramassé de grandes sommes, qu'ils lui avoient fait passer : mais toutes ces sommes se trouvoient épuisées par les dépenses énormes qu'il avoit été forcé de faire, tant pour lever des soldats, les équiper, les faire subsister, que pour acheter des armes, de l'artillerie & des munitions de guerre. Dans cette situation il auroit été bien important pour lui que la cour de France eût tenu la promesse qu'elle lui avoit fait de lui envoyer des secours ; mais le Prince alors étoit sans espérance de ce côté-là. Après deux ans de dissimulation, de fourberie & de mensonge, Charles IX, sa mere & les Guises, venoient d'exécuter cet horrible projet, dont l'histoire ne fournit pas d'exemple. Les artifices qu'on avoit mis en œuvre pour tromper les chefs du parti des Protestans, avoient eu tout le succès qu'on en attendoit ; presque tous étoient tombés dans le piége qu'on leur avoit tendu.

Il y avoit quelques mois que l'Amiral de Coligny étoit à la cour ; il y recevoit chaque jour du Roi de nouvelles preuves d'estime & d'amitié. Ce Monarque perfide marquoit aussi un attachement particulier à ses amis ; il leur donnoit la préférence dans toutes les occasions : ils l'entouroient au conseil, dans ses appartemens, dans ses promenades. Cette conduite, tenue pour ôter à l'Amiral toute espece de méfiance, avoit produit l'effet qu'on en attendoit ; d'autant que lorsque Coligny demanda la permission d'aller passer quelques mois à Châtillon pour arranger ses affaires domestiques, elle lui fut accordée sans aucune espece de répugnance. Dans le vrai, on avoit saisi avec empressement cette occasion de l'affermir de plus en plus dans la confiance qu'on vouloit lui inspirer. L'Amiral pouvoit se dire : » si l'on » eût voulu me tendre un piége, en m'attirant à la cour, souffriroit-on que je m'en » éloigne ? « Depuis ce moment, il vécut dans la plus grande sécurité. Dans le même temps le Roi ayant témoigné à l'Amiral qu'il lui feroit grand plaisir de le voir réconcilié avec les Guises, Coligny n'y apporta aucun obstacle, ne montra aucune répugnance, & consentit qu'ils revinssent à la cour ; d'où,

Liv. XI. 1572.

Réconciliation de Coligny & du Duc de Guise.

comme nous l'avons dit plus haut, ils s'étoient éloignés volontairement pour mieux tromper l'Amiral & fon parti. Peu de jours après le Duc de Guife arriva à la cour, accompagné d'un grand nombre de gentilshommes qui lui étoient dévoués; il vit l'Amiral chez le Roi, & ce fut même en préfence de ce Prince que fe fit la réconciliation. L'Amiral agiffoit de bonne foi; il n'en étoit pas de même du Duc de Guife, & bientôt on connut qu'il n'étoit rien moins que fincere.

Liv. XI. 1572.

La funefte cataftrophe qu'on préparoit depuis deux ans, fut annoncée par la mort de la Reine de Navarre (6), que fon efprit, l'étendue de fon génie, & la grandeur de fon ame avoient rendue formidable aux Guifes & à leur parti. Sa maladie fut courte, & l'on ne crut pas fa mort naturelle.

Peu de temps après un partifan du Duc de Guife attentat aux jours de l'amiral (7);

(6) D'Aubigny le penfoit; cette Princeffe, fuivant cet auteur, n'avoit de femme que fon fexe; fon ame étoit toute entiere propre aux chofes viriles, fon efprit aux grandes affaires & fon cœur fupérieur aux plus grandes adverfités.

(7) Ce fut Maurevert qui bleffa l'Amiral d'un coup d'arquebufe. On lit dans les auteurs du temps, mais

mais cet événement, qui d'abord alarma beaucoup les Proteſtans, ne fit rien perdre à l'Amiral de la confiance qu'il avoit dans la ſincérité des ſentimens du Roi & de la Reine. Il voyoit l'un & l'aûtre ſi touchés du danger qu'il avoit couru, qu'il n'eut aucun ſoupçon de la part qu'ils y avoient; de maniere que tous les Proteſtans, à ſon exemple, renoncerent à la réſolution qu'ils avoient priſe de pourvoir à leur ſûreté : & ce fut cette ſécurité qui les livra ſans défenſe à leurs ennemis, la nuit du 24 Août 1572.

Liv. XI. 1572.

Le Duc de Guiſe fut le principal acteur de cette ſcene horrible, dont la France & la religion rougiſſent encore aujourd'hui (8). En un inſtant on vit l'eſprit féroce & cruel de Guiſe ſe répandre ſur tous les Catholi-

ne Coligny attribua cet attentat au Duc de Guiſe : ce ſoupçon étoit fondé, puiſque le Duc de Guiſe, qui n'avoit que treize ans, lors de l'aſſaſſinat de ſon pere, & dont l'Amiral étoit accuſé, avoit juré qu'il ne mourroit pas ſans venger ſa mort.

(8) L'action exécrable, dit Perefixe, qui n'a jamais eu & qui n'aura, s'il plaît à Dieu, jamais de ſemblable. A la honte du 18e. ſiecle, nous avons vu un prêtre en faire l'éloge.

Liv. XI. 1572. ques Romains & les animer, de maniere qu'aucun de ceux qu'il voulut employer ne réprouva ſon abominable projet. L'Amiral fut la premiere victime qu'il immola à ſa fureur; quelques jours auparavant il le preſſoit dans ſes bras & lui juroit une amitié à toute épreuve.

Coligny mourut avec ce courage & cette tranquillité qui caractériſent les grands hommes : » jeune homme, « dit-il à Beſme, qui étoit à la tête des aſſaſſins que le Duc de Guiſe avoit envoyés chez lui pour lui donner la mort ; » vous devriez reſpecter » mes cheveux blancs (9) : mais exécutez » les ordres dont vous vous êtes chargé; » vous ne pouvez abréger ma vie que de » quelques jours. « A peine avoit-il prononcé ces mots, que Beſme lui plongea ſon épée dans le ſein. Auſſitôt tous ſes amis, tous ſes domeſtiques furent maſſacrés; parmi eux étoit le brave Guerchy, ſon Lieutenant, & le jeune & aimable Teligni, ſon gendre, dont les graces touchantes avoient gagné même le cœur féroce de Charles & tenu quelque temps ſuſpendu le glaive de

(9) Coligny avoit alors environ 55 ans.

ſes aſſaſſins. Plus de dix mille périrent dans la ſeule ville de Paris, & l'on évalua à cinquante & même ſoixante mille, ceux qui furent immolés dans les provinces.

Liv. XI. 1572.

On a prétendu que le projet impie du maſſacre de la St. Barthelemy avoit été ſuggéré par Philippe II à la Reine mere; & que ce fut le Duc d'Albe, qui, par ordre de ſon maître, lui en avoit donné le plan dans les conférences qui ſe tinrent à Bayonne, en 1569. Ce qui eſt certain, c'eſt que la nouvelle de ce funeſte évenement cauſa à Madrid une joie exceſſive. Philippe en fit rendre à Dieu de ſolemnelles actions de grace; il écrivit à Charles IX une lettre de félicitation ſur l'heureuſe réuſſite de cette entrepriſe. La nouvelle qu'on en reçut dans les Pays-Bas, y produiſit un effet bien contraire; elle y répandit parmi les Proteſtans la plus grande conſternation : plus ils s'étoient flattés du ſecours de la France pour être délivrés du joug Eſpagnol, plus ils furent découragés quand ils apprirent qu'ils ne devoient plus y compter.

Le Prince d'Orange, plus qu'aucun autre, fut vivement touché de cette triſte nouvelle; outre que cet événement lui ôtoit tout eſpoir d'être à l'avenir ſecouru par un Prince puiſ-

Liv. XI. 1572.

ſant, qu'il avoit eu tant de ſujet de croire ſon ami; il craignoit que cette grande révolution ne produisît ſur ſes troupes l'effet le plus funeſte, ſur-tout les François, qui pouvoient n'être entrés à ſon ſervice que dans la perſuaſion que leur Souverain l'aideroit de toutes ſes forces dans ſon entrepriſe.

Opérations du Prince d'Orange.

Dans ces circonſtances, le Prince d'Orange jugea qu'il devoit pouſſer ſes opérations avec la plus grande vigueur; il crut que s'il n'avoit quelques ſuccès marqués, il lui feroit impoſſible de faire ſubſiſter ſon armée, & même d'empêcher ſes troupes de ſe débander. En conſéquence, il marcha vers Mons, dans l'intention, non-ſeulement, d'en faire lever le ſiege, mais encore de combattre les aſſiégeans, & de les engager à en venir à une action générale.

Le Duc d'Albe, inſtruit de ſa marche, avoit pénétré ſon deſſein, & ne négligea rien pour en empêcher l'exécution. Pluſieurs renforts de troupes Allemandes qu'il venoit de recevoir, rendoient ſon armée bien ſupérieure par le nombre à celle du Prince d'Orange; elle l'étoit auſſi pour la diſcipline; de maniere qu'il ne devoit pas craindre d'en venir aux mains, s'il ne lui étoit pas poſſible de l'éviter. Mais comme il ſavoit que le fort

des armes dépend ſouvent du plus petit évé-
nement, que la prudence humaine ne peut Liv. XI.
quelquefois prévoir; & qu'il conſidéroit auſſi 1572.
que le défaut de ſubſiſtance pouvoit empêcher l'ennemi de tenir long-temps la campagne, & que ſon armée alors ſe diſperſeroit; il réſolut d'éviter, autant qu'il pourroit, le combat, & de ſe conduire avec le Prince d'Orange, comme il l'avoit fait lors de la premiere expédition : il penſoit qu'en temporiſant il le détruiroit peu-à-peu, ſans le combattre & ſans rien haſarder. En conſéquence de cette réſolution il fit ſes diſpoſitions, de maniere qu'en même temps qu'il inveſtit la ville, il empêcha qu'aucun ſecours n'y entrât. Il mit ſon camp hors de toute inſulte. Tous les paſſages qui conduiſoient à la ville furent gardés, & défendus par de bons retranchemens : lui-même conduiſit les travaux & les pouſſa avec tant d'activité, qu'il mit le Prince d'Orange dans l'impoſſibilité de forcer ſes lignes : il ordonna auſſi à ſes troupes d'éviter juſqu'à la plus légere eſcarmouche, quand bien même elles y ſeroient vivement provoquées par l'ennemi.

Un détachement de cinq cens chevaux fut envoyé à la découverte; il en rencontra bientôt un des ennemis composé auſſi de cinq

Liv. XI.
1572.

cens cavaliers Allemands. Le Comte Henri, le plus jeune des freres du Prince d'Orange, le commandoit : c'étoit ſa premiere campagne ; ce jeune Prince, animé du déſir de ſe diſtinguer par quelque action d'éclat, attaqua les Eſpagnols, rompit leurs rangs, en tua un grand nombre, & mit le reſte en fuite. Le Prince d'Orange s'approcha alors le plus près qui lui fut poſſible des retranchemens de l'ennemi, & mit ſon armée en bataille.

Ce petit échec, loin de faire changer de réſolution au Duc d'Albe, ne fit que l'affermir dans le parti qu'il avoit pris d'éviter le combat. Envain le Prince d'Orange mit tout en œuvre pour l'y engager ; il changea fréquemment la poſition de ſon camp ; il intercepta des convois ; il attaqua les fourrageurs ; il envoya de tout côté des partis ; tout fut inutile : les Eſpagnols reſterent conſtamment dans leurs retranchemens.

Pluſieurs d'entre eux, il eſt vrai, murmuroient de la conduite de leur général ; pluſieurs même de ſes principaux officiers le preſſoient vivement de ne pas ſouffrir plus long-temps les bravades de l'ennemi & de le combattre. Le plus ardent de tous étoit le Comte d'Iſemberg, Archevêque de Cologne : un ſang bouillant couloit dans ſes veines ; il

ne refpiroit que la guerre & les combats: la conduite du Duc d'Albe le révoltoit; il ne pouvoit goûter fes principes, & fouffroit avec impatience les entraves qu'il vouloit mettre à fon courage. Mais le Duc, ferme & inébranlable dans le parti qu'il avoit pris, ne fe laiffoit pas plus émouvoir par les follicitations de fes amis que par les artifices de l'ennemi. „ Tous les événemens font incer» tains, difoit-il, & le plus incertain de tous » eft celui d'une bataille. Ce n'eft pas de » combattre, ajoutoit-il, qu'un général doit » s'occuper, mais de vaincre; & quand il » peut parvenir à fon but par d'autres moyens » que le combat, il doit éviter l'un & em» ployer les autres."

Liv. XI.

1572.

Le Duc d'Albe étoit bien dédommagé des plaintes & des murmures de l'Archevêque de Cologne, par les inquiétudes que fa conduite caufoit au Prince d'Orange. Ces inquiétudes étoient, on ne peut pas, plus vives; il fentoit que s'il ne forçoit pas l'ennemi à lever le fiege de Mons, fon armée ne tarderoit pas à fe débander. Tous les environs avoient été ravagés & ne pouvoient lui fournir des fubfiftances : il falloit donc qu'il en fît venir de fort loin, & fes finances n'y pouvoient fuffire. Dans cette pofition cruelle, ne con-

Liv. XI. 1572. ſultant que le déſeſpoir, le Prince prit la téméraire réſolution d'attaquer l'ennemi dans ſes lignes. La néceſſité ſeule pouvoit juſtifier cette hazardeuſe entrepriſe : elle échoua; ſi l'attaque fut vigoureuſe, la défenſe ne le fut pas moins; le Prince fut repouſſé, & perdit beaucoup de monde.

N'ayant plus d'eſpérance d'engager l'ennemi au combat, ou de le forcer à lever le ſiege, Guillaume prit la réſolution d'évacuer le Hainaut; mais avant il voulut tenter de faire paſſer aux aſſiégés des ſecours qui les miſſent en état de tenir juſqu'à ce que le mauvais temps & l'hiver forçaſſent le Duc d'Albe à lever le ſiege. On ne pouvoit arriver juſqu'à la ville que par un ſeul paſſage, & ce paſſage étoit défendu par un fort gardé par un corps de troupes; c'étoit l'élite de l'armée Eſpagnole : Sanche d'Avila & Jules Romero le commandoient. Mille fantaſſins & deux mille cavaliers d'élite furent envoyés par le Prince pour les combattre & forcer le paſſage; ils attaquerent avec la plus grande intrépidité, & furent reçus de même : l'action fut vive, mais tout l'avantage étoit pour les Eſpagnols; l'artillerie du fort les protégeoit : ils firent mordre la pouſſiere à un grand nombre des aſſaillans, & forcerent les

autres à ſe retirer. Tant que dura le combat, les deux armées ſe canonnerent, & l'artillerie de la ville ne ceſſa de tirer.

Liv. XI.

1572.

Le Prince quitte le Hainaut.

Le Prince d'Orange, perſuadé qu'il ne pouvoit jetter aucun ſecours dans Mons, ni forcer le Duc d'Albe à combattre, prit le parti de la retraite. Il décampa; & le lendemain le Duc d'Albe le ſuivit avec une partie de ſon armée. Ce fut alors que le général Eſpagnol déploya tout ſon génie, & ſe ſervit de toute ſon habileté pour empêcher ſon ennemi de retourner vers Mons, & pour éviter d'en venir aux mains. Bientôt il apprit que le bon ordre qui, juſqu'alors, avoit regné dans le camp de l'ennemi, n'y étoit plus; & que depuis que le Prince d'Orange avoit échoué dans l'entrepriſe qu'il avoit tentée pour ſecourir les aſſiégés, ſes ſoldats n'avoient plus en lui la même confiance qu'auparavant, & que, malgré tous ſes ſoins, il ne pouvoit plus maintenir parmi ſes troupes cette diſcipline rigide, à laquelle il les avoit habituées, & ſans laquelle une armée, quelque nombreuſe qu'elle ſoit, ne peut être formidable. Le moment étoit favorable: le Duc d'Albe voulut en profiter; il fut lui-même reconnoître la poſition de l'ennemi & la ſituation de ſon camp, & réſolut de l'at-

Liv. XI. 1572.

taquer la nuit ſuivante. Jules Romero fut chargé de l'entrepriſe : on lui donna 2000 fantaſſins, qui tous eurent ordre de mettre ſur leur armure une chemiſe, afin de pouvoir ſe reconnoître dans l'obſcurité. Arrivés à la premiere garde du camp, dont une partie étoit endormie, ils l'enfoncerent, & en firent un maſſacre affreux. Le bruit des armes, les cris des combattans, les gémiſſemens des bleſſés & des mourans, répandirent rapidement l'alarme dans tout le camp : ſe croyant attaqué par toute l'armée Eſpagnole, on s'occupe peu du ſoin de ſe défendre ; chacun cherche ſon ſalut dans la fuite : l'effroi & la terreur étoient encore augmentés par les flammes qui dévoroient les tentes, auxquelles les Eſpagnols avoient mis le feu dès le commencement de l'action. Mais ſi, par-là, ils cauſerent la mort à un grand nombre de leurs ennemis, qui périrent dans les flammes ; ils découvrirent aux autres qu'ils n'étoient pas en auſſi grand nombre qu'on le penſoit, en faiſant connoître le véritable endroit de l'attaque ; ils faciliterent par-là au Prince d'Orange les moyens de ſe défendre & de les repouſſer. Mais les Eſpagnols ne lui en laiſſerent pas le temps, & ſe retirerent auſſi-tôt qu'ils s'apperçurent qu'on avoit

pris les armes & qu'on alloit tomber ſur eux: à la faveur des ténebres, ils rentrerent dans leur camp. Les Eſpagnols perdirent très-peu de monde dans cette action, qui coûta cinq cens hommes au Prince d'Orange.

Mais cet événement lui fut moins funeſte par la perte des hommes, que par les ſuites qui en réſulterent. Avant cette cataſtophe les ſoldats du Prince mépriſoient les Eſpagnols, parce qu'ils les voyoient éviter le combat; mais après les avoir vus au milieu de leur camp, y porter la mort & incendier leurs tentes, ils s'en firent une idée qui les rempliſſoit de terreur & de conſternation. Sans attendre l'ordre de leur chef, on les vit dès la pointe du jour quitter leur camp, & y laiſſer une partie de leurs équipages. Injuſtes même à l'égard de leur Général, ils lui imputoient le malheur qui venoit de leur arriver, & qui étoit plutôt une ſuite de leur négligence à ſuivre ſes ordres. Ils ſe plaignoient avec amertume, de ce qu'au-lieu de les enrichir des dépouilles des ennemis, on les avoit menés dans les Pays-Bas pour les expoſer à la fatigue la plus grande & à des ſouffrances infinies. Ce fut avec bien de la peine que le Prince parvint à les calmer,

Liv. XI. & même à les détromper de la mauvaise idée qu'ils avoient prise de lui.

1572. Pendant que cela se passoit dans l'armée du Prince d'Orange, les Officiers du Duc d'Albe s'efforçoient de lui persuader de se mettre à la poursuite des ennemis & de les harceler sans cesse jusqu'à ce qu'on les eût chassés entiérement des Pays-Bas. Le Duc d'Albe, constant dans ses principes, pensoit différemment & ne leur répondoit que par ce vieux proverbe : *il est plus sage de faire un pont à l'ennemi qui fuit, que de le réduire au désespoir.*

Ainsi, tandis qu'il étoit en marche pour ramener ses troupes au camp de Mons, le Prince d'Orange conduisoit son armée vers Malines : il resta quelques jours dans cette ville pour faire reposer ses soldats ; il en partit ensuite, dirigea sa marche vers le Nord & s'arrêta à Orsoy, dans le Duché de Cleves. Là ses soldats se mutinerent de nouveau, & même avec beaucoup plus de violence qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors. Ils tinrent des assemblées, où ils délibérerent si, pour se procurer le payement de ce qui leur étoit dû de leur solde, ils ne livreroient pas le Prince d'Orange au Duc d'Albe. Les principaux officiers, à qui ils

oferent en faire la propofition, loin d'acquiefcer à cet horrible projet, leur en marquerent la plus grande indignation; ils étoient tous perfuadés que Guillaume n'avoit rien fait, que le plus habile général n'eût fait en fa place ; ils favoient que lorfqu'il avoit formé fon entreprife, tout fembloit lui en promettre la réuffite; & que, fi elle avoit manqué, on ne devoit s'en prendre qu'à la Cour de France, qui par fes artifices avoit entretenu fa confiance, & l'avoit par-là engagé à former un plan d'opérations, très-différent de celui qu'il auroit fuivi fans cela. Tous les officiers réunis fe fervirent du crédit qu'ils avoient fur l'efprit des foldats, pour les faire renoncer à leur perfide deffein. L'armée fut licenciée, & le Prince d'Orange retourna en Hollande, où il étoit attendu avec beaucoup d'impatience.

Cette retraite inattendue toucha vivement le Comte Louis, naturellement fenfible; il en fut fi affecté, que le chagrin qu'il en reffentit, joint à la fatigue qu'il avoit effuyée depuis plufieurs mois, lui occafionna une maladie confidérable, pendant laquelle le brave la Noue prit le commandement, & fe conduifit avec tant de bravoure & d'habileté, que le Duc d'Albe défefpéra de

Liv. XI. 1572.

se rendre maître de la place avant l'hiver. Il prit alors la résolution de faire offrir aux assiégés des conditions assez avantageuses pour qu'on les acceptât. Ces conditions étoient: que le Comte Louis, les François, tous les Nobles Flamands, sortiroient avec armes & bagage; & que les habitans qui avoient pris les armes pour la défense de la place, pourroient aussi en sortir avec tous leurs effets, mais sans armes : que ceux d'entr'eux qui étoient Catholiques-Romains, pourroient rester dans la ville, sans craindre qu'on les molestât; mais que tous les Protestans quitteroient, non-seulement la ville, mais sortiroient même des Pays-Bas; & que tous indistinctement, soit étrangers, soit citoyens, à l'exception du Comte Louis, feroient serment de ne porter les armes pendant un an, ni contre le Roi d'Espagne, ni contre celui de France. Ces conditions ayant été acceptées par les assiégés, la capitulation (10) fut signée par les Ducs d'Albe & de Medina-Cœli, Frédéric de Tolede, & le Baron de Noir-carmes.

C'est ainsi que Mons, après être restée

(10) Le 19 Septembre.

pendant plus de trois mois au pouvoir des Proteſtans, fut remiſe ſous l'obéiſſance de ſon légitime Souverain. Cette conquête étoit d'autant plus importante, que le Duc d'Albe ſavoit qu'il lui ſeroit facile, après en avoir chaſſé les Proteſtans, de reprendre les autres villes qui étoient encore en leur puiſſance. Ces villes n'étoient ni fortifiées, ni défendues par des garniſons conſidérables. La premiere contre laquelle il tourna ſes armes, fut Malines; il ordonna à ſon fils Frédéric de Tolede d'y conduire les troupes Eſpagnoles : ces troupes, depuis quelque temps, n'avoient pas reçu leur paie; on leur promit la liberté du pillage, & elles y coururent comme des loups affamés. A leur arrivée, la garniſon que le Prince avoit laiſſée à Malines, parut être dans la réſolution de ſe défendre; mais voyant que les habitans refuſoient de la ſeconder, elle déſeſpéra de pouvoir ſoutenir ſeule le ſiége, & profitant de la nuit elle ſortit de la ville. Le lendemain de grand matin, tout le clergé de la ville ſe rendit proceſſionellement à la tente de Tolede, pour implorer ſa miſéricorde : tandis qu'il s'efforçoit de le toucher, & que, pour obtenir grace, il lui repréſentoit que le nombre des habitans qui s'é-

Liv. XI.
1572.

Liv. XI. 1572.

toient déclarés pour les Proteſtans, étoit fo
petit en comparaiſon de celui qui étoit reſt
fidele; les ſoldats, craignant que leur géné
ral ne ſe laiſſât perſuader, & d'être privés d
leur proie, ſe jetterent dans la ville; les un
y entrerent par les portes, les autres eſca
laderent les murailles & paſſerent ſur le
remparts, au moyen des échelles dont ils s'é
toient pourvus. Tel alors qu'un torrent ren
verſe tout ce qu'il rencontre, on vit les ſo
dats de Tolede ſe répandre dans la ville
piller, maſſacrer, &, ne reſpectant ni âge n
ſexe, commettre les excès les plus affreux
ils violoient les femmes dans les bras d
leurs époux; ils aſſouviſſoient leur brutalit
ſur les filles, en préſence de leurs peres
de leurs meres; on les vit, ſans reſpect n
pour la vertu ni pour la religion, viole
l'aſyle des vierges; les monaſteres furen
pillés, toutes les égliſes furent profanées; au
cun lieu, aucune perſonne ne fut à l'abri d
leur rage & de leur fureur.

Quoique le Duc d'Albe ſentît combien c
barbare traitement devoit le rendre odieux
ainſi que tous les Eſpagnols, aux malheureu
habitans de cette ville, qui, juſqu'alors
s'étoient toujours ſignalés par leur zele
leur fidélité, il publia une eſpece de man

feste, dans lequel il déclaroit que la rebellion des habitans de Malines méritoit d'être punie plus sévérement encore qu'elle ne l'avoit été ; que la justice du Roi n'étoit pas satisfaite, & que la perte de leurs effets n'étoit pas un châtiment proportionné à l'énormité du crime qu'ils avoient commis : il déclaroit que toutes les autres villes qui auroient suivi ou suivroient l'exemple de Malines, essuieroient le même traitement. Mais on ne parloit dans le manifeste, ni du sacrilege, ni des assassinats, ni des viols, ni de toutes les actions horribles que les soldats avoient commis, & dont aucun n'avoit été puni. Pour justifier le Duc d'Albe, ses apologistes ont dit qu'il étoit dans l'impossibilité de payer à ses soldats les arrérages de leur solde, qu'il s'étoit vu, en quelque sorte, forcé de leur permettre le pillage de Malines, & que, s'il ne les avoit pas punis des excès qu'ils avoient commis, c'étoit parce qu'il connoissoit combien leur caractere étoit féroce. Ces mêmes soldats qui s'étoient permis les actions les plus cruelles, qui avoient commis, avec intrépidité, les crimes les plus affreux, qui n'avoient respecté ni les temples, ni les autels, qui avoient été sourds aux cris de la nature, insensibles à ceux de l'humanité,

Liv. XI. 1572.

éprouverent cependant dans la ſuite des remords : pour les appaiſer ils prirent conſeil de la ſuperſtition, qui leur ſuggera, qu'il ſuffiroit pour réparer les crimes qu'ils avoient commis, qu'ils employaſſent une partie des effets qu'ils avoient pillés, à bâtir à Anvers une maiſon aux Jéſuites (11).

Le Duc d'Albe alla enſuite à Maeſtricht & après avoir licencié ſa cavalerie Allemande, il ſe rendit à Bruxelles. En partant de Malines, il avoit permis à ſes ſoldats Eſpagnols d'y reſter encore quelques jours aux ordres de Tolede, afin qu'ils euſſent le temps de ramaſſer les effets dont ils s'étoient emparés pendant le pillage, & de les faire conduire ſur des batteaux à Anvers, pour y être vendus publiquement. Quand cela fut exécuté, Tolede ſe mit à leur tête, & marcha pour ſoumettre les autres villes, qui s'étoient rendues au Prince d'Orange. A ſon approche, les garniſons de ces villes en ſortirent & prirent la fuite, & leurs habitans ſe racheterent du pillage, par de très-fortes contributions qu'ils s'engagerent de payer

(11) Meteren, pag. 107. Campana, p. 97. Bentivoglio, p. 114.

Zutphen, seule, refusa de se soumettre. Liv. XI. 1572.
Cette place étoit très-forte; elle étoit défendue par un épaisse muraille, flanquée de bastions, & entourée d'un fossé très-profond. D'un côté l'Yssel, de l'autre le Berkel, en défendent l'approche : des deux autres côtés le terrein est si marécageux, si gras, si peu praticable, que la ville y est inaccessible pendant la plus grande partie de l'année. Mais, malheureusement pour la garnison, une forte gêlée qui avoit commencé quelques jours avant l'arrivée de Tolede, avoit rendu praticable ce terrein; de maniere que les Espagnols purent, sans aucun obstacle, approcher de la ville & dresser leurs batteries. En peu de jours la breche fut suffisante pour l'assaut; mais au moment que Tolede disposoit tout pour y monter, on vint l'avertir que la garnison & tous les habitans qui s'étoient déclarés pour le Prince d'Orange, étoient sortis de la ville par la porte opposée : que le reste des habitans, qui pouvoient agir présentement sans contrainte, offroient de se rendre à discrétion. Tolede rejetta cette proposition; il prit, pour prétexte de son refus, la résistance que la ville avoit faite; & cette résistance, suivant lui, rendoit ses habitans indignes de toute espece

Liv. XI. 1572.

d'indulgence. En conféquence il fit entrer fe troupes dans Zutphen ; elles y commiren les mêmes excès qu'à Malines : mais comm elles y trouverent moins de quoi fatisfair leur avidité, elles furent encore plus cruel les, plus barbares & plus féroces; les fol dats immolerent à leur fureur tous ceux qu furent affez malheureux pour fe trouver fu leur paffage, hommes, femmes & enfan Quand ils furent las de maffacrer, ils le jettoient dans l'Yffel; ils fe repaiffoient d l'horrible fpectacle de voir ces malheureuf victimes de leur barbarie, fe débattre dan les eaux & être enfin englouties. Le nombr des habitans qui périrent dans cette fatal journée, fut de cinq cens : les autres n purent fe fouftraire à la mort qu'en payan une forte contribution, qu'on exigea mêm avec une telle rigueur & d'une maniere cruelle, qu'ils eurent lieu d'envier le fort d ceux dont la mort avoit terminé les fou frances (12).

(12) Meteren, p. 110. Bentivoglio, p. 115. Meu fii Auriacus, p. 98.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
HILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE DOUZIEME.

ENDANT que ces ſcenes horribles ſe paſ- ient dans les provinces méridionales ; que ; Eſpagnols étoient occupés au ſiege de ons, & à remettre dans le devoir les au- :s villes qui avoient ſuivi ſon exemple & toient ſoumiſes ou données au Prince d'O- nge ; les habitans des provinces de Hol- ide & de Zélande profitoient du repos dont les laiſſoit jouir, pour ſe mettre à l'abri tous les efforts qu'on feroit pour les re- :ttre ſous le joug Eſpagnol qu'ils avoient :oué ; ils augmentoient leurs forces, forti-

Liv. XII.
1572.
Etat de la Hollande & de Zélande.

fioient leurs villes, levoient un ſi gran
Liv. XII. nombre de troupes, qu'ils pouvoient ſe flat
1572. ter, vu le grand avantage que leur donnoi la ſituation de leur pays, que leurs force de terre ſuffiroient pour les mettre à couver des efforts de leurs ennemis.

Propoſition faite aux Etats de Hollande.

Le Duc d'Albe, avant que de ſe rendr devant Mons, avoit, conformément aux o dres qu'il avoit reçus de la cour d'Eſpagne fait part aux Etats aſſemblés du Brabant, d l'Artois, du Hainaut & de Flandre, que Ph lippe n'exigeroit point qu'ils payaſſent le dixi me & le vingtieme denier, ſi les Etats poi voient trouver d'autres moyens de lever l'a gent qui lui étoit néceſſaire. Le Comte d Boſſut fut chargé de faire aux Etats de Ho lande la même propoſition ; en conſéquenc il leur ordonna, au nom du Gouverneur-G néral, de s'aſſembler à la Haye, pour aviſ aux moyens de fournir au Souverain l'arge dont il avoit beſoin.

Ils la rejettent.

Cette conceſſion, faite plutôt, auroit en pêché la révolte des provinces maritimes mais il n'étoit plus temps alors de la propc ſer : auſſi ne produiſit-elle pas l'effet qu'o en attendoit. Le peuple témoigna la pl grande joie, en apprenant que le Roi d'E pagne conſentoit à la ſuppreſſion des taxes

nais il regarda cette condefcendance comme
ın effet de la crainte que Guillaume infpi-
oit au Roi & au Duc d'Albe : ainfi toute
ı reconnoiffance du peuple fut pour le
rince d'Orange ; d'autant que c'étoit la pre-
ıiere grace qu'il recevoit de fon Souve-
ain, depuis fon avénement au trône. Les
Iollandois étoient d'ailleurs bien perfuadés
ue, du moment que le Duc d'Albe ceffe-
oit de craindre, il cefferoit auffi d'être mo-
éré ; & qu'alors il reprendroit fon ancien
an de gouvernement tyrannique, auquel
n ne pouvoit préfumer qu'il eût renoncé.
e caractere de leur Roi leur étoit auffi
onnu : ils favoient que l'efprit de vengeance
nimoit fon confeil. Ils fe rappelloient que,
our des fautes beaucoup plus légeres que
leur, des milliers de leurs concitoyens
voient fubi les plus affreux fupplices ; &
s étoient bien perfuadés, que quelqu'affu-
nce qu'on leur donnât de grace, ou de
ardon, on n'éteindroit le fouvenir de leur
volte que dans leur fang. Les cruautés
ontinuelles qu'on avoit exercées contre les
oteftans, & le mépris qu'on avoit montré
our leurs privileges & leurs loix fonda-
entales, les avoient aliénés pour toujours
la perfonne de Philippe & de fon gou-

Liv. XII. 1572.

vernement. Tous, enfin, étoient perſuadés que ſon deſſein étoit de les traiter dans la ſuite, s'il pouvoit parvenir à les ſoumettre, non comme des ſujets, mais comme des eſclaves; & depuis trop long-temps ils gémiſſoient de leur ſort.

Depuis l'arrivée du Duc d'Albe dans le Pays-Bas, les Proteſtans qui avoient échapp à la cruauté des Inquiſiteurs chargés du ſoi de leur converſion, avoient caché leurs véritables ſentimens ſous les apparences d changement qu'on exigeoit d'eux; ils avoien paru renoncer à leurs opinions religieuſes & revenir à celles qu'ils avoient abandonnées : mais quand leur nombre ſe fut accr par le retour des exilés, ils avoient quitt le maſque; de maniere que la plus grand partie des habitans & des députés des Etat de Hollande étoient fortement attachés à l religion Réformée. Ainſi ce fut le zele de l religion, autant que le ſentiment d'horreu que leur inſpiroit la tyrannie Eſpagnole qui les confirma dans la réſolution de défendre leur liberté juſqu'à la derniere extrêmité.

Les Etats de Hollande s'aſſemblent à Dordrecht.

Dans ces diſpoſitions, les Etats de Hollande refuſerent d'obéir aux ordres que l Comte de Boſſut leur avoit intimés de s'aſ

ſemble

ſembler à la Haye ; & pour marquer d'une naniere plus forte leur mépris pour l'auto- :ité du Gouverneur général, ils s'aſſemble- ·ent à Dordrecht, en donnerent auſſi-tôt ıvis au Prince d'Orange, & le prierent d'y :nvoyer quelqu'un de confiance qui pût les ider de ſes conſeils. Le Prince fit choix, ·our cette importante commiſſion, du Sieur e St. Aldegonde, qui, depuis long-temps ıſtruit de tous ſes deſſeins, connoiſſoit par- ıitement les ſentimens les plus ſecrets de ›n cœur.

Liv. XII. 1572.

St. Aldegonde accepta volontiers cette ommiſſion, & dans la premiere aſſemblée remercia les Etats, de la part du Prin- ɘ, de la réſolution qu'ils avoient pris de ıi confier le ſoin de diriger toutes leurs pérations relatives à la défenſe de la liber- :. » Le Prince, dit St. Aldegonde, eſt per- ſuadé qu'il eſt perſonnellement intéreſſé à tout ce qui peut contribuer à aſſurer le bonheur de toutes les provinces, & prin- cipalement de celles de Hollande & de Zélande, qui depuis pluſieurs années ont été les objets de ſes ſoins & de ſes at- tentions. Les maux qu'elles ont ſoufferts de la tyrannie Eſpagnole, lui ont, dans tout temps, cauſé les plus vifs chagrins;

Engagement qu'ils prennent avec le Prince.

Liv. XII. 1572.

» & il n'eſt rien qu'il déſire avec plus d'ar-
» deur, que d'être l'inſtrument principal du
» rétabliſſement des précieux droits dont on
» les a privés, & qui ont été pendant plu-
» ſieurs ſiecles la ſource de leur bonheur.
» Pour hâter cet heureux rétabliſſement, il
» n'a épargné ni dépenſe ni peine : s'il a
» échoué dans la premiere entrepriſe qu'il a
» formée à ce deſſein, il croit qu'on ne peut
» en attribuer la cauſe ni à ſon inconduite
» ni à ſa négligence; mais à la ſupériorité
» des forces de l'ennemi, & à la multipli
» cité de ſes reſſources. Pour former une
» ſeconde entrepriſe, il a tout ſacrifié; il a
» employé ce qui lui reſtoit de ſa fortune
» en levant ſon armée : il fait fond aujour
» d'hui ſur les ſecours que les provinces
» confédérées lui ont promis; c'eſt à pré
» ſent qu'elles doivent réaliſer ces promeſſes
» afin de mettre le Prince en état de com
» mencer, ſans délai, ſes opérations mili
» taires."

Les Etats connoiſſoient la vérité de tout ce que St. Aldegonde venoit de leur expoſer; ils ſentoient que la réuſſite de l'entrepriſe du Prince dépendoit beaucoup des ſecours qu'il demandoit : en conſéquence ils lui envoyerent cent mille florins, qu'ils en

runterent des plus riches citoyens, & le
irent en même temps assurer qu'ils lui fe- Liv. XII.
oient encore passer d'autres sommes, aussi- 1572.
ôt qu'ils auroient reçu le produit des taxes
rdinaires & les revenus des maisons reli-
ieuses qu'on avoit mis en séquestre, & qui
toient destinés pour les frais de la guerre.
es Etats remirent aussi à St. Aldegonde un
cte, par lequel ils s'engageoient à reconnoî-
e le Prince d'Orange pour seul Gouver-
eur & Stadhouder de la province, le nom-
ioient Commandant en chef de toutes leurs
rces de terre & de mer, & promettoient
e n'écouter aucune proposition de paix que
e son consentement. St. Aldegonde promit,
our le Prince, qu'il ne mettroit bas les ar-
es, n'entreroit dans aucun accommodement,
ne feroit aucun traité, sans la participation
l'approbation des Etats. (1)

Fideles à leurs promesses, les Etats en-
oyerent encore au Prince deux cens mille Embarras des Etats,
orins, qu'il reçut à Ruremonde, & lui en
surerent encore trois cens mille autres. On
ut juger d'après cela, quelle fut leur cons-
rnation lorsqu'ils apprirent la retraite du

(1) Meursii Auriacus, p. 84.

Liv. XII. 1572.

Prince, & la néceſſité où il avoit été de licencier ſon armée à Orſoy. Leur crainte & leur inquiétude furent alors, on ne peut pas plus grandes ; ils conſidéroient que le Duc d'Albe n'ayant plus d'ennemis pour l'arrêter & s'oppoſer à ſes progrès, pourroit, quand il le voudroit, porter toutes ſes forces contre eux, pour les punir du mépris qu'ils avoient fait de ſon autorité.

L'obſtination d'Amſterdam à reſter attachée aux intérêts de l'Eſpagne, ajoutoit encore beaucoup aux craintes & aux embarras des Etats de Hollande. Cette obſtination n'étoit pas, il eſt vrai, l'effet de l'attachement des habitans de cette ville, mais la ſuite néceſſaire du ſoin que le Duc d'Albe avoit pris de mettre l'adminiſtration entre les mains des Catholiques-Romains. Lumey, Comte de la Marck, avoit, par ordre des Etats, formé le ſiége de cette ville : le corps de troupes qu'il commandoit étoit conſidérable ; il ne put cependant s'en rendre maître ; & après avoir fait quelques progrès dans ſes opérations, il déſeſpéra du ſuccès & leva le ſiége. Le Comte voulut en rendre les Etats reſponſables ; il prétendit que c'étoit leur négligence à lui envoyer des ſecours, qui avoit fait manquer ſon entrepriſe. Les Etats, de

leur côté, prétendirent que c'étoit uniquement sa faute s'il avoit échoué. Depuis long- Liv. XII.
temps ils étoient très-mécontens de sa con- 1572.
duite. La Marck étoit naturellement cruel & sanguinaire, & avoit souffert que ses soldats commissent les plus horribles cruautés à l'égard des Catholiques-Romains. Les Etats crurent qu'ils n'obtiendroient jamais des habitans d'Amsterdam de s'unir aux autres villes, tant que leur armée seroit commandée par un homme aussi généralement haï, que étoit La Marck (2).

Cette considération méritoit d'autant plus d'attention, que dans tous les cantons on se plaignoit avec amertume des excès que commettoient les soldats; un grand nombre de personnes sembloient même regretter d'avoir donné leur consentement à la révolution. Ce mécontentement général alarmoit les Etats; mais ils manquoient de pouvoir pour en faire cesser la cause : leur Général lui-même sembloit mépriser les ordres qu'ils lui donnoient de contenir ses soldats, & de les empêcher de commettre aucun excès. Dans ces circonstances, ils eurent recours au Prince d'Oran-

(2) Meursii Auriacus, p. 95.

Liv. XII. 1572.

ge, & crurent que, malgré le mauvais succés de sa derniere entreprise, son autorité seroit respectée, & qu'il pourroit, en en faisant usage, réprimer l'insolence des soldats & l'indocilité de leur Général. En conséquence ils informerent le Prince de la situation critique où ils se trouvoient, & le conjurerent de venir, le plutôt qu'il lui seroi possible, prendre le gouvernement de la province & le commandement des troupes.

Le Prince arrive en Hollande.

Guillaume avoit reçu cette invitation dan un temps où il n'eût été ni honorable ni sû de quitter l'armée : mais dès qu'il l'eut licenciée, il partit pour la Hollande, n'ayant ave lui que ses domestiques & une compagnie d cavalerie, qui lui servoit d'escorte. Il pass par Campen dans l'Over-yssel, traversa l Zuiderzée, & se rendit à Enchuysen ; il y séjourna quelques jours, qu'il employa à donner des ordres pour mettre cette place e état de défense : de-là il alla visiter les autres villes de la province, & se rendit à Harlem, où il convoqua les Etats, afin qu'il pussent aviser avec lui à ce qu'il convenoi le mieux de faire dans les circonstances actuelles.

Il releve le courage des Députés.

La joie générale qu'on témoignoit au Prince de son arrivée, étoit vraie & sincere ; mai

il ne lui fut pas difficile d'appercevoir qu'elle étoit troublée par la crainte de ne pouvoir réſiſter aux efforts d'un ennemi vis-à-vis duquel il avoit été lui-même obligé de fuir, quoiqu'à la tête d'une armée conſidérable. Dans ces circonſtances, Guillaume jugea qu'il falloit, avant toute choſe, relever le courage abattu des peuples, & ſur-tout des membres des Etats : pour cela il leur fit enviſager tous les avantages qu'ils pourroient tirer de la ſituation de leur pays, qui rendroient vaines toutes les tentatives que les Eſpagnols pourroient faire pour les ſoumettre, tant qu'ils conſerveroient leur ſupériorité ſur mer, & que les provinces reſteroient unies & agiroient de concert. Le Prince parla avec tant de force, il mit tant de magnanimité dans ſon diſcours, que le feu qui l'animoit, paſſa rapidement dans tous ceux qui l'écoutoient. A l'inſtant même, tous les députés déclarerent, qu'ils ſe gouverneroient entiérement par ſes avis, & mourroient plutôt que de renoncer à cette précieuſe liberté, ſans laquelle la vie eſt plutôt un mal qu'un bien.

Liv. XII. 1572.

Modération du Prince.

Cette diſpoſition des eſprits donnoit au Prince d'Orange un tel pouvoir, qu'il auroit pu dès-lors gouverner toutes les provinces maritimes d'une maniere très-abſolue, & exer-

Liv. XII. 1572.

cer ſans aucune dépendance tous les pouvoirs du commandement. Il n'adopta pas cette maniere de gouverner : il ſavoit qu'il en eſt une plus ſûre, plus ſolide; & ce fut celle qu'il ſuivit : il réſolut de ne rien faire, ſans conſulter auparavant les Etats, & de ne ſe charger que de l'exécution de leurs ordres. Auſſi les aſſembla-t-il ſouvent, & pour donner encore plus de poids à leurs déciſions, il leur perſuada d'admettre parmi eux les députés de douze autres villes : par-là il flatta la vanité de ces villes, les engagea à contribuer de meilleur cœur aux dépenſes publiques, enfin il unit les différens diſtricts de la province d'une maniere plus intime.

Après que cette augmentation des membres des Etats fut faite, le Prince s'appliqua à la réforme des abus, aux moyens d'empêcher les déſordres, enfin à tout ce qui pouvoit contribuer à mettre la province en état de ſe défendre contre les entrepriſes des Eſpagnols. Pluſieurs des principaux habitans des villes, un grand nombre de ceux attachés à l'adminiſtration des finances, ou qui exerçoient des emplois publics, les avoient abandonnés par amour pour la religion Romaine, ou parce qu'ils doutoient de la ſolidité & de la durée de la nouvelle

forme de gouvernement, & étoient fortis de la Province. Leurs places étoient vacantes; le Prince les remplit : toutes furent données à des Proteſtans, & aucun Catholique-Romain ne fut admis dans l'adminiſtration publique.

Etabliſſement de la religion Réformée.

L'exercice public de la religion Romaine fut défendu ; celle de Calvin ſeule, telle qu'on la profeſſoit à Geneve & dans le Palatinat, put avoir des égliſes ouvertes. C'étoit entrer dans les vues du peuple, dont la plus grande partie avoit renoncé à la communion de Rome, pour ſuivre les principes de la Réforme. En même temps le Prince ſe déclara ouvertement pour le tolérantiſme, & condamna toute eſpece de perſécution par rapport à la religion. Les raiſons qu'il allégua en faveur de la tolérance, produiſirent plus d'effet en faveur des Catholiques-Romains, que celles, dont il s'étoit ſervi autrefois, n'en avoient produit envers les Réformés auprès de la Ducheſſe de Parme. Les Etats ſtatuerent, à ſon inſtigation, qu'à l'avenir nulle perſonne ne ſeroit inquiétée pour cauſe de religion, pourvu qu'elle vécut paiſiblement, ſans avoir de liaiſon avec les Eſpagnols & ſans por-

ter aucun trouble au culte dominant. (3)

Liv. XII. 1572. Guillaume trouva plus de difficultés à réprimer la licence des ſoldats, qu'à établir l'ordre dans les cours de juſtice, & à régler les intérêts de la religion. Quand on conſidere les ſcenes d'horreur que le Duc d'Albe & ceux de ſon parti avoient données dans les Pays-Bas, on n'eſt pas étonné que les Proteſtans ſe ſoient livrés aux ſentimens de la haine la plus vive contre leurs perſécuteurs : ils avoient vu traiter comme les plus grands ſcélérats, leurs amis, leurs parens & nombre de perſonnes qu'ils révéroient à cauſe de la pureté de leurs mœurs & la ſainteté de leur vie : tandis que pour éviter un ſort ſemblable, une infinité d'autres, réduits au déſeſpoir & privés de toute ſubſiſtance, quittoient leurs foyers, & alloient de ville en ville, chercher un aſyle & du pain. Dans cet état de déſolation, d'amertume & de douleur, les Proteſtans perdirent de vue les principes de la religion pour laquelle ils ſouffroient; l'eſprit de douceur & de modération, qui eſt celui de cette religion, les avoit dans ce moment abandonnés;

(3) Grotius, p. 41.

& livrés au ſentiment de la vengeance, ils furent cruels & ſanguinaires juſqu'à la férocité à l'égard de leurs ennemis : ſur mer, ils n'accordoient aucun quartier aux priſonniers qu'ils faiſoient ſur les Eſpagnols ; & ſur terre, leurs ſoldats égorgeoient ſans pitié tous les eccléſiaſtiques Romains qui leur tomboient entre les mains : ces eccléſiaſtiques n'étoient cependant coupables envers eux d'aucuns crimes, & on ne pouvoit leur reprocher que de ſuivre la croyance de leurs peres.

Liv. XII.

1572.

Le Comte de la Marck, loin de s'oppoſer à la barbare fureur des ſoldats, les encourageoit à s'y livrer. La principale qualité de la Marck étoit l'intrépidité ; ſous prétexte de zele pour la religion Réformée, il n'écoutoit que l'avarice & la vengeance. Le Prince d'Orange, ennemi de toute eſpece de violence par caractere, l'étoit auſſi par politique ; il eſſaya de faire ſentir à la Marck la folie, l'inconſéquence & l'injuſtice de ſa conduite à l'égard des Catholiques-Romains, mais voyant qu'il étoit ſourd à toutes ſes remontrances, & que ſes ſoldats continuoient, comme auparavant, leurs excès & leurs cruautés, ſans que leur général les en punît, il déféra celui-ci à l'aſſemblée des Etats,

Liv. XII. 1572.

& demanda qu'elle eût à délibérer ſur ce qu'il convenoit de faire. Les Etats, qui étoient déja très-irrités contre le Comte de la Marck, à cauſe du mépris qu'il avoit montré pour leur autorité, lui ôterent le commandement des troupes, & ordonnerent qu'on s'aſſurât de ſa perſonne. Le Prince d'Orange, qui n'avoit pas oublié les ſervices que la Marck avoit rendus au commencement de la révolution, s'intéreſſa pour lui auprès des Etats, & obtint que la liberté lui fût rendue. Le Comte étoit trop irrité pour être prudent; il ne pouvoit oublier l'affront qu'il avoit reçu : non content de ſe plaindre ouvertement de l'ingratitude des Etats, il abuſa de ſon autorité ſur la flotte & l'armée, & tâcha de ſouffler l'eſprit de ſédition parmi le peuple. Les Etats en furent inſtruits; ils vouloient le faire arrêter, & lui faire faire ſon procès : mais le Prince écoutant encore les ſentimens de la reconnoiſſance, & pouſſé par ſa tendreſſe naturelle pour ſes parens, diſſuada les Etats de faire exécuter la réſolution qu'ils avoient priſe contre le Comte de la Marck, & il les décida à permettre, quoiqu'avec répugnance, qu'il ſortît librement de la province. La Marck ſurvécut peu à cette diſgrace,

il mourut quelque temps après à Liege, où il s'étoit retiré.

Le commandement des troupes fut donné au Comte de Batenbourg, qui rétablit parmi elles la plus exacte discipline. Les Catholiques-Romains qui voulurent rester dans la Hollande, n'eurent plus rien à redouter de la licence des soldats; ils purent y vivre paisiblement, sans crainte & sans alarmes. Une des principales causes des désordres que les troupes avoient commis, étoit le retardement que, faute de fonds, on avoit été obligé d'apporter au payement de leur solde. Pour que cela n'arrivât plus, & que la subsistance des soldats fût assurée, les Etats destinerent au payement de l'armée & d'autres dépenses publiques, tous les revenus dont le Roi d'Espagne jouissoit auparavant comme Comte de Hollande; le produit des biens des prêtres & des Monasteres; tous les biens des Catholiques-Romains qui étoient passés chez l'étranger, & une certaine portion des prises faites sur mer. (4)

Tandis que le Prince d'Orange & les Etats s'occupoient de tout ce qui pouvoit contri-

(4) Grotius, p. 40. Meursii Auriacus, p. 97.

Liv. XII. 1572.

buer à la ſûreté de la province de Hollande, le fils du Duc d'Albe, Frédéric de Tolede, remettoit avec une rapidité extrême ſous l'obéiſſance du Roi d'Eſpagne, toutes les autres provinces qui s'étoient révoltées. Cette ſoumiſſion précipitée étoit l'effet de la terreur qu'avoit inſpirée le ſuccès des armes de Tolede dans les Pays-Bas. Toutes les villes des provinces de Groningue, d'Over-yſſel, d'Utrecht & de Friſe, qui s'étoient déclarées pour le Prince d'Orange, envoyerent des députés l'aſſurer de leur ſoumiſſion, & implorerent ſa miſéricorde. Il mit garniſon dans les plus conſidérables; & n'infligea aux habitans d'autres peines que des contributions en argent. Si Tolede eût agi dans la ſuite avec la même modération, il n'auroit peut-être pas trouvé plus de difficulté à ſe reſſaiſir de quelques-unes des villes de la Hollande & de la Zélande, qu'il n'en avoit rencontré pour ſoumettre celles des provinces de l'intérieur. Mais tel étoit ſon caractere, qu'il goûtoit plus de plaiſir à punir qu'à pardonner; plus de ſatisfaction à uſer de ſévérité, qu'à employer la douceur. Il le prouva par le barbare traitement qu'il fit éprouver aux habitans de Naerden.

Maſſacre des habitans de Naerden.

Cette ville étoit petite & peu fortifiée;

nais ses habitans, excités par quelques Pro- Liv. XII. 1572.
estans qui habitoient parmi eux, oserent re-
user de recevoir dans leurs murs une com-
pagnie de cavalerie que Tolede avoit en-
voyée pour les sommer de lui ouvrir leurs
portes. A peine avoient-ils fait cet acte de
rigueur, qu'ils s'en repentirent; ils députe-
ent aussi-tôt vers Tolede les plus respecta-
les d'entr'eux, & mirent à leur tête Lam-
ert Hortensius, homme également distingué
ar sa vertu & par son savoir. Don Frédéric
toit alors à Amersfort; il refusa de les
oir, & leur fit dire qu'ils pouvoient s'adres-
er à Jules Romero, qu'il laissoit maître de
eur sort. Ils obtinrent de celui-ci que tous
es habitans de Naerden auroient la vie sau-
e, & qu'on leur laisseroit la jouissance de
eurs biens, pourvu qu'ils remissent aussi-tôt
eur ville au pouvoir de Tolede, qu'ils prê-
assent un nouveau serment de fidélité au
oi, & qu'une centaine de soldats Espa-
nols eussent la liberté d'enlever, une fois
eulement, autant de butin qu'ils pourroient
n porter. Romero donna ensuite la main à
rois différentes reprises à Hortensius, en
gne de ratification du traité, & entra dans
a ville, accompagné d'un petit nombre
'Espagnols. Son dessein étoit par-là d'ôter

Liv. XII. 1572.

aux habitans tout ſoupçon & de les rendre plus confians. Leur ayant fait dire de ſe rendre tous dans une égliſe pour y recevoir leur ferment, ils y vinrent ſans armes, tels que des victimes qui ne prévoient pas le coup terrible qui les menace. Les hiſtoriens contemporains ne diſent point, ſi Romero agiſſoit par les ordres de Tolede; mais ce qui eſt certain, c'eſt que celui-ci entra dans la ville à la tête de ſes troupes, qu'il marcha droit à l'égliſe, où le plus grand nombre des habitans étoient raſſemblés & prêtoient ſerment de fidélité; qu'il en fit ouvrir les portes, y entra, tua de ſa main le premier magiſtrat, & que ſes ſoldats, à ſon exemple, donnerent la mort à tous ceux qui ſe trouverent dans cette égliſe; que de là ils ſe répandirent dans la ville, & maſſacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent, Catholiques ou Proteſtans, ceux qui étoient reſtés fideles au Roi, comme ceux qui avoient renoncé à ſon obéiſſance : ils entrerent enſuite dans les maiſons, où ils ne trouverent que des femmes accablées de douleur, qui pleuroient la mort de leurs maris, & des filles éplorées qui leur demandoient leurs peres.

Ces barbares, loin d'être touchés de leur

cris & de leurs gémiſſemens ; loin d'être attendris par leurs larmes, ne s'occupoient que du ſoin de ſatisfaire leur avarice, leur cruauté & leur brutalité. On les vit violer de jeunes filles, beaucoup au-deſſous de l'âge de puberté, en tourmenter d'autres d'une maniere horrible, ſoit pour goûter des plaiſirs infâmes, que la volupté même la plus brutale déſavoue, ſoit pour les obliger à leur découvrir les tréſors de leurs peres ou de leurs maris qu'ils venoient d'égorger. Ils en étranglerent pluſieurs, & tremperent leurs mains dans le ſang de quelques autres.

Liv. XII. 1572.

Il y avoit dans Naerden un hôpital pour les vieillards : pluſieurs de ceux qui y demeuroient, étoient âgés de plus de 80 ans ; ils furent tous maſſacrés, ainſi que les malades & les infirmes, qui étoient détenus dans leurs lits. On ne peut lire, ſans frémir, que pour forcer un des habitans de cette malheureuſe ville, à leur découvrir l'endroit où ils prétendoient qu'il avoit caché ſon argent, les Eſpagnols lui firent ſouffrir les tourmens les plus affreux, violerent ſa femme en ſa préſence, & le maſſacrerent, parce qu'il leur reprochoit leur infamie ; qu'enſuite ils ſe ſaiſirent de ſa femme,

Liv. XII. 1572. lui lierent les mains derriere le dos, la pendirent à une poutre, firent le même traitement à ſon enfant encore à la mamelle, & l'attacherent à la même poutre, à côté de ſa mere, afin d'augmenter ſon ſupplice par le ſpectacle affreux de celui de cette innocente victime. (5) Lambert Hortenſius dut la vie aux ſollicitations du Comte de Boſſut ; mais les cruels Eſpagnols lui firent ſouffrir un ſupplice mille fois plus affreux que la mort même : ils maſſacrerent ſon fils en ſa préſence & lui arracherent le cœur. Après cette cruelle expédition, les Eſpagnols forçerent de ſortir de la ville, ceux des habitans auxquels ils avoient laiſſé la vie; après quoi ils mirent le feu aux maiſons, qui toutes furent réduites en cendre.

Si l'on n'avoit que les auteurs Proteſtans pour garants de la ſcene dont nous venons de faire le récit, on pourroit douter qu'elle fût telle qu'ils l'ont tranſmiſe à la poſtérité; mais elle eſt décrite de même dans les hiſtoriens Catholiques-Romains.

Tolede va à Amſterdam.

Tolede mena enſuite ſon armée à Amſ-

(5) Meurſii Auriacus, p. 98. De Thou, liv. IV. Bentivoglio, p. 115.

terdam; elle y séjourna quelque temps. Il se flattoit que la crainte d'éprouver un fort semblable à celui des habitans de Naerden, engageroit ceux des autres villes de la province à prévenir sa vengeance par leur soumission. Son attente fut trompée; la conduite qu'il venoit de tenir, n'étoit pas moins contraire aux maximes de la saine politique, qu'aux loix sacrées de la religion & de l'humanité; elle indigna, mais intimida peu. Le sort des habitans de Naerden convainquit ceux des autres villes qu'il y avoit autant de danger à se soumettre qu'à se défendre, & qu'il seroit aussi imprudent que dangereux de faire aucun accommodement avec des hommes qui venoient de donner tant de preuves de leur perfidie, de leur cruauté & de leur barbarie.

Il tâche de gagner les habitans de Harlem.

Don Frédéric ne tarda pas à connoître que tels étoient les sentimens qu'il avoit généralement inspirés, & la vigoureuse résistance des habitans de Harlem lui dut apprendre ce qu'il devoit attendre des moyens que sa fausse politique lui avoit suggéré d'employer. Pour gagner les habitans de cette ville, il s'étoit servi de l'entremise de ceux d'Amsterdam, qui professoient la même religion que lui. Leurs sollicitations avoient été

Liv. XII. 1572.

infructueuses : les Magiſtrats de Harlem, il eſt vrai, lui avoient envoyé en ſecret trois d'entr'eux pour traiter avec lui. Riperda, gentilhomme Friſon, à qui le Prince d'Orange avoit confié le gouvernement de la ville, n'en eſt pas plutôt inſtruit, qu'il aſſemble les principaux habitans & leur apprend ce qui ſe trâme contre eux : » Vos » Magiſtrats, leur dit-il, ont juré ſolemnel- » lement, il n'y a pas long-temps, dans » une aſſemblée générale des citoyens, con- » voquée par eux-mêmes, de n'écouter au- » cune propoſition, de ne rien entrepren- » dre, de ne rien même projetter qui puiſſe » intéreſſer le bien public, que de notre » conſentement. Au mépris de leur ſerment, » ils viennent cependant d'envoyer des dé- » putés à Tolede, pour traiter avec lui à » notre inſu & lui livrer la place. Ils pré- » tendent, ſans doute, que nous ne ſommes » pas en état de réſiſter aux forces que ce » général employera contre nous : ils diſent » que nous ſerons expoſés à toutes les hor- » reurs d'un ſiége meurtrier, ſi nous ne » nous hâtons de prévenir les malheurs qui » nous menacent, en demandant humblement » pardon. Mais les Eſpagnols ont-ils traité » avec plus de douceur ceux qui ſe ſont fiés

Diſcours de Riperda.

» à leur parole, que ceux qui leur ont ré- Liv. XII.
» ſiſté ? Les habitans de Malines & ceux de 1572.
» Zutphen, les ont-ils trouvés plus humains
» que ceux de Mons ? Le ſort déplorable
» de Naerden ne vous inſtruit-il pas aſ-
» ſez combien peu l'on doit compter ſur les
» promeſſes de ces hommes, qui dans tous
» les temps ſe ſont montrés auſſi fourbes
» qu'inhumains ? Les rues de cette malheu-
» reuſe ville ſont encore fumantes du ſang
» de ſes habitans, qui s'étoient fiés à la pa-
» role & à la compaſſion des Eſpagnols. Si
» nous nous défendons dans nos murs, nous
» pourrons échapper à leur fureur; mais ſi
» nous leur ouvrons nos portes, notre
» perte eſt aſſurée; ou ils nous égorgeront
» comme de foibles agneaux, après nous
» avoir enlevé nos armes, ou ils nous
» condamneront au plus honteux eſclavage.
» Ne vous flattez pas qu'ils ſoient dans l'in-
» tention de ſe réconcilier de bonne foi avec
» nous; ils le feindront, pour nous mettre
» ſous leur puiſſance, ſans s'expoſer à au-
» cun danger. Mais vous-mêmes, n'avez-
» vous pas déjà juré de reſter conſtamment
» attachés au parti que vous avez embraſ-
» ſé ? N'avez-vous pas juré de défendre vos
» murs contre les Eſpagnols, d'obéir au

Liv. XII. 1572.

» Prince d'Orange que vous avez reconnu » pour gouverneur légitime de la province? » Quoi! pour éviter les fatigues d'un sié- » ge, nous imiterions, sans pudeur & sans » honte, l'exemple de nos ennemis! nous » serions perfides comme eux, & c'est leur » perfidie qui nous les rend odieux! Que la » justice de notre cause anime notre coura- » ge, mes amis! plutôt que de nous sou- » mettre, enséveliſſons-nous sous nos murs, » mourons glorieusement les armes à la » main, en combattant pour la défense de » notre liberté, des loix & de la reli- » gion. »

La défense de Harlem est résolue.

Ce discours produisit le plus grand effet. Il échauffa les esprits; il enflamma les cœurs; tous ceux qui l'entendirent, s'écrierent : » point de paix avec les Espagnols : » plutôt que d'ouvrir nos portes à ces per- » fides, répandons sur nos murs, en les dé- » fendant, jusqu'à la derniere goutte de no- » tre sang. » Aussi-tôt Riperda donna avis au Prince d'Orange, qui étoit à Delft, de ce qui venoit de se passer. Le Prince écrivit aux habitans de Harlem & les exhorta à persister dans leur résolution; il les assura que les autres villes de la province agiroient avec vigueur pour les secourir;

il leur envoya quatre compagnies de troupes allemandes, & St. Aldegonde, qu'il chargea de destituer les magistrats & de remettre l'administration de la ville entre les mains de ceux qui seroient reconnus pour être bien véritablement attachés à la religion Réformée. Des trois députés qui avoient été envoyés à Tolede, un étoit resté auprès de lui; les deux autres étant de retour à Harlem, furent arrêtés & envoyés à Delft, où ils furent juridiquement condamnés, comme traîtres, à mourir sur un échafaud: l'un mourut en prison avant l'exécution; l'autre subit sa sentence. Cette sévérité étoit nécessaire, & le Prince l'approuva, parce qu'il la considéra comme un moyen qui empêcheroit qu'à l'avenir les Catholiques n'eussent aucune correspondance avec l'ennemi.

Liv. XII. 1572.

Du caractere dont étoient le Duc d'Albe & Tolede, on peut juger de l'effet que dut faire sur eux la nouvelle de la résolution que les habitans de Harlem venoient de prendre. Leur fierté, irritée de cette résistance, alluma dans leurs cœurs la colere la plus forte. Ne respirant que vengeance, ils donnerent aussi-tôt ordre à leurs troupes de marcher vers Harlem, s'occuperent eux-mê-

Liv. XII. 1572.

mes des préparatifs du siége, bien résolus de le pousser avec la plus grande vigueur.

Description de Harlem.

Harlem étoit alors, après Amsterdam, la ville la plus considérable de Hollande; elle étoit entourée d'un fossé profond, & défendue par une forte muraille : mais comme son circuit étoit très-étendu, il falloit pour la défendre une garnison fort nombreuse. Sa situation, au milieu d'une vaste plaine, est charmante : d'un côté est un bois, de l'autre coule un bras de Spaaren, dont un autre bras traverse la ville, & va de-là se jetter dans le lac ou la mer de Harlem : elle n'est éloignée de Leyde & d'Amsterdam que de trois ou quatre lieues; l'une de ces villes est au sud, l'autre à l'est. Pour être plus à portée de secourir Harlem, le Prince d'Orange se fixa à Leide, d'où les habitans de Harlem espéroient tirer des vivres. Tolede, de son côté, se proposoit de s'en procurer d'Amsterdam & d'Utrecht.

Pour approcher de la ville, le chemin le plus court étoit de longer la digue; le fort de Spaarendam protégeoit cette digue. Riperda avoit mis dans ce fort trois cens hommes pour le défendre; son dessein étoit de faire rompre la digue & d'inonder le

pays

pays : déjà un grand nombre de payſans des environs y travailloient ; mais la gelée devint ſi forte, qu'elle rendit leur travail inutile. Les Eſpagnols arriverent juſqu'au fort, & l'attaquerent avec la plus grande vigueur. La garniſon ſe défendit avec courage ; mais attaquée de tous côtés, & accablée par la ſupériorité du nombre, elle fut obligée de ſe retirer dans la ville.

Liv. XII. 1572.

Tolede commence le ſiége.

Tolede ſuivit bientôt avec toute ſon armée, qui étoit de douze à treize mille hommes, moitié Eſpagnols, & moitié Wallons & Allemands. A peine commençoit-il à faire ſes diſpoſitions & à marquer à chacun ſon poſte, qu'on vint l'avertir qu'un corps de troupes d'environ trois mille hommes, avec de l'artillerie & des proviſions, étoit ſorti de Leide, & marchoit vers Harlem, dans l'intention de s'y jetter, avant que le blocus en fut entiérement formé. Tolede auſſitôt prend la réſolution d'intercepter ce ſecours ; à la faveur des neiges qui tomboient en grande abondance, il arrive à l'ennemi, ſans qu'il ſe fût douté de ſa marche, & l'attaque près le village de Berkenrode. Le nombre de ſes troupes étoit bien ſupérieur. Dès la premiere charge elles enfoncerent les rangs, tuerent ſix ou ſept cens

Liv. XII. 1572.

hommes à l'ennemi, & obligerent le reſte à prendre la fuite. Envain les officiers voulurent-ils ramener les fuyards au combat, rien ne put ranimer leur courage; ils continuerent à fuir, & laiſſerent leurs canons & tout le convoi au pouvoir du vainqueur.

Fier de ce ſuccès, Tolede revint auſſi-tôt au ſiége; il poſta les Wallons & les Allemands ſur le chemin de Leide, & ſe logea avec les Eſpagnols à un hôpital ſitué près la porte de la croix. Ce côté de la ville étoit le plus fort; la porte étoit couverte d'un ravelin qui en défendoit l'approche, & les murs de ce côté-là étoient beaucoup plus aiſés à défendre qu'ils ne l'étoient ailleurs. Tolede ne l'ignoroit pas; & la faute qu'il fit de porter ſa principale attaque vers la porte de la croix, plutôt que vers les autres parties de la ville, qui étoient plus foibles, fut une eſpece de bravade, qui lui fut ſuggérée par ſon orgueil, & plus encore par le mépris qu'il avoit pour les aſſiégés. Après les ſuccès qu'avoient eu juſqu'alors toutes ſes entrepriſes, Tolede n'imaginoit pas qu'il pût échouer devant Harlem; il ſe flattoit qu'elle ſuivroit l'exemple des autres villes qu'il venoit de ſoumettre, & qu'elle

lui ouvriroit ſes portes auſſi-tôt qu'il en commenceroit l'attaque. Sa préſomption fut ſi grande, qu'il négligea de prendre toutes les précautions d'uſage dans un ſiége. Sans ouvrir de tranchée, pour couvrir ſes ſoldats & les défendre contre le feu des aſſiégés, il dreſſa ſes batteries, commença à battre le ravelin & la porte, & dès qu'il eut fait une breche il réſolut de donner l'aſſaut. Dans cette intention il fit jetter ſur le foſſé un pont-volant, & envoya cent quarante hommes reconnoître l'état de la breche. Ils avoient ordre de revenir, s'ils ne jugeoient pas qu'elle fût encore praticable : mais le reſte de ſes ſoldats ne comptoient pas moins, que leur général, ſur le ſuccès ; l'eſpoir du pillage les animoit. Un grand nombre d'entr'eux, ſans attendre d'ordre, paſſerent inconſidérément le pont; mais ils ne tarderent pas à reconnoître que leur eſpérance étoit vaine : la breche n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi grande qu'ils l'avoient imaginée ; & les échelles dont ils s'étoient munis, ſe trouverent trop courtes. D'ailleurs, le pont étoit ſi étroit, qu'il ne pouvoit y paſſer que trois ſoldats de front ; de maniere qu'obligés de ſe tenir ſerrés les uns contre les autres ſur le bord du foſſé,

Liv. XII.
1572.

Liv. XII. 1572.

ils étoient tout-à-fait à découvert & exposés au feu de la garnison & à celui de l'artillerie de la place, qui tiroit sans interruption. Malgré cela, aucun d'eux ne vouloit se retirer; il fallut que Romero, pour qui ils avoient beaucoup de respect, interposât son autorité, pour les y engager : » Ne voyez-» vous pas, leur dit-il, que la breche est » impraticable ? quelle obstination est la vô-» tre ? est-ce à l'école du Duc d'Albe que » vous avez appris à respecter si peu la » discipline, que d'aller vous exposer sans » défense aux coups de ces rebelles, qui » vous insultent, qui vous immolent à leur » fureur, sans courir aucun danger ? Ils sont » à couvert de vos coups, & vous bravent » avec insolence : bientôt vous pourrez vous » venger, mais à présent vous ne pouvez » surmonter les obstacles qui s'opposent à » votre vengeance. " Après bien des efforts Romero parvint à les faire retirer : il étoit lui-même blessé, & environ deux cens soldats & un grand nombre d'officiers resterent sur la place.

Eclairé par ce revers, Tolede jugea plus sainement de son entreprise ; il ne la vit plus d'une exécution aussi facile qu'il l'avoit crue d'abord. En conséquence il résolut, afin

d'épargner le ſang de ſes ſoldats & d'être aſſuré de la réuſſite, de ne renouveller les attaques que quand il ſeroit approviſionné de toutes les choſes néceſſaires pour pouſſer le ſiége avec vigueur, & il envoya ordre à ſes agens d'Amſterdam & d'Utrecht de les raſſembler. Mais tous les chemins qui conduiſoient à ſon camp étoient ſi ſoigneuſement gardés par les Hollandois, qu'il ſe paſſa plus d'un mois avant qu'il fût en état de commencer ſes opérations.

Le Prince d'Orange ne pouvoit pas eſpérer de raſſembler aſſez de troupes pour faire lever le ſiége, ni même pour attaquer l'ennemi dans ſes lignes, l'y forcer & introduire du ſecours dans la place ; mais profitant d'une gelée très-forte, qui duroit depuis pluſieurs ſemaines, il fit paſſer dans la ville quinze compagnies de ſoldats & un grand nombre de traîneaux chargés de munitions de guerre & de bouche. L'on ſçait avec quelle adreſſe les Hollandois font uſage de leurs patins ſur la glace, qui étoit alors ſi forte, que non-ſeulement les hommes, mais même des chariots, pouvoient prendre la route du lac, plus aiſément que celle de la terre ; & ce fut en ſuivant cette route que le convoi arriva dans la ville.

Liv. XII. 1572.

Tolede, de ſon côté, avoit fait tous ſes préparatifs avec une activité étonnante : non moins ardent qu'auparavant, il agiſſoit avec plus de prudence; il vouloit par de ſages précautions réparer les fautes que ſa trop grande préſomption lui avoit fait commettre. Après avoir fait élever des retranchemens qui couvroient ſes ſoldats & les mettoient à couvert du feu de la place, il commença à la battre avec toute ſon artillerie ; tandis que trois mille mineurs du pays de Liege, que le Duc d'Albe lui avoit envoyés, travailloient ſans relâche à miner & à ſapper les fondemens des murailles. Perſonne ne fuyoit le travail; perſonne ne craignoit le danger. Mais la bravoure & la vigilance des aſſiégés étoient proportionnées aux efforts des aſſiégeans : par le moyen des contremines ils éventoient les mines ou les rendoient inutiles : à peine une breche étoit-elle ouverte, que de nouveaux foſſés étoient creuſés, ou des boulevards élevés, qui rendoient l'approche de la muraille plus difficile qu'elle ne l'avoit été auparavant. Non contens de ſe tenir ſur la défenſive, les aſſiégés faiſoient de fréquentes ſorties, détruiſoient les ouvrages des aſſiégeans & fondoient ſur eux l'épée à la main, lorſqu'ils

étoient le moins préparés à repousser leurs attaques. Liv. XII.

Tandis que la garnison de Harlem donnoit tant d'occupation aux Espagnols, le Prince d'Orange travailloit sans relâche à leur susciter de nouvelles difficultés, en tenant sans cesse des partis en campagne pour intercepter leurs convois. Quelques-unes de ces entreprises réussissoient, & comme elles obligeoient Tolede d'envoyer des escortes considérables pour ses convois, elles facilitoient l'introduction des secours dans la ville & retardoient les progrès du siége. 1572.

Les Espagnols tiroient d'Amsterdam presque toutes leurs subsistances; elles ne pouvoient passer que par un seul chemin. Le Prince avoit chargé Antoine le Peintre, homme recommandable par la part qu'il avoit eue à la surprise de Mons, de s'emparer d'un passage important sur ce chemin. Les Catholiques d'Amsterdam, qui en furent instruits, envoyerent des troupes pour se saisir de ce passage, & pour combattre l'ennemi. On en vint aux mains, & le détachement d'Antoine fut mis en fuite: lui-même resta sur la place. La tête de ce brave homme, & celle d'un autre officier, nommé Koning, furent envoyées au camp des Espagnols,

Cruautés des deux partis.

Liv. XII. 1572.

qui par bravade les jetterent ſur les remparts de la ville. Ils avoient attaché à celle de Koning un papier, ſur lequel étoient écrites d'aſſez mauvaiſes plaiſanteries ſur le nom de Koning, qui ſignifie Roi, & ſur ſa venue avec deux mille hommes pour leur faire lever le ſiége. Les aſſiégés, de leur côté, pour ſe venger de cette inſulte, couperent la tête à douze priſonniers Eſpagnols, les mirent dans un baril, qu'ils roulerent dans la tranchée, avec ces mots : *payement du denier-dix, avec les intérêts dûs au Duc d'Albe pour le retard du payement.* Les Eſpagnols répondirent à cette cruauté par une autre; ils pendirent à la tête de la tranchée, par les pieds & par le cou, quantité de priſonniers qu'ils avoient faits aux aſſiégés : ceux-ci pour s'en venger, firent ſubir le même ſort à un nombre encore plus grand d'Eſpagnols. Ces ſcenes horribles ſe renouvellerent ſouvent pendant ces malheureuſes guerres; & ce ne fut qu'après que le Duc d'Albe & ſon fils, qui par leur exemple autoriſoient ces cruautés, eurent quitté les Pays-Bas, que les deux partis ceſſerent de donner de ces affreux ſpectacles.

Aſſaut géneral.

Cependant les opérations du ſiége avançoient autant que les circonſtances le per-

mettoient, vu la difficulté d'avoir des vivres, & le grand nombre de maladies occasionnées par la rigueur de la saison. Tolede, malgré tous les obstacles qu'il rencontroit & qu'il avoit à surmonter, parvint à miner entiérement le ravelin, qui défendoit la porte de la croix, & par-là il força les assiégés à abandonner ce poste : après avoir battu, pendant plusieurs jours & sans interruption, cette partie de la muraille, il rendit la breche praticable, & résolut de donner l'assaut. Cette résolution prise, il retira toutes ses troupes des différens postes qu'elles occupoient, & afin de surprendre l'ennemi, il commença l'attaque avant la pointe du jour, & ne négligea aucune précaution pour la faire réussir. Chaque soldat étoit instruit en particulier de ce qu'il devoit faire, du poste qu'il devoit occuper, des manœuvres auxquelles il devoit prendre part : plusieurs avoient été placés à quelque distance de la muraille, afin d'écarter de la breche par un feu continuel de mousqueterie tous ceux des assiégés qui voudroient en approcher. On avoit recommandé à ceux destinés pour l'assaut de garder le plus profond silence, jusqu'à ce qu'ils se fussent emparé de la breche. Ce dernier ordre fut si exactement exé-

Liv. XII.

1572.

Liv. XII. 1572.

cuté, que plusieurs y étoient déja montés; & d'autres avoient escaladé les murs avant que les assiégés en eussent connoissance; mais les sentinelles les ayant enfin apperçus, fondirent sur eux, & les renverserent les uns sur les autres, avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense.

Comme les Espagnols étoient maîtres du ravelin de la porte de la croix, & que l'assaut se donnoit près de là, un grand nombre de soldats & d'officiers s'étoient postés sur le ravelin & autour, afin d'être à portée de secourir les assaillans, s'il en étoit besoin. Les assiégés, afin de rendre cette fortification inutile à l'ennemi, y avoient pratiqué une mine, qu'ils avoient chargée d'une quantité de poudre & d'autres matieres combustibles. Ils virent avec joie & saisirent à l'instant l'occasion de la faire jouer au grand dommage de l'ennemi. Une partie du ravelin & du terrein voisin sauta, & fit périr un grand nombre d'Espagnols. Ce désastre imprévu remplit tous les autres de terreur & d'étonnement. Les assiégés, sans leur donner le temps de se reconnoître, fondirent impétueusement sur eux, les attaquerent avec une fureur irrésistible, & les forcerent de se retirer avec la perte d'un grand

nombre d'officiers & de plus de trois cens soldats. Liv. XII.

Après cet événement Tolede commença 1572.
à douter du succès de son entreprise; il ne pouvoit voir sans inquiétude que, malgré la bravoure de ses troupes & les sages mesures qu'il prenoit, tous ses efforts étoient rendus inutiles. Plusieurs de ses officiers même parurent découragés, & voulurent lui persuader de lever le siege : » l'armée, « lui disoient-ils, » a plus souffert que les assiégés ; » la rareté des subsistances, occasionnée par » la difficulté de se les procurer d'Amsterdam, l'expose souvent à souffrir les horreurs de la disette : le froid a plus moissonné de nos soldats que l'épée de l'ennemi. Jamais nous ne parviendrons à nous » rendre maîtres de la place ; ou si nous » nous en emparons, ce qu'elle nous coûtera sera infiniment au-dessus de ce qu'elle » peut valoir, & de l'utilité que l'on peut » retirer de sa possession ; & les vainqueurs » seront alors dans un état aussi déplorable, » au moins, que les vaincus : de maniere » qu'il ne nous restera pas assez de troupes » pour entreprendre la conquête des autres » villes révoltées. «

Tolede songe à lever le siége

Les officiers qui n'étoient pas de cet avis,

Liv. XII. 1572. représentoient que de la prise de Harlem dépendoit l'issue de la guerre : » si nous » levons le siege, « disoient-ils, » nous af- » fermirons les autres villes dans leur obsti- » nation; si, au contraire, nous persévé- » rons, la réussite de l'entreprise rendra les » autres plus faciles. La rigueur de la saison » ne peut durer encore long-temps; une nuit » peut suffire pour fondre les glaces, dont » l'ennemi a su tirer de si grands avantages. » D'ailleurs, si nous avons perdu beaucoup » de soldats, les recrues que nous atten- » dons d'Espagne & des Pays-Bas, répare- » ront bientôt nos pertes; bientôt nous fe- » rons en état de couper toute espece de » communication entre les assiégés & les » autres villes : privés alors des secours » qu'ils en tirent, ils feront forcés d'ouvrir » leurs portes & de se remettre à notre dis- » crétion. «

Lettre du Duc d'Albe. 1573. Parmi cette diversité d'opinions, Tolede ne voulant pas prendre sur lui de décider, il consulta le Duc d'Albe, dont la réponse, qui ressembloit bien plus à un ordre qu'à un conseil, montroit qu'il étoit très-mécontent de ce que même il délibéroit. » Il faut, lui » manda-t-il, continuer le siege & terminer » votre entreprise, à moins que vous ne

» ſoyez déterminé à être conſidéré comme
» indigne du nom que vous portez, du ſang Liv. XII.
» dont vous ſortez & du commandement 1573.
» que je vous ai confié. Dans un ſiege d'une
» auſſi grande importance que celui que
» vous faites, vous ne devez pas compter
» le nombre des jours que vous y em-
» ployez, mais peſer l'importance de la
» réuſſite & du mauvais ſuccès. Vous devez
» à préſent attaquer l'ennemi par la famine,
» puiſque nous n'avez pu le ſoumettre par
» l'épée; bloquer la ville, au lieu de l'eſ-
» calader; & vous pourrez bientôt la blo-
» quer entiérement, au moyen des renforts
» de troupes qui vous feront envoyés. Si
» après ce que je vous preſcris, vous per-
» ſiſtez encore dans l'intention de lever le
» ſiége, vous me verrez arriver au camp,
» tout malade que je ſuis; & ſi la maladie
» m'en empêche, j'enverrai votre mere com-
» mander à votre place, plutôt que de ſouf-
» frir que l'armée quitte ſon camp & que le
» ſiége ſoit abandonné. «

Cette lettre mortifia vivement la fierté de Tolede, & ne conſidérant plus les difficultés ni les dangers, il réſolut de continuer le ſiége; mais comme il n'avoit pas aſſez de troupes pour former le blocus de la ville en

Liv. XII.

1573.

entier, il temporiſa & agit avec lenteur, juſqu'à la mi-février que la gelée ceſſa ; ce qui fit changer de face aux opérations, tant des Eſpagnols que du Prince d'Orange.

Bataille ſur le lac.

Celui-ci avoit prévu le dégel ; il s'étoit précautionné, afin de pouvoir agir auſſitôt qu'il arriveroit : un nombre de bateaux avoient, par ſes ordres, été préparés ; & quand la glace fut fondue & le vent devenu favorable, il les fit partir de Leyde, chargés de proviſions de toute eſpece. Les bateaux voguant le long du lac, & faiſant force de voile, entrerent dans le Spaaren & arriverent à Harlem ſans accident. Ce moyen fut ſouvent employé pour ravitailler cette ville, tant que les Eſpagnols n'eurent pas de force navale pour s'y oppoſer. Mais quand le Comte de Boſſut eut fait équiper à Amſterdam un grand nombre de vaiſſeaux, avec leſquels il vint ſe poſter ſur le lac, ce fut ſur ce lac même que la ſcene fut tranſportée : pendant pluſieurs ſemaines, on vit les deux flottes ſe combattre ; celle des Eſpagnols pour écarter de la ville les ſecours, celle du Prince d'Orange pour les y introduire. D'abord ces petits combats furent peu conſidérables & de

peu d'importance, mais dans la ſuite le nombre des vaiſſeaux s'étant accru des deux côtés, on en vint enfin à une bataille en regle, qui coûta beaucoup de ſang aux Proteſtans, auxquels les Eſpagnols enleverent la victoire. Elle fit beaucoup d'honneur au Comte de Boſſut, & réduiſit la flotte ennemie dans un état ſi pitoyable, que depuis ce moment elle n'oſa plus approcher de la ſienne. Un grand avantage que les Eſpagnols retirerent encore de cette victoire, c'eſt qu'elle les mit en poſſeſſion d'un fort ſitué à l'embouchure du Spaaren. Le Comte de Boſſut, maître de ce paſſage, y plaça une partie de ſa flotte, & ferma par-là toute eſpece d'accès à la ville.

Liv. XII.

1573.

Intrépidité des aſſiégés.

Mais, tandis que ces choſes ſe paſſoient ſur le lac, les habitans & la garniſon de Harlem agiſſoient avec la même intrépidité qu'auparavant. Ils harceloient les aſſiégeans continuellement, & ne leur laiſſoient aucun repos; ils attaquoient, tantôt un quartier, tantôt un autre : dans une ſortie, entre autres, ils tomberent ſur le quartier des Allemands, les en chaſſerent, après en avoir tué un grand nombre, mirent le feu à leurs tentes & à leur bagage, prirent leurs drapeaux & pluſieurs pieces de canon, &

Liv. XII. 1573.

rentrerent en triomphe dans la ville (6).

Mais Tolede fut bientôt en état d'empêcher ces sorties, dont les assiégés se glorifioient tant. Le renfort que lui avoit promis son pere, arriva enfin, & par-là ses lignes furent à couvert des insultes du dehors & du dedans.

Etat fâcheux des assiégés.

Les assiégés commencerent alors à sentir les approches des horreurs de la disette; il n'étoit pas de moyens qu'ils ne missent en usage pour se procurer des secours. On les vit plusieurs fois tenter, pendant la nuit, de forcer les lignes des assiégeans, pour ouvrir un passage aux convois que le Prince d'Orange avoit fait disposer, & qui devoient profiter de l'instant où l'ennemi seroit délogé de quelques-uns de ses postes, pour s'introduire dans la ville. Mais aucune de ces tentatives ne leur réussit; par-tout ils trouvoient l'ennemi préparé à les recevoir : s'ils attaquoient avec vigueur, ils étoient repoussés de même. Dans cet état ils prirent conseil du désespoir, rompirent la digue du Spaaren & mirent sous les eaux tout l'espace de terrein

[6] De Thou, Tom. 3. p. 218.

entre le lac & la ville. Les Espagnols alors furent forcés d'abandonner la partie de leur quartier où l'eau étoit entrée ; & quelques bateaux plats, chargés de vivres & de poudre, se coulerent dans la ville. Mais ce secours, & quelques autres que les assiégés reçurent encore, n'étoient pas considérables. Le Comte de Bossut étoit maître du lac, & en faisoit garder avec tant de soin tous les passages, que les Hollandois ne pouvoient plus avoir aucun accès à la ville.

Liv. XII. 1573.

Un seul espoir restoit aux habitans de Harlem : depuis un mois le Prince d'Orange rassembloit des troupes ; il avoit fait solliciter la Reine d'Angleterre de lui envoyer des secours ; il en avoit demandé aux Protestans de France & d'Allemagne : il s'étoit flatté que ces différens secours, réunis aux troupes qu'il pourroit rassembler, le mettroient en état d'attaquer les Espagnols & de les forcer à lever le siége de Harlem. Mais ses espérances avoient été trompées. La Reine d'Angleterre ne voulut pas se déclarer entre ouvertement contre l'Espagne ; & les Protestans d'Allemagne & de France étoient trop occupés chez eux, pour avoir le loisir & le pouvoir de procurer des secours effec-

Liv. XII. 1573.

tifs à leurs freres de Hollande. Cependant la situation des Habitans de Harlem devenoit de jour en jour plus affreuse ; déjà ils éprouvoient toutes les horreurs de la famine ; ils avoient consommé tous leurs vivres ; ils ne se nourrissoient plus que de racines des plus mauvaises herbes , de chair de cheval , de chien & de celle des animaux que l'homme a le plus en horreur. Le Prince d'Orange instruit de l'extrêmité où ils étoient réduits résolut de tout tenter pour leur délivrance avec le corps de troupes qu'il avoit rassemblé. Il étoit composé en partie de Protestan Allemands , François , & Anglois , & en partie de nouvelles recrues levées à la hât dans les villes voisines. Ce corps pouvoi monter à quatre mille hommes de pied & si cens chevaux. Le Prince d'Orange avoit l dessein de se mettre à leur tête & de s charger lui-même de l'entreprise ; mais le Etats lui persuaderent d'en charger le Comt de Batenbourg. Par le moyen des pigeon qu'on avoit fait porter de Harlem à Leyde dans le dessein de s'en servir comme messagers , si l'on y étoit forcé (7) , on fit passe

(7) De Thou , Livre LV. Ch. 5.

dans la ville des billets qui inſtruiſoient ſes habitans de la marche du Comte de Batenbourg & de ſon approche. Liv. XII. 1573.

Cette petite armée partit de Leyde au commencement de Juillet; elle avoit quelques pieces de campagne; & le convoi de proviſions de toute eſpece qu'elle conduiſoit, étoit conſidérable. Les inſtructions du commandant portoient de diriger ſon attaque vers le quartier des troupes Allemandes, ſitué du côté de la plaine de Harlem. On avoit fait cette diſpoſition, dans l'intention que les aſſiégés attaqueroient de front, tandis que le Comte de Batenbourg prendroit l'ennemi par derriere, & que, pendant le combat, le convoi pourroit paſſer & s'introduire dans la place. Mais Don Frédéric étant inſtruit du projet, laiſſa une partie de ſes troupes dans les lignes pour repouſſer l'attaque des aſſiégés, & marcha avec le reſte à la rencontre du Comte de Batenbourg. La partie n'étoit pas égale: Batenbourg n'avoit à ſes ordres que de nouvelles levées, & avoit à combattre de vieux ſoldats bien diſciplinés; leur nombre d'ailleurs étoit infiniment ſupérieur. Dès le premier choc, les troupes du Comte furent miſes en fuite; les Eſpagnols en tuerent plus de deux mille, & ſe rendirent

Liv. XII. 1573.

maîtres de presque tout le convoi. Le Comte de Batenbourg périt aussi dans cette action.

Les assiégés offrent de capituler.

Ce nouveau revers abattit entiérement le courage des assiégés : n'ayant plus d'espérance d'être secourus, ils prirent la résolution de se rendre. En conséquence ils députerent au général Espagnol, pour lui offrir de lui remettre la place, s'il vouloit accorder à la garnison les honneurs de la guerre & exempter la ville du pillage. Tolede ne voulut écouter aucune proposition, & exigea que les assiégés se remissent à sa discrétion.

Cette réponse instruisoit assez les habitans de Harlem du sort qui les attendoit; ils ne pouvoient plus douter que Tolede, toujours implacable dans sa haine, n'eût résolu de les immoler tous à sa vengeance, & que le traitement qu'il avoit fait à ceux de Naerden, étoit celui qui leur étoit préparé. Aussitôt qu'on sut dans la ville le retour des députés, les habitans de tous les quartiers se rendirent en foule sur la place, pour être instruits du succès de la députation. Lorsque les femmes, les vieillards, & tous ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes, surent la réponse de Don Frédéric, saisis

d'effroi & de terreur, tous crurent déjà voir leurs maiſons dévorées par les flammes, & le fer homicide du barbare Eſpagnol prêt à leur percer le ſein : on n'entendoit que des gémiſſemens; on voyoit par-tout l'expreſſion de l'effroi & de la douleur; la pâleur de la mort étoit répandue ſur tous les viſages; des torrens de larmes couloient de tous les yeux, & chacun paroiſſoit accablé du poids de ſa douleur : par-tout régnoit ce ſilence morne, qui précéde preſque toujours les cris aigus du déſeſpoir.

Liv. XII. 1573.

Ce déſeſpoir fut bientôt porté à ſon comble par la réſolution que prirent le gouverneur, la garniſon, & tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de ſortir de la ville & de s'ouvrir un paſſage, l'épée à la main, à travers les lignes de l'ennemi. Réſolues d'empêcher qu'on n'exécutât ce barbare deſſein qui alloit les livrer ſans défenſe à toute la rage des Eſpagnols, on vit toutes les femmes, portant dans les bras leurs enfans courir vers la porte déſignée pour la ſortie : c'étoit un ſpectacle déchirant de voir ces tendres meres, les unes ſe jetter dans les bras de leurs maris, les autres ſe proſterner à leurs pieds & leur préſenter les gages de la tendreſſe qui les uniſſoit. Ces jeunes victimes

Liv. XII. 1573.

tendoient leurs innocentes mains vers les auteurs de leurs jours; ils ne connoissoient pas leur malheureux sort, mais les cris de leurs meres leur en faisoient pousser de plus aigus encore. La mere se jettoit dans le bras de son fils, soutien de sa vieillesse; la sœur embrassoit son frere & lui demandoit un défenseur : „ périssez avec nous, disoient-elles, » ou souffrez que nous vous suivions & que » nous périssions avec vous. " Ce peu de mots prononcés avec toute l'énergie du sentiment par des personnes aimées & chéries, produisirent le plus grand effet; il fut résolu, que des soldats de la garnison & des habitans qui étoient en état de porter les armes, on formeroit deux corps; qu'au milieu de ces deux corps on placeroit les femmes, les enfans & les vieillards; que dans cet ordre on sortiroit de la ville, & qu'on attaqueroit les lignes des assiégeans. Personne n'ignoroit que cette résolution désespérée ne pourroit s'exécuter sans qu'il en coûtât la vie à un grand nombre de personnes : „ mais, » dit le brave Riperda, si nous ouvrons vo» lontairement nos portes aux cruels Espa» nols, notre perte est assurée : si nous exé» cutons la résolution que nous venons de » prendre, nous courons, sans doute, à la

» mort; mais il peut arriver cependant que » nous réuffiffions & que nous échappions: » d'ailleurs, périr pour périr, ne vaut-il pas » mieux que ce foit en combattant pour no- » tre religion & notre liberté, que fur un » échafaud, dans les tourmens les plus af- » freux, ou dans les cachots d'un vain- » queur incapable de générofité & de pi- » tié?"

Liv. XII. 1573.

Les Efpagnols font des propofitions.

Tolede, inftruit de ce qui fe paffoit dans la ville & de la réfolution que les affiégés venoient de prendre, en craignit l'exécution: il confidéra que, fi l'on ne la prévenoit, tout le fruit qu'il retireroit du fuccès de fon entreprife, fe borneroit à acquérir des ruines, au lieu d'une grande & floriffante ville; fans compter encore, qu'il étoit dangereux de s'expofer à la fureur d'un peuple entier, réduit au défefpoir & animé par la vengeance; & que, quand bien même on les immoleroit tous, ce ne pourroit être fans qu'il en coûtât la vie à un grand nombre de fes foldats. Ces confidérations déterminerent Don Frédéric à envoyer un trompette annoncer aux affiégés la réfolution où il étoit de leur faire grace & de leur pardonner. Partagés entre l'efpérance & la crainte, les affiégés balancerent fur le parti

Liv. XII. 1573.

qu'ils avoient à prendre ; mais enfin, la méfiance que leur inſpiroit le caractere de Tolede, l'emportant, ils refuſerent d'entrer en négociation. Don Frédéric voyant qu'une promeſſe vague ne les ſatisfaiſoit pas, s'engagea d'exempter la ville du pillage, moyennant qu'elle lui payât deux cens mille florins ; & que la garniſon & les habitans auroient la vie ſauve, à l'exception de cinquante-ſept perſonnes qu'il nomma.

Elles ſont acceptées.

Ces cinquante-ſept perſonnes étoient les plus conſidérables de la ville, & ceux qui pendant le ſiége s'étoient le plus ſignalé par leur courage & leur bravoure. Leur proſcription, car l'exception que Tolede faiſoit d'eux annonçoit le ſort qu'il leur préparoit, révolta, & on alloit même déclarer qu'on ne vouloit entendre à aucun accommodement, quand les ſoldats Allemands de la garniſon demanderent, d'une maniere à faire croire qu'ils ne vouloient pas être refuſés, qu'on acceptât les conditions propoſées par l'ennemi. Les ſoldats Wallons & Hollandois s'y oppoſoient : étant à l'égard des Eſpagnols plus coupables que les Allemands, ils ſentoient qu'ils n'avoient rien à eſpérer de la clémence du vainqueur. La garniſon ainſi diviſée d'opinions & de ſentimens, il y eut

pluſieurs

plusieurs soldats qui dans l'intention de chercher l'occasion de prendre la fuite, quitterent leurs postes & abandonnerent la garde des remparts. Alors les habitans, craignant que les Espagnols ne s'en apperçussent & ne prissent la ville d'assaut, se déterminerent à envoyer, sans différer, des députés au général Espagnol, pour accepter ses propositions & lui remettre les clefs de leur ville.

Liv. XII. 1573.

Ce fut le 13 Juillet 1573 qu'un régiment Espagnol entra dans Harlem, & prit possession de la ville. Aussi-tôt on donna ordre aux soldats de la garnison, & à tous les habitans, de mettre bas les armes; à ceux-ci de se retirer dans les églises, & à ceux-là dans les monasteres, & des gardes furent placées pour empêcher qu'aucun d'eux n'en sortît. Le même jour Tolede entra aussi dans la ville avec les troupes Espagnoles. Avant la reddition de la place, il avoit fait donner en particulier les assurances les plus positives aux soldats Allemands de la garnison, que s'ils contribuoient avec les habitans à ce que ses propositions fussent acceptées, il ne leur seroit fait aucun mal : ainsi, quoiqu'ils fussent gardés comme les autres, & qu'on ne leur permît pas de se retirer, on

La ville se rend.

Liv. XII. 1573.

ne leur faisoit essuyer aucun mauvais traitement; on leur distribuoit même du pain, comme aux habitans. Le troisieme jour le Duc d'Albe arriva ; sa santé étoit rétablie, & sous prétexte de visiter lui-même les fortifications de la place, & prendre connoissance de son état, il ne venoit que pour prescrire à son fils la conduite qu'il devoit tenir à l'égard des prisonniers.

Cruauté du Duc d'Albe & de son fils.

Ils ne prévoyoient pas le sort cruel qu'on leur préparoit. Il fut affreux, & tel qu'ils devoient l'attendre d'un ennemi sans aucune espece de générosité, toujours implacable dans sa haine, toujours cruel dans sa vengeance. Les soldats de la garnison furent les premieres victimes qu'on immola. Trois cens Wallons d'entre eux furent massacrés impitoyablement. Riperda & plusieurs autres personnes qualifiées porterent leurs têtes sur un échafaud ; on donna la mort à plusieurs centaines de soldats François, Anglois & Ecossois ; & un grand nombre de citoyens qu'on avoit arrêtés, prenant la fuite, on attachoit deux à deux ces malheureuses victimes, & on les jettoit dans la riviere. Les malades, les blessés furent égorgés dans la cour de l'hôpital qui les renfermoit.

Les hiſtoriens différent entre eux ſur le nombre de ceux que le Duc d'Albe & ſon fils immolerent à leur vengeance dans cette fatale journée. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les hiſtoriens Eſpagnols le font monter plus haut que les hiſtoriens Hollandois. Suivant les calculs les plus modérés, neuf cens braves gens, après s'être fiés à Tolede & avoir mis bas les armes ſur ſa parole, furent exécutés comme de vils malfaiteurs.

Liv. XII. 1573.

Conſéquences de la vigoureuſe défenſe de Harlem.

On ne peut s'empêcher de frémir au récit de tant de cruautés inouies & atroces; vouloir les juſtifier, ce feroit inſulter à l'humanité du lecteur : cependant on ne peut diſconvenir que le Duc d'Albe n'ait eu une eſpece de motif d'être cruel à l'égard des malheureux habitans de Harlem, dans leur courage & leur fermeté à ſe défendre, & par conſéquent dans les chagrins que leur réſiſtance vigoureuſe lui cauſa, & plus encore dans les pertes qu'ils lui occaſionnerent. La conquête de Harlem lui coûta plus de quatre mille cinq cens ſoldats, qui périrent de maladie ou par le glaive des aſſiégés; ſans compter un grand nombre d'autres, que les bleſſures ou les maladies occaſionnées par la rigueur de la ſaiſon, la rareté & la

Liv. XII. 1573.

mauvaise qualité des subsistances, mirent hors d'état de continuer de servir. La diminution de ses troupes ne fut pas la seule perte que lui causa le siége de Harlem; il épuisa ses finances, nuisit beaucoup à la réputation de ses armes, ranima l'espoir des révoltés, & les affermit de plus en plus dans la persuasion qu'un ennemi qui avoit eu tant de peine à vaincre, n'étoit pas lui-même invincible. La longue durée du siége de Harlem donna le temps aux autres villes révoltées de se mettre en état de défense, & à leur parti de pousser ses conquêtes dans la Zélande, où la ville de Middelbourg (8) étoit encore au pouvoir des Espagnols.

Les troupes Espagnoles se mutinent.

Mais de tous les inconvéniens qu'occasionna la longue durée du siége de Harlem, le plus funeste fut l'épuisement des finances du Duc d'Albe; car, obligé de retarder le payement de la solde de ses soldats, il se vit contraint de retarder aussi les autres opérations qu'il avoit projettées pour cette campagne. Son dessein étoit de faire passer son

(8) Bentivoglio, p. 117. Meteren, p. 110. Meursii Auriacus, L. VIII.

armée dans la Nord-Hollande, immédiatement après avoir soumis Harlem, & de l'employer à remettre dans le devoir la ville d'Alcmar. Mais ses troupes, au lieu de marcher de ce côté, refuserent d'obéir. Elles étoient irritées de ce qu'on les avoit frustrées du pillage de Harlem, & pour en marquer leur mécontentement, elles demanderent le payement des arrérages de leur solde. Envain Tolede représenta aux soldats que le retard qu'ils apportoient à obéir, nuisoit infiniment aux intérêts du Roi; ce fut pour eux un motif de plus de persister dans leur refus: plus ils sentoient le besoin qu'on avoit d'eux, plus ils s'obstinoient à vouloir rester dans l'inaction. Sans égard pour les remontrances de leurs officiers, pour les ordres de leur général, & au mépris de la capitulation, ils établirent leur quartier dans la ville, & mirent à contribution ses malheureux habitans, déjà épuisés, & par la durée du siége, & par les vexations qu'ils avoient souffertes depuis la capitulation. Le traitement que ces mutins leur firent essuyer, fut peu different de celui qu'ils auroient souffert, si leur ville eût été prise d'assaut. C'étoit enseigner aux autres villes, combien il étoit absurde de se soumettre aux Espagnols, quelques condi-

Liv. XII.

1573.

Liv. XII. 1573.

tions qu'ils offriffent ; puifque, lors même que leurs commandans vouloient obferver ces conditions, elles étoient violées par les foldats, dont la cupidité ne pouvoit être retenue ni réprimée par l'autorité même du général.

Le Duc d'Albe étoit vivement affecté de la mutinerie de fes foldats ; il voyoit les fuites fâcheufes qu'elle pouvoit avoir. Jufqu'alors il les avoit toujours tenus dans la plus exacte difcipline : fon penchant le pouffoit à ufer de la plus grande févérité pour la rétablir ; mais, d'un autre côté, il craignoit les fuites fâcheufes qu'auroit une trop grande rigueur. Il prit donc le parti de tenter les voies de la douceur & celles de la perfuafion ; il employa pour cela le Marquis de Vitelli, l'officier de fon armée le plus aimé & le plus refpecté. Les foins du Marquis réuffirent ; faifant ufage du crédit qu'il avoit fur les efprits, & de beaucoup d'adreffe, il parvint, mais avec beaucoup de peine, à perfuader aux mutins de fe contenter de recevoir feulement alors une partie de ce qui leur étoit dû, & de reconnoître, comme auparavant, l'autorité de leurs chefs (9).

(9) Bentivoglio p. 131.

On perdit un temps précieux à cette négociation, de maniere que la saison se trouva fort avancée avant que l'armée pût se mettre en marche pour aller faire le siége d'Alcmar. Si cette place eût été attaquée plutôt, Tolede s'en feroit facilement rendu maître. Cette ville avoit été la derniere des villes de la Hollande septentrionale à renoncer à l'obéissance du Roi d'Espagne; le nombre des Catholiques-Romains qu'elle renfermoit, étoit considérable, & ces Catholiques s'étoient même emparés d'une des portes de la ville: plusieurs fois, depuis la prise de Harlem, ils avoient fait solliciter Tolede de venir à leur secours; mais la mutinerie de ses soldats l'en avoit empêché. Le Prince d'Orange avoit profité de ce retardement; & les troupes qu'il avoit envoyées aux Protestans, les rendant supérieurs aux Catholiques-Romains, ils avoient ôté à ceux-ci la porte de la ville qui étoit en leur puissance. Guillaume leur avoit aussi envoyé, des villes voisines, des armes, des munitions de guerre & des vivres.

Liv. XII.

1573.

Siége d'Alcmar.

Don Frédéric voyoit toutes les difficultés qu'il auroit à surmonter, pour commencer, dans une saison aussi avancée, le siége d'une place, telle que celle d'Alcmar, située dans

Liv. XII. 1573.

un terrein auſſi marécageux : mais il ſe flattoit qu'en y employant une armée auſſi forte (elle étoit alors de ſeize mille hommes environ) il pourroit la réduire avant la ſaiſon des pluies. Il ſavoit que la réduction d'Alcmar lui faciliteroit beaucoup les conquêtes des autres villes de cette partie de la province. En conſéquence, auſſi-tôt que le Marquis de Vitelli eut, comme nous l'avons dit, appaiſé la mutinerie des ſoldats, & qu'il eut rétabli l'ordre & la diſcipline dans l'armée, Tolede lui fit prendre le chemin d'Alcmar, qui n'étoit qu'à une journée de marche de Harlem.

Les Eſpagnols ſont repouſſés.

Ayant fait élever une batterie de chaque côté de la ville, il commença par une vive canonnade, & en peu de jours les breches furent aſſez conſidérables pour qu'il pût ſe flatter de prendre la ville d'aſſaut. Pour diviſer l'attention & les forces des aſſiégés, il réſolut de les attaquer en même temps des deux côtés. Les habitans avoient prévu ſon deſſein, & s'étoient préparés à défendre vigoureuſement les deux breches. Les Eſpagnols jetterent deux ponts-volans ſur le foſſé, les paſſerent, & monterent à l'aſſaut en jettant de grands cris : ils étoient dans la perſuaſion qu'ils ne trouveroient qu'une foi-

ble réſiſtance; mais leur eſpérance fut trompée, & ils connurent bientôt que le courage qu'anime le déſeſpoir, peut ſuppléer au nombre & à l'expérience; que l'art eſt inutile à quiconque ne craint pas le danger & ſait braver la mort. La garniſon, ſecondée par les habitans, fit une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'elle étonna les aſſaillans. Ils revinrent pluſieurs fois à la charge, mais inutilement : ils furent obligés de ſe retirer, après avoir perdu ſix cens d'entre eux, & en avoir eu trois cens de bleſſés. Tolede leur fit des promeſſes, des menaces, pour les y faire retourner encore; mais ils furent ſourds à tout ce qu'il leur dit.

Peu de temps après, les pluies commencerent à tomber en grande abondance, & les Eſpagnols eurent beaucoup à ſouffrir de l'humidité de l'air & du terrein. D'un autre côté, le Duc d'Albe eut avis que les Hollandois étoient dans le deſſein d'ouvrir leurs écluſes & d'inonder le terrein autour d'Alcmar : craignant alors la deſtruction totale de ſon armée, il envoya ordre à Frédéric de lever le ſiége. Celui-ci obéit, retira ſes troupes de devant la ville, le onzieme Octobre : il marcha enſuite vers le midi de la

Ils levent le ſiége.

Liv. XII. province, où il mit en quartier d'hiver son armée fatiguée & épuifée. (10)

1573. Les Efpagnols ne furent pas plus heureux fur mer, qu'ils l'avoient été fur terre; les habitans d'Enchuyfen, de Horne & d'autres villes, pour fe venger des fecours que ceux d'Amfterdam avoient envoyés aux Efpagnols pendant le fiége de Harlem, avoient équipé une flotte, qui vint fe pofter à l'embouchure de l'Ye. Par ce moyen la communication entre Amfterdam & le Zuyder-Zée étoit entiérement fermée. Tous les vaiffeaux qui fortoient du port de cette ville & qui prenoient cette route, étoient pris ou détruits, & fon commerce fe trouvoit par-là totalement interrompu. Pour remédier à ce mal, qui, s'il eût duré long-temps, auroit été fatal aux habitans d'Amfterdam, qui ne fubfiftoient que par leur commerce, le Duc d'Albe fe rendit dans leur ville, & y fit équiper avec la plus grande célérité douze vaiffeaux de guerre, plus forts qu'ils ne l'étoient ordinairement alors. Il donna au Comte de Boffut le commandement de cette

Combat fur mer.

(10) Meteren, pag. 123. De Thou, Liv. LV, fect. 8.

flotte. Elle étoit inférieure à celle de l'ennemi pour le nombre des vaisseaux ; mais le Duc d'Albe se flattoit que ce désavantage seroit compensé par le grand nombre des soldats qui les montoient, la grosseur des vaisseaux, l'expérience & la bravoure du commandant.

Défaite de la flotte des Espagnols.

A l'approche des vaisseaux Espagnols, ceux des Hollandois quitterent leur poste, & se retirerent vers Horne & Enchuysen : ils y furent joints par plusieurs vaisseaux ; ce qui les mit en état d'aller au-devant de la flotte ennemie. Celle des Hollandois étoit commandée par Théodore Sonoy, qui, brûlant du désir de combattre, en cherchoit l'occasion favorable. Les deux flottes resterent pendant quelque temps en présence ; il y eut entre quelques-uns de leurs vaisseaux plusieurs rencontres assez vives. Le Comte de Bossut balança long-temps à s'engager dans un combat général, avec des forces si inférieures à celles de l'ennemi. Autant pour l'éviter, qu'à cause de la grosseur de ses vaisseaux qui tiroient beaucoup d'eau, il les tenoit en pleine mer & dans les endroits où il savoit qu'il y avoit le plus de fond. Les habitans d'Amsterdam désapprouvoient la prudence du Comte de Bossut ; plus occupés du

Liv. XII. 1573. désir de voir leur commerce délivré de la contrainte où le tenoit l'ennemi, que du danger qu'il pouvoit y avoir à le combattre, ils obtinrent à force d'importunité, & par un faux état qu'ils donnerent au Duc d'Albe des forces des Zélandois, un ordre positif au Comte de Bossut de leur livrer bataille.

Quoique celui-ci comptât peu sur le succès, il obéit, & alla attaquer la flotte Hollandoise qui se tenoit dans un bas-fond. Le combat fut fort vif; on se battit des deux côtés avec une égale valeur : mais la victoire se déclara pour les Hollandois, qui, ayant plus de vaisseaux que leurs ennemis, purent les attaquer de tous les côtés. Leurs vaisseaux étant aussi plus légers que ceux des Espagnols, manœuvrerent avec plus de facilité, & causerent beaucoup plus de dommages qu'ils n'en essuyerent. Un vaisseau de la flotte Espagnole fut coulé à fond, avec son équipage; trois autres échouerent, & furent pris ensuite. Tout le reste de la flotte, excepté le vaisseau que montoit le Comte de Bossut, dut son salut à la fuite. Les historiens contemporains parlent de ce vaisseau, comme d'un des plus gros qu'on eût encore vus, & en même temps des mieux

équipés. (11) Il fut environné par un grand nombre de vaiſſeaux ennemis, beaucoup plus petits, qui le canonnerent vivement & le pouſſerent ſur un banc de ſable. Le Comte de Boſſut, ne voulant pas encore ſe rendre, continua toujours à ſe défendre avec la plus grande valeur, juſqu'à ce que de trois cens ſoldats qu'il avoit ſur ſon bord, deux cens vingt furent tués, & tous les autres bleſſés & mis hors de combat, à l'exception de quinze. Un Eſpagnol alors lui conſeilla de laiſſer le paſſage libre aux ennemis, & quand il en ſeroit entré autant que pourroit en contenir le vaiſſeau, de mettre le feu aux poudres & de les faire ſauter avec le vaiſſeau. Cet homme n'imaginoit pas, qu'après les affreuſes perfidies que ceux de ſa nation avoient commiſes à Naerden & à Harlem, & auxquelles il avoit eu part, il pût eſpérer aucun quartier des Hollandois. Le Comte de Boſſut rejetta ce conſeil; il n'avoit rien à ſe reprocher; il avoit fait ce que ſon devoir & ſon honneur exigeoient de lui; il accepta donc l'offre que lui firent les vain-

(11) Le vaiſſeau Amiral, appellé l'inquiſition, ne portoit que trente-deux canons.

queurs, de lui laisser la vie & à tous ceux qui étoient sur son vaisseau, s'il vouloit se rendre. Ainsi se termina ce combat, qui dura vingt-huit heures. Le Comte de Bossut fut envoyé prisonnier à Horne. (12)

Liv. XII. 1573.

Bossut est fait prisonnier.

Sonoy donna aussi-tôt avis de sa victoire aux Etats de Hollande, qui, bien persuadés que leur salut dépendoit de la conservation de leur supériorité sur mer, attendoient avec la plus grande inquiétude quelle seroit l'issue du combat. Ils ordonnerent qu'on rendît des actions de graces de cette victoire dans toutes les églises de la province.

Prise de Geertruidenberg.

La prise de Geertruidenberg ajouta encore beaucoup à la joie des Hollandois : cette place fut surprise, & ce fut un Protestant François, nommé de la Payette, qui s'en rendit maître la nuit par escalade. La garnison, composée d'un régiment Wallon, fut passée au fil de l'épée : son gouverneur, qui étoit Espagnol, eut le même sort. Cette prise étoit de la plus grande importance; elle rendoit les Hollandois maîtres de la Meuse, & leur ouvroit l'entrée du Brabant.

(12) De Thou, Liv. LV. sect. 7. Meteren, p. 125. Bentivoglio, a. 133.

Le Duc d'Albe fut en quelque façon dédommagé de cette perte par un avantage qu'eut un détachement de ſon armée ſur le Sieur de St. Aldegonde, qui avoit marché avec un corps de troupes pour empêcher les incurſions des Eſpagnols dans la partie méridionale de la Hollande. Les troupes de St. Aldegonde furent taillées en pieces & lui-même fait priſonnier. D'Albe n'auroit pas épargné la vie d'un homme, dont le zele actif avoit animé celui de tous ſes concitoyens pour la liberté : mais le Comte de Boſſut étoit dans la puiſſance du Prince d'Orange, & celui-ci avoit déclaré qu'il traiteroit le Comte de Boſſut, comme le Duc d'Albe traiteroit St. Aldegonde.

Liv. XII. 1573. St. Aldegonde fait priſonnier.

Le Duc d'Albe s'étoit propoſé d'ouvrir la campagne par le ſiége de Leyde; il avoit même déjà fait occuper par ſes troupes pluſieurs poſtes dans les environs de cette ville. Ce ſiége, non moins mémorable que celui de Harlem, n'offroit ni moins de difficultés à ſurmonter, ni moins de gloire à acquérir; mais c'étoit au ſucceſſeur de celui qui avoit formé le projet de cette grande entrepriſe, que l'exécution en étoit réſervée. Le Duc, comme nous l'avons dit, avoit demandé la permiſſion de ſe retirer & de retourner en

Le Duc d'Albe quitte les Pays-Bas.

Liv. XII. 1573.

Eſpagne ; il avoit prétexté le mauvais état de ſa ſanté, occaſionné par l'humidité du climat & par les fatigues qu'il avoit eſſuyées. Mais bien de gens penſoient que le véritable motif de ſa demande étoit la crainte qu'il avoit que le Roi d'Eſpagne, prévenu par ſes ennemis, ne le rappellât auprès de lui & ne donnât ſa place à un autre. On ne pouvoit pas cependant raiſonnablement le préſumer, puiſque le Duc d'Albe n'avoit agi que conformément aux ordres mêmes du Roi, tout, juſqu'aux actions les plus cruelles, lui avoit été preſcrit. Mais le Duc pouvoit penſer, & cela étoit aſſez vraiſemblable, que ſon maître commençant à douter de la réuſſite de ſes projets, & ſur-tout des cruelles meſures qu'il avoit priſes pour les faire réuſſir, pourroit, en cédant à la néceſſité, même contre ſon inclination & ſon goût naturel, vouloir qu'on eſſayât d'employer des moyens plus doux que ceux qui avoient été mis en uſage, & qui juſqu'alors n'avoient pas réuſſi. Telles étoient en effet les diſpoſitions de Philippe, lorſque le Duc d'Albe demanda à quitter les Pays-Bas. On le ſavoit à Madrid peu propre à ſuivre le nouveau plan de conduite qu'on y avoit adopté ; on étoit perſuadé dans le conſeil du Roi que, tant qu'il reſteroit dans

ſon gouvernement, jamais les provinces ré- volteés ne voudroient écouter aucunes propoſitions d'accommodement qui leur ſeroient faites par un homme qu'elles avoient en horreur. Philippe avoit donc conſenti à la demande du Duc d'Albe, & avoit même envoyé pour le remplacer le Duc de Medina-Cœli. Celui-ci, à ſon arrivée dans les Pays-Bas, fut effrayé des difficultés qu'il avoit à ſurmonter; il vit peu de gloire à acquérir, & beaucoup de danger à eſſuyer; & l'état des affaires lui parut tel, qu'il refuſa de ſe charger d'un emploi qu'il conſidéroit comme trop au-deſſus de ſes forces. Il demanda & obtint la permiſſion de retourner en Eſpagne, & reſta cependant dans les Pays-Bas jusqu'à la fin de 1573, qu'arriva à Bruxelles le nouveau Gouverneur Don Louis Zuniga de Requeſens. Le Duc d'Albe s'y étoit rendu pour le recevoir & lui remettre le gouvernement. Peu de jours après le Duc & ſon fils partirent pour l'Allemagne, d'où ils ſe rendirent en Eſpagne, en paſſant par l'Italie.

Liv. XIII. 1573.

Ce changement ne produiſit point le même effet ſur tous les eſprits. Les Proteſtans même n'étoient pas d'accord entre eux ſur les ſuites qu'auroit le départ du Duc d'Albe; les uns en reſſentoient de la joie, parce qu'ils

Liv. XII.

1573.

connoiſſoient ſes grands talens & redoutoient ſa grande habileté; les autres conſidéroient que la fortune l'avoit en quelque ſorte abandonné, & que le ſentiment d'horreur que ſa tyrannie avoit inſpiré pour ſa perſonne & ſon gouvernement, reſſerrant les liens qui uniſſoient ſes ennemis, les auroit toujours empêché d'entendre à aucune ſorte d'accommodement que les Eſpagnols auroient pu leur faire propoſer. Les Proteſtans le regardoient comme la ſource de toutes les calamités qu'ils avoient éprouvées : ils ſe rappelloient que, lorſque la Ducheſſe de Parme lui avoit remis le gouvernement, la tranquillité, la paix & le bonheur régnoient dans les Pays-Bas, & que ſa tyrannie y avoit ſubſtitué le trouble, le déſordre, & allumé le feu de cette guerre deſtructive qu'il n'avoit pu éteindre : ils penſoient que c'étoit la certitude qu'il avoit de ne pouvoir jamais y parvenir, qui l'avoit engagé à demander ſon rappel. Cet homme ſanguinaire ſe vanta au Comte de Koningſtein, oncle du Prince d'Orange, chez qui il logea en paſſant par l'Allemagne, pour aller en Italie, que durant les cinq années & demie de ſon gouvernement, il avoit fait mourir par la main des bourreaux plus de dix-huit mille hérétiques, outre un nombre

plus considérable encore, qu'il avoit fait périr par le glaive, après la réduction des villes & les batailles gagnées.

Il est certain que tant que dura l'administration du Duc d'Albe, l'état des Pays-Bas fut, on ne peut pas plus, déplorable. Il n'opprima pas seulement les Protestans, mais encore les Catholiques-Romains; un grand nombre de ces derniers périrent par ses ordres, & leurs biens furent confisqués, sous prétexte qu'ils avoient donné retraite à des hérétiques, ou parce qu'ils avoient été en correspondance avec ceux qui avoient été exilés. Il fit punir très-séverement des femmes, pour avoir facilité par leurs soins l'évasion de leurs maris, dont le Conseil de sang avoit proscrit la tête. Des enfans essuyerent aussi les plus rigoureux traitemens, & tout leur crime étoit d'avoir aidé à la fuite des auteurs de leurs jours, condamnés par ce cruel tribunal. A Utrecht on vit un pere périr par les mains du bourreau, pour avoir caché pendant une nuit son fils qui avoit été banni. Avant que le Duc d'Albe vint dans les Pays-Bas, le commerce y étoit florissant : les persécutions qu'il fit essuyer aux Protestans en firent sortir un nombre considérable d'hommes industrieux ; il fit encore beaucoup de mal au

Liv. XII. 1573.

commerce de ce pays par ſa négligence à ſe procurer une marine capable d'en impoſer à celle qu'avoient les révoltés. Malgré cet état d'épuiſement, il accabloit le pays de taxes & d'impôts, qu'on levoit avec la plus grande rigueur. Souvent, on le vit faire provoquer le peuple ; & quand, pouſſé à bout, celui-ci ſe livroit à des excès, on ſaiſiſſoit cette occaſion pour confiſquer les biens des coupables, ſouvent même on les condamnoit à la mort. La levée des taxes & ces confiſcations produiſoient des ſommes conſidérables, qui cependant ne pouvoient pas ſuffire à ſes dépenſes, qui étoient énormes ; & l'Eſpagne ne lui faiſant paſſer que très-peu d'argent, parce qu'elle-même alors étoit engagée dans des entrepriſes très-diſpendieuſes, c'étoit le pays qui fourniſſoit à la levée & à l'entretien des différens corps d'armée & à l'établiſſement des citadelles qu'il faiſoit bâtir pour contenir le peuple. L'état d'épuiſement continuel où il ſe trouvoit, le mettant dans l'impoſſibilité de payer la ſolde de ſes ſoldats, il étoit ſouvent contraint de leur permettre de vivre à diſcrétion chez les habitans des villes & des campagnes, qu'il livroit de cette maniere à la cupidité cruelle & oppreſſive du ſoldat.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE TREIZIEME.

Premiere Partie.

PERSONNE ne pouvoit mieux que Requesens remplacer le Duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas; il avoit toutes les qualités propres à l'emploi important qu'il alloit remplir. A la bataille de Lépante il avoit acquis la réputation d'un brave militaire & d'un bon officier : par sa prudence & sa modération il s'étoit fait estimer & aimer à Milan, dont il étoit gouverneur ; & Philippe s'étoit flatté, en le choisissant, que

Liv. XIII. 1574.

Caractere de Requesens.

Liv. XIII.
1574.

ſa douceur produiroit plus d'effet ſur l'eſprit des révoltés des Pays-Bas, que n'en avoit eu l'adminiſtration violente du Duc d'Albe.

Pour faire connoître combien les meſures que la cour d'Eſpagne avoit priſes, étoient différentes de celles qu'elle avoit adoptées auparavant, Requeſens fit abattre la ſtatue du Duc d'Albe, dont nous avons parlé auparavant; il réprima auſſi l'inſolence de quelques garniſons, qui, autoriſées par le Duc d'Albe, commettoient les plus grands excès; il s'occupa enſuite des moyens qu'il pourroit employer pour porter des ſecours aux habitans de la ville de Middelbourg, que les Zélandois aſſiégeoient depuis plus d'un an & demi : les aſſiégés étoient alors réduits à la derniere extrémité. Pendant le gouvernement du Duc d'Albe, on avoit fait pluſieurs tentatives pour faire lever le ſiége; mais la ſupériorité de la flotte des révoltés avoit toujours rendu inutiles ces tentatives. Mondragone, qui en étoit gouverneur & qui la défendoit, avoit inſtruit Requeſens, que s'il n'étoit ſecouru dans peu de jours, il feroit obligé de capituler.

Il tente de faire lever le ſiége de Middelbourg.

Requeſens ſentoit que ce n'étoit qu'à l'extrémité qu'un officier auſſi brave, auſſi in-

trépide, que l'étoit Mondragone, déclaroit qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de conſerver la place qui avoit été confiée à ſon zele & à ſon courage. Il étoit perſuadé auſſi que de la conſervation de Middelbourg dépendoit celle de toutes les autres villes de la Zélande, qui étoient reſtées fidelles au Roi. En conſéquence il s'occupa, de préférence à tout, des moyens d'empêcher que Middelbourg ne tombât en la puiſſance des Zélandois. Il ſe rendit à Anvers, & y fit travailler ſans relâche à l'équipement de pluſieurs vaiſſeaux, qui, joints à ceux qu'il faiſoit équiper en même-temps à Berg-op-zoom, lui compoſerent une flotte de plus de trente voiles, non compris les vaiſſeaux de tranſport pour les vivres & les munitions de guerre (1).

Liv. XIII. 1574.

Cette flotte fut diviſée en deux eſcadres : l'une, aux ordres du Vice-Amiral, le Sr. de Glimes, & de Jules Romero, partit de Berg-op-zoom; l'autre, commandée par Sanche d'Avila, fit voile d'Anvers, vogua à l'oueſt de l'Eſcaut, tandis que la premiere voguoit à l'eſt. Son but étoit d'engager l'en-

(1) Meteren, p. 31.

Liv. XIII. 1574.

nemi à divifer fes forces, afin que l'une des deux efcadres pût arriver plus facilement jufqu'au canal de Middelbourg & y entrer.

Ces mefures étoient bien prifes; mais le Prince d'Orange les déconcerta : il avoit des amis & des partifans dans toutes les provinces maritimes, par le moyen defquels le deffein de Requefens étoit parvenu à fa connoiffance : fon plan d'opération lui avoit même été découvert. Il avoit auffi-tôt quitté la Hollande, & étoit venu dans l'ifle de Walcheren; & afin d'être plus à portée de diriger les opérations des Zélandois, il avoit fixé fa réfidence à Fleffingue : il donna ordre à une partie de leur flotte de fe porter proche la côte méridionale de l'ifle & d'y attendre l'efcadre de d'Avila, tandis que le refte de la flotte, aux ordres de Boiffot, Amiral de Zélande, iroit attaquer le plutôt poffible dans l'Efcaut oriental celle de Glimes & de Romero.

Cette efcadre & la plus grande partie des vaiffeaux de tranfport, deftinés pour Middelbourg, avoient fait voile de Berg-op-Zoom. Requefens, inquiet de fon fort, l'avoit accompagnée jufqu'à Sacherlo; elle y jetta l'ancre, en attendant la marée mon-

tante.

tante. Lorsque les Zélandois, commandés par l'Amiral Boissot, parurent, Glimes connut bientôt combien ses forces étoient inférieures à celles de Boissot, non-seulement pour le nombre, mais encore pour la grosseur des vaisseaux : son avis fut de ne pas hazarder le combat & de renoncer à l'entreprise ; mais Romero, emporté par son courage, qui d'ailleurs avoit le plus grand mépris pour les révoltés, s'obstina à demander le combat, & força en quelque sorte Glimes à y consentir. En conséquence on leva l'ancre, & l'on vogua vers l'ennemi. Le vaisseau que montoit Glimes, ayant donné contre un banc de sable, on ne put parvenir à le dégager. Aussi-tôt les Zélandois l'attaquerent de tous côtés, & parvinrent à y mettre le feu. Romero étoit venu à son secours, mais tous les efforts qu'il fit pour éteindre les flammes, furent inutiles : le vaisseau de Glimes coula à fond, après avoir mis le feu à celui de Romero, qui fut obligé de l'abandonner & de se sauver à la nage. (2) Les autres vaisseaux Espagnols eurent un sort aussi funeste; les uns furent brûlés,

Liv. XIII.

1574.

(2) Meursii Auriacus, p. 122.

Liv. XIII. 1574. les autres coulés à fond : tous ceux qui ne furent pas dévorés par les flammes, ou submergés par les eaux, passerent au pouvoir du vainqueur. Glimes, plusieurs autres officiers, & mille Wallons ou Espagnols, périrent dans cette journée. Cette victoire fut décisive, & Requesens eut le chagrin d'en être le témoin de dessus la digue de Sacherlo, où il s'étoit placé. Cet événement étoit par lui-même, on ne peut pas plus, funeste pour le moment; mais Requesens l'envisageant par rapport aux suites, jugea qu'il l'étoit encore davantage qu'il ne le paroissoit.

D'Avila, de son côté, étoit parti avec son escadre du port d'Anvers, & avoit fait voile vers Flessingue. Si, sans s'arrêter, il eut continué sa route, il feroit arrivé à sa destination, & auroit secouru Middelbourg. Le Prince d'Orange, qui l'observoit du haut d'un cap près de Flessingue, n'étoit pas sans inquiétude; il savoit que l'escadre qu'il avoit envoyée pour s'y opposer, n'étoit pas assez forte pour combattre d'Avila avec succès; parce que les vaisseaux les plus forts & les mieux montés, les troupes les plus braves & les meilleurs équipages, avoient été donnés à l'Amiral Boissot : ainsi ce que

craignoit le plus le Prince d'Orange, étoit que d'Avila voulût tenter de paſſer avant le retour de Boiſſot. Mais ſes craintes ceſſerent bientôt, quand il vit d'Avila jetter l'ancre & paroître réſolu d'attendre Glimes & Romero pour continuer ſa route. Cette faute décida du ſort de Middelbourg. Peu d'heures après d'Avila fut inſtruit de la perte de la bataille de Sacherlo, & déſeſpérant alors de pouvoir ſecourir cette place, il ramena ſon eſcadre à Anvers, où il arriva, ſans que l'ennemi qui le pourſuivoit, eût pu lui faire beaucoup de mal.

Middelbourg ſe rend.

Le Prince d'Orange envoya auſſi-tôt à Middelbourg un officier Eſpagnol, qu'on avoit fait priſonnier; il le chargea d'inſtruire Mondragone de ce qui venoit de ſe paſſer, & de lui dire que ſi dans quelques jours il ne rendoit pas la place, il feroit paſſer toute la garniſon au fil de l'épée. Les aſſiégés étoient réduits à la plus cruelle extrêmité, un grand nombre d'entre eux étoient morts de faim ou des maladies que leur avoient occaſionné les mauvais alimens : les proviſions de toute eſpece, ſans excepter même la chair de cheval & celle de chien, étoient épuiſées, & ils ne ſe nourriſſoient plus que d'un mauvais pain fait avec de la graine de

Liv. XIII.
1574.

lin; encore ne leur en reſtoit-il que très-peu. Dans cette ſituation, il falloit ou capituler, ou ſe réſoudre à mourir de faim; & en retardant plus long-temps à ſe rendre, c'étoit expoſer la garniſon & les habitans à être impitoyablement maſſacrés par un vainqueur irrité d'une réſiſtance obſtinée. Mondragone conſentit donc de rendre Middelbourg & Armuyden, aux conditions que la garniſon ſortiroit avec armes & bagages; que tous les eccléſiaſtiques & les habitans Catholiques-Romains qui voudroient ſe retirer, le pourroient faire librement, & emporter avec eux leurs effets, ou en diſpoſer comme ils jugeroient à propos. Le Prince d'Orange, qui eſtimoit Mondragone, même à cauſe de la belle défenſe qu'il venoit de faire, accepta les conditions qu'il propoſoit; mais il exigea de lui ſa parole d'honneur qu'il demanderoit à Requeſens la liberté de St. Aldegonde & de deux ou trois autres officiers généraux, & que, s'il ne pouvoit pas l'obtenir, il reviendroit ſe remettre en ſa puiſſance. Mondragone prouva qu'il n'étoit pas indigne de cette marque de confiance, & à ſa ſollicitation, St. Aldegonde & les autres officiers réclamés par

le Prince d'Orange, furent mis en liberté. (3) Liv. XIII.

La prise de Middelbourg, & le gain de 1574.
la bataille de Sacherlo, donnoient un grand avantage au parti de Guillaume fur celui des Efpagnols. C'étoit pour le fucceffeur du Duc d'Albe débuter d'une maniere bien peu propre à lui gagner la confiance du peuple; cependant, malgré ces avantages, le Prince d'Orange ne pouvoit fe défendre des alarmes les plus vives, lorfqu'il confidéroit l'effet que pourroit faire fur les efprits & fur les cœurs, la grande différence qu'il y avoit entre le caractere de Requefens & celui de fon prédéceffeur; & plus encore celle de la conduite que l'un avoit tenue, de celle que l'autre paroiffoit avoir envie de tenir. Les grands talens militaires du Duc d'Albe, la fermeté de fon ame, fa grande vigilance, & fon infatigable activité, plus que tout cela, l'inflexibilité de fon caractere & la dureté, pour ne pas dire la férocité de fon cœur, l'avoit rendu un objet de terreur & d'effroi. Par la crainte qu'il avoit infpirée, il avoit tenu dans la dépendance le plus grand nom-

Craintes du Prince d'Orange.

(3) Meteren, p. 120. Bentivoglio.

Liv. XIII. 1574.

bre des provinces des Pays-Bas, & rendu vains les efforts des autres. C'étoit sa tyrannie qui avoit produit la révolte ; c'étoit elle qui l'avoit affermie ; c'étoit elle qui l'avoit soutenue. Un gouvernement plus doux, plus juste, plus adroit, pouvoit non-seulement affermir les provinces de l'intérieur dans leur soumission, mais encore engager celles de Hollande & de Zélande à reprendre leur ancien joug. Pour prévenir ce funeste changement, le Prince d'Orange mit en usage tous les moyens qu'il crut les plus propres, tant pour augmenter la crainte que l'idée seule de ce joug pouvoit inspirer, que pour soutenir l'espérance de ceux qui s'y étoient soustraits.

Il met le peuple sur ses gardes.

» Le Roi d'Espagne, « disoit-il, ou faisoit-il dire par ceux qui lui étoient dévoués, » a paru consulter vos désirs, quand il a » rappellé le Duc d'Albe ; mais le choix qu'il » a fait de Requesens pour lui succéder, » doit-il vous donner la plus légere espé- » rance que vos droits seront plus respectés » par ce nouveau gouverneur qu'ils ne l'ont » été par son prédécesseur ? C'est par la ma- » niere cruelle dont Requesens a traités les » Maures du Royaume de Grenade, qu'il a » mérité la faveur de son maître. C'est un

» étranger pour vous, comme l'étoit le Duc » d'Albe ; il eſt, comme lui, Eſpagnol. Pouvez-vous donc vous flatter qu'il prendra » quelque intérêt à votre ſort ? Pouvez-vous » eſpérer qu'il ait d'autres déſirs que de faire » réuſſir les projets tyranniques de l'Eſpagne ? Requeſens paroît plus doux, plus » pacifique que ne l'étoit le Duc d'Albe ; » mais cette douceur n'eſt que feinte, elle » eſt dans ſon maintien & dans ſes manieres, plutôt que dans ſon cœur ; elle n'en » eſt auſſi que plus dangereuſe & plus à » redouter pour tous ceux qui aiment véritablement leur patrie. Requeſens a promis » beaucoup ; il a fait de grandes proteſtations de bonté, de clémence : mais juſqu'à préſent a-t-il parlé de vous délivrer » du poids énorme des taxes dont on vous » accable ? A-t-il été queſtion de rendre à » vos conſciences cette liberté qu'on veut » leur ravir, & de les affranchir de la » contrainte dans laquelle le Duc d'Albe » vouloit les tenir ? Les loix que celui-ci a foulées aux pieds, ont-elles été » rétablies ? Ces troupes étrangeres, à » l'avidité, à la férocité deſquelles on » vous a livrés, ont-elles été renvoyées » dans leur pays ? Ce ſont tous ces motifs

Liv. XIII. 1574.

Liv. XIII.

1574.

» qui ont fait prendre les armes aux pro-
» vinces de Hollande & de Zélande : la for-
» tune, il eſt vrai, ne s'eſt pas toujours
» déclarée pour elles ; cependant quelque
» vigoureux efforts qu'ait fait le Duc d'Albe,
» quelque nombreuſes armées qu'il ait em-
» ployées pour les réduire, ces mêmes pro-
» vinces ſont aujourd'hui gouvernées par
» leurs propres habitans, jouiſſent de la li-
» bre & pleine poſſeſſion de tous leurs droits
» civils & religieux. C'eſt aux autres pro-
» vinces à ſuivre aujourd'hui leur exemple.
» Le nouveau gouverneur que le Roi d'Eſ-
» pagne leur a donné, ſait peu l'art de la
» guerre : à peine ſes troupes le connoiſ-
» ſent-elles. Ces mêmes troupes ſont mécon-
» tentes, & il fermente parmi elles un ger-
» me de ſédition qu'on n'a pas étouffé. Peut-
» être regardera-t-on comme une audace té-
» méraire qu'un auſſi petit territoire que
» celui des Pays-Bas, oſe entrer en lice
» avec un ennemi auſſi puiſſant que l'eſt le
» Roi d'Eſpagne. Mais cette puiſſance du
» Roi d'Eſpagne eſt-elle réelle ? eſt-elle dans
» le vrai auſſi formidable qu'elle paroît ? La
» grande étendue de ſes domaines l'embar-
» raſſe, & le gêne beaucoup plus qu'elle ne
» contribue à le rendre redoutable ; & ſi

» l'on considere combien les Pays-Bas sont Liv. XIII. 1574.
» éloignés du siége de l'empire Espagnol, on
» concevra aisément que, vu les difficultés
» d'y envoyer des troupes, soit d'Italie,
» soit d'Espagne, il est bien difficile, pour
» ne pas dire impossible, que le Roi d'Espa-
» gne parvienne jamais à remettre sous son
» obéissance les provinces qui s'y sont souf-
» traites, si elles agissent de concert, si elles
» sont fermes & constantes dans leur réso-
» lution pour une cause qui intéresse la
» fortune & l'existence de leurs habitans,
» leur commerce, leur religion & leur li-
» berté civile. «

Ces discours, & d'autres semblables répétés souvent au peuple, l'animoient, l'attachoient au Prince d'Orange, & lui donnoient la plus grande ardeur d'agir de concert avec lui, pour empêcher l'exécution du projet que l'Espagne avoit formé de le réduire à un honteux esclavage.

Derniere entreprise du Comte Louis de Nassau.

D'un autre côté, le Comte Louis de Nassau, qui après la réduction de Mons avoit résidé en Allemagne, mettoit tout en usage pour engager les Princes Protestans à l'aider dans ses préparatifs pour une nouvelle invasion dans les provinces de l'intérieur. Le mauvais succès de ses premieres entreprises

ne l'avoit pas découragé ; il connoissoit la grande propension des soldats Espagnols à la mutinerie ; mais c'étoit sur-tout sur l'aide de son frere, qui alors pouvoit le seconder vivement, qu'il comptoit le plus pour la réussite des nouvelles entreprises qu'il projettoit. Il avoit été arrêté entre lui & le Prince d'Orange, qu'aussi-tôt que ce dernier auroit achevé ses levées, il s'avanceroit à la tête d'un corps de troupes vers les provinces de l'intérieur, soit pour faire une diversion, soit pour joindre leurs forces.

Mais l'argent manquoit au Comte Louis. Toute sa fortune, ainsi que celle de son frere, avoient été épuisées par les différentes entreprises militaires qu'ils avoient formées. Les Etats de Hollande ne pouvoient suffire aux dépenses ordinaires, dont ils étoient chargés. Conjointement avec le Prince d'Orange, ils s'étoient adressés à la Reine d'Angleterre ; mais cette Princesse, qui ne vouloit pas alors se brouiller avec le Roi d'Espagne, avoit refusé de les secourir. Plusieurs Princes Protestans d'Allemagne avoient promis des secours au Comte Louis ; c'étoit même d'après leurs promesses qu'il avoit formé le projet qu'il méditoit : mais quand il fallut réaliser ces promesses, ils furent

aussi froids, qu'ils avoient paru d'abord vifs & empressés. Dans cette fâcheuse circonstance, le Comte Louis, ne voulant pas cependant renoncer à son projet, dans lequel un nombre de Protestans François & Allemands étoient entrés à sa sollicitation, il entama une négociation secrete avec Schomberg, Ambassadeur du Roi de France, qui alors sollicitoit les Princes d'Allemagne pour qu'ils se déclarassent en faveur du Duc d'Anjou, que le Roi son frere vouloit faire élire Roi de Pologne. Dans une entrevue que le Comte Louis eut à Francfort sur le Mein avec Schomberg, on convint que si le Roi de France déclaroit la guerre à l'Espagne, les provinces de Hollande & de Zélande seroient aussi-tôt après remises entre les mains des François, dont le Souverain promettoit de maintenir les habitans dans la jouissance pleine & entiere de tous leurs droits, & dans le libre exercice de la religion Réformée. Que si le Roi de France ne vouloit pas se déclarer ouvertement & faire la guerre à l'Espagne, il feroit remettre au Comte Louis trois cens mille livres; mais que ce monarque auroit de même la souveraineté de la Hollande & de la Zélande, & que quelques-uns des Princes Allemands qui en-

Liv. XIII.

1574.

troient dans ce traité, feroient garans envers la France de cette derniere condition.
Liv. XIII.
1574.
Une partie des trois cens mille livres, promifes par la France, fut remife au Comte Louis, qui par là fe trouva en état d'achever fes levées, & d'en former un corps de fept mille hommes d'Infanterie, & de trois à quatre mille de cavalerie. La mort de Charles IX, (4) qui arriva quelque temps après, empêcha l'exécution de ce traité.

Malgré la rigueur de la faifon, le Comte fe mit en marche, à la tête de fa petite armée, au commencement de Février. Il avoit avec lui fon frere Henri, & Chriftophe, fils de l'Electeur Palatin. Dans le deffein de furprendre Requefens, il s'avança avec une grande célérité vers les Pays-Bas. Après avoir paffé le Rhin & la Mofelle, il dirigea fa marche vers la Gueldre. Son intention étoit de paffer la Meufe à Maeftricht, de traverfer le Brabant, & d'aller fe joindre à fon frere, qui s'étoit engagé de marcher de fon côté, afin d'unir fes forces aux fiennes.

Embarras où fe trouve Requefens.

Le Comte Louis avoit fait fes préparatifs

(4) De Thou, Liv. LV. Meteren, p. 133.

avec tant de promptitude & si secretement, que Requesens ignora son dessein jusqu'au moment où il apprit sa marche. Cette nouvelle le jetta dans un grand embarras; les échecs qu'il avoit essuyés, l'avoient tellement affoibli, qu'il ne se croyoit pas en état de pouvoir s'opposer en même-temps aux entreprises des deux freres; & il considéroit que si, au lieu de diviser ses forces, il les rassembloit toutes pour marcher à la rencontre du Comte Louis, il exposeroit toutes les provinces maritimes à devenir la proie du Prince d'Orange. D'ailleurs il appréhendoit que les soldats employés à la garde des villes ne refusassent d'en sortir, avant qu'on leur eût payé les arrérages de leur solde. Son embarras étoit encore augmenté par l'avis qu'il venoit de recevoir d'un projet formé par les partisans du Prince d'Orange de surprendre Anvers. Dans ces circonstances, Requesens assembla ses principaux officiers, & après avoir entendu leur avis, il prit le parti de rester à Anvers avec le Marquis de Vitelli, pour empêcher l'effet des intrigues secretes du Prince d'Orange. Il avoit fait faire de nouvelles levées; il en forma un corps, à la tête duquel il mit d'Avila, & l'envoya vers Maestricht, pour s'opposer à

ce que le Comte Louis ne paſſât la Meuſe.

Liv. XIII. Ce premier corps fut ſuivi immédiatement du

1574. reſte de toutes ſes troupes, qu'il tira de leurs quartiers, en leur promettant qu'elles ſeroient payées en entier des arrérages qui leur étoient dûs, auſſi-tôt qu'on auroit mis les provinces de l'intérieur à couvert du danger qui les menaçoit.

Le Comte Louis veut ſurprendre Maeſtricht.

De ſon côté, le Comte Louis avoit toujours avancé vers les frontieres, & étoit venu camper à quelques milles de Maeſtricht, dans l'eſpérance que les amis qu'il avoit dans la ville, y feroient aſſez puiſſans pour lui livrer une porte. Mais Requeſens l'avoit prévenu; quelques compagnies de troupes légeres qu'il avoit détachées du corps des troupes que commandoit d'Avila, arriverent à temps pour empêcher les amis du Comte Louis d'exécuter leur deſſein. D'Avila, qui les ſuivoit de près avec toute l'armée, arriva peu de jours après.

Le Comte Louis n'étoit pas en état d'entreprendre le ſiége d'une ville auſſi bien fortifiée que l'étoit Maeſtricht; il prit donc le parti, après quelques légeres eſcarmouches, de décamper, & ſuivant toujours le cours de la riviere à l'Eſt, il marcha vers Ruremonde. Il n'y fut pas plus heureux qu'à

Maeſtricht : les habitans ſur leſquels il comptoit, étoient ſurveillés de trop près pour qu'ils oſaſſent ſe déclarer en ſa faveur. Il continua donc ſa marche, en ſuivant toujours la même direction, & réſolut de ne point s'arrêter juſqu'à ce qu'il eût joint ſon frere, qu'il ſavoit s'avancer à ſa rencontre vers le canton qui eſt ſitué entre la Meuſe & le Waal.

Liv. XIII. 1574.

D'Avila traverſe la marche du Comte Louis.

D'Avila ne s'étoit d'abord propoſé que d'empêcher le Comte Louis de paſſer la Meuſe, & pour cet effet il l'avoit ſuivi d'auſſi près qu'il avoit pu ; de maniere que les deux armées n'étoient ſéparées que par cette riviere. Un renfort de deux mille hommes de vieilles troupes que reçut ce général & l'avis que lui donnerent ſes eſpions que le Comte Louis, ayant renoncé au deſſein de paſſer la Meuſe, étoit en pleine marche pour aller rejoindre l'armée du Prince d'Orange, lui firent prendre le parti de ſe porter en avant, afin d'empêcher, s'il étoit poſſible, cette jonction, & forcer le Comte Louis au combat, avant qu'elle ſe fît. Dans cette intention d'Avila hâta ſa marche, traverſa la Meuſe à Grave ſur un pont de bataux & alla ſe poſter de maniere qu'il falloit, ou que le Comte Louis renonçât au

projet de joindre le Prince d'Orange, ou
Liv. XIII. qu'il attaquât les Espagnols, les forçât à se
1574. retirer & à lui laisser le passage libre. Il n'auroit pas été réduit à cette extrêmité fâcheuse, & auroit laissé loin derriere lui l'armée Espagnole, si ses soldats, mécontens de n'être entrés ni dans Maestricht ni dans Ruremonde, n'eussent ralenti leur marche & donné le temps aux Espagnols de venir leur barrer le passage. Le Comte Louis ne fut instruit du dessein de d'Avila qu'au moment qu'il apprit qu'il avoit passé la Meuse, & qu'il étoit avec toute son armée à une lieue environ du village de Mooch, où il venoit d'arriver avec la sienne. Dans cette position il falloit se résoudre à livrer bataille ou à se retirer. Il étoit aussi dangereux que difficile de prendre ce dernier parti : une retraite dans de pareilles circonstances ne peut se faire sans beaucoup de désordre : le soldat, qui suppose toujours le danger, qu'on veut éviter, bien plus grand qu'il ne l'est, est abattu & consterné ; il songe à fuir & est peu occupé du soin de se défendre. Cette considération détermina principalement le Comte Louis à livrer bataille, quoiqu'il n'ignorât pas qu'il alloit avoir à combattre de vieux soldats d'élite, aussi braves que bien

disciplinés, que le souvenir de leurs exploits passés animoit : sans compter encore que d'Avila, leur général, étoit un capitaine d'une grande habileté ; que du rang de simple soldat il étoit parvenu, par son seul mérite à celui de général.

Liv. XIII. 1574.

Bataille de Mooch.

Pour pouvoir mieux résister à un ennemi si formidable, le Comte Louis prit la résolution de rester dans le poste de Mooch, & fit élever un retranchement, derriere lequel il mit son infanterie. Sa cavalerie, quoique diminuée considérablement par la désertion, étoit encore infiniment supérieure à celle de l'ennemi : mais le terrein étoit si inégal qu'il ne pouvoit tirer beaucoup d'avantage de cette supériorité. Il la plaça, autant que le terrein le lui permit, à la droite de son camp; il envoya ensuite un détachement, composé de ses meilleurs soldats, occuper une colline située derriere son armée ; il destinoit ce corps de réserve à fixer la victoire, si elle paroissoit douteuse en sa faveur, ou à lui ouvrir un passage en cas d'infortune, afin qu'il pût aller joindre son frere, qui s'étoit avancé jusqu'à Nimegue. A peine ces dispositions étoient-elles faites, que d'Avila parut. La droite de son armée étoit toute d'infanterie, la gauche toute de cavalerie, dont le

flanc étoit couvert d'un corps de fusiliers ;
Liv. XIII. pour la soutenir contre la supériorité de la
1574. cavalerie ennemie.

D'Avila commença l'action en envoyant trois cens hommes attaquer les lignes. Ceux qui les gardoient, les voyant avancer, marcherent au-devant d'eux, & les chargerent avec beaucoup de vivacité : le succès ne répondit point à leur courage, ils furent repoussés & poursuivis jusqu'au retranchement. Là, le combat recommença avec plus de chaleur ; des troupes fraîches envoyées successivement des deux côtés, le rendirent très-long & très-meurtrier. Les historiens, qui l'ont décrit, sont si peu d'accord sur les détails qu'ils en donnent, qu'il est presque impossible de démêler qui sont ceux auxquels on peut donner quelque croyance. Les uns disent que les soldats Allemands combattirent avec beaucoup de courage ; les autres, que les soldats François soutinrent seuls les efforts des Espagnols, & que les Allemands refuserent de combattre, voulant qu'avant toutes choses on leur payât les arrérages qui leur étoient dûs de leur solde ; & que ce ne fut que quand les Espagnols eurent pénétré dans les retranchemens, qu'ils commencerent à se défendre : qu'alors les vainqueurs en massa-

crerent un grand nombre, & que les autres prirent honteusement la fuite.

La cavalerie du Comte Louis avoit aussi de son côté, engagé le combat; elle étoit tombée avec impétuosité sur quelques pelotons de celle de l'ennemi, qui s'étoient avancés à peu de distance de son camp, les avoit mis en déroute, & les avoit poursuivis avec plus de chaleur que d'ordre : dans le moment qu'elle se préparoit pour une nouvelle attaque, quelques escadrons ennemis survinrent, tomberent sur elle, & la mirent en fuite. Les fusiliers que d'Avila avoit placés pour soutenir sa cavalerie, prirent alors en flanc celle du Comte Louis & acheverent de la mettre en déroute. Le Comte Louis & le Prince Palatin s'efforcerent en vain de la rallier; ils déployerent en cette occasion les plus grands talens militaires & mirent tout en usage pour rétablir le combat, tandis que par leur exemple ils s'efforçoient de ranimer le courage des soldats. Peut-être y auroient-ils réussi, si un corps de lanciers Espagnols n'étoit survenu : alors la déroute de la cavalerie du Comte Louis fut générale, & la victoire se décida pour les Espagnols. Leurs ennemis perdirent dans cette journée trois à quatre mille hommes d'infanterie & environ

1574.

Le Comte Louis est défait & tué.

Liv. XIII.

1574.

cinq cens de cavalerie, du nombre desquels furent le Comte Louis, son frere le Comte Henri, & le Prince Palatin. Aucun historien n'a donné de détails de leur mort; mais tous rapportent qu'ils combattirent avec une bravoure héroïque. Leur mort jetta la consternation parmi les Protestans, & sur-tout celle du Comte Louis, qui dans toutes les occasions leur avoit donné des preuves du plus grand zele & du plus sincere attachement.

Aussi-tôt que le Prince d'Orange reçut la nouvelle de ce triste événement, il prit le parti de retourner en Hollande. La mort de son frere, & la perte de la bataille de Mooch, le mettoient dans l'impossibilité de tenir la campagne. (5).

Les troupes Espagnoles se mutinent.

Guillaume s'attendoit que l'ennemi le poursuivroit & voudroit profiter du premier moment de terreur que sa victoire venoit de répandre, pour en rendre l'effet plus grand. Les Espagnols l'auroient fait sans doute, si leur général n'en eût été empêché par la mutinerie de ses soldats. Dès le lendemain de la bataille, ils demanderent insolemment, &

(5) Bentivoglio, p. 143. De Thou, Liv. LIX. Sect. 15. Van Meteren, p. 132.

avec beaucoup de chaleur & de fermeté, qu'on leur payât les arrérages de leur solde: il leur en étoit dû trois années, & d'Avila se trouvoit alors dans l'impossibilité de les satisfaire. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils faisoient paroître leur mécontentement, & avant même que de commencer l'expédition, qu'ils venoient de terminer si glorieusement, ils avoient plusieurs fois paru décidés à ne pas obéir à leur chef. D'Avila leur avoit promis, comme nous l'avons dit plus haut, de les faire payer aussi-tôt après son expédition contre le Comte Louis : mais il est probable que ç'avoit moins été la confiance qu'ils avoient dans cette promesse, que l'espérance du pillage, ou la crainte des suites fâcheuses que pourroit avoir pour eux-mêmes la réussite de l'entreprise du Comte Louis, qui les avoit décidés à marcher contre lui. Affranchis par la défaite de l'ennemi, de la crainte qu'il leur avoit inspirée, & sans espoir de s'enrichir de ses dépouilles, ils allerent demander à leur général l'exécution de ses promesses. D'Avila voulut, pour les appaiser, leur en faire de nouvelles : elles furent mal reçues, & on le menaça même de se venger sur lui de la fausseté & de la tromperie qu'on lui reprochoit. Envain essaya-t-il de les ap-

Liv. XIII.

1574.

Liv. XIII. 1574.

paiser ; les efforts que lui & ses officiers firent pour cela, furent inutiles. Le seul parti qu'il eut alors à prendre pour se soustraire à leur fureur, fut de quitter secrétement le camp. Aussi-tôt que les soldats furent instruits de son départ, ils prirent les armes, chasserent leurs officiers, en choisirent d'autres & élurent un nouveau général : quittant ensuite le camp de Mooch, ils dirigerent leur marche sur Anvers. Leur intention étoit d'aller vivre à discrétion chez les riches habitans de cette ville, jusqu'à ce qu'on leur eût payé les arrérages qui leur étoient dûs.

Les mutins s'emparent d'Anvers.

Requesens, instruit de leur révolte & de leur marche, étoit resté à Anvers. S'il eût suivi le conseil de Champigny, gouverneur de la ville, & pris des précautions pour s'assurer des nouvelles fortifications, il auroit fait échouer leur projet ; mais il négligea cet avis, parce qu'il craignoit qu'une partie de la garnison, qui étoit Espagnole, ne se déclarât pour les révoltés. Ils avoient le même sujet qu'eux d'être mécontens ; & d'ailleurs il se flattoit qu'il pourroit parvenir à les appaiser : ainsi, aussi-tôt que les révoltés se présenterent, on ne fit aucune difficulté de les admettre dans la ville. Dès qu'ils y furent entrés au nombre de trois mille, ils se

mirent en bataille : leur vue répandit l'effroi parmi les habitans ; la terreur de ces derniers fut si grande, que plusieurs d'entre eux prirent la fuite & sortirent de la ville. Requesens, cependant, aussi-tôt l'arrivée des révoltés, étoit venu à leur rencontre, leur avoit représenté les suites funestes que pouvoit avoir leur conduite ; il les pria, les supplia même, mais sans succès : il essaya ensuite la menace, & n'obtint rien autre chose, sinon qu'ils s'abstiendroient du pillage, mais à la condition qu'on leur payeroit immédiatement leurs arrérages, & que les Wallons & les Allemands de la garnison, qui étoient aux ordres du gouverneur, sortiroient à l'instant même de la ville. Requesens fut obligé de souscrire à cette derniere condition, & la ville resta au pouvoir des révoltés. Leur premier soin fut de s'assurer des portes. Ensuite s'étant répandus dans la ville, ils s'établirent dans les maisons des principaux habitans & y vécurent à discrétion, se permettant, la nuit comme le jour, de troubler le repos & la tranquillité des citoyens. Ils ne cessoient de demander en même temps au gouverneur l'exécution de ses promesses, & menaçoient continuellement de piller & de saccager la ville, si l'on tardoit plus long-temps à les

Liv. XIII. 1574.

satisfaire. Ces menaces causoient au peuple les plus vives alarmes : mais ce qu'il y avoit de plus révoltant dans leur demande, c'est qu'ils vouloient qu'on leur payât aussi les arrérages qui étoient dus à ceux de leurs camarades qui étoient morts de maladie, ou qui avoient été tués à la bataille de Mooch. Pour les satisfaire, les habitans fournirent cent mille florins ; & Requesens engagea ses bijoux & ses meubles pour faire le reste de la somme : après quoi il fit publier un pardon général, qu'il confirma par serment, pour tous ceux qui avoient eu part à la révolte. Les mutins satisfaits retournerent à leurs premiers officiers, & partirent le trentieme Mai, pour aller rejoindre l'armée qui étoit alors en Hollande, occupée à faire le siége de Leide.

La flotte de Requesens est détruite.

Le tort que fit aux affaires de Philippe II, dans les Pays-Bas, la sédition des soldats, ne se borna point à empêcher que d'Avila ne profitât de sa victoire, en poursuivant le Prince d'Orange, comme il auroit pu le faire, si ses soldats eussent été plus dociles. Leur arrivée à Anvers fut encore la cause de la perte d'une flotte que Requesens avoit fait équiper dans le port de cette ville, avec beaucoup d'activité, pendant l'expédition

contre

contre le Comte Louis. Il avoit destiné cette flotte à soumettre la Zélande : elle étoit nombreuse, mais pas encore assez forte pour qu'elle fit voile pour sa destination, quand la nouvelle vint à Anvers de l'approche des mutins. Le commandant de cette flotte, Adolphe Hanstede, craignant qu'ils ne s'en rendissent maîtres, la conduisit à quelque distance d'Anvers, où elle étoit à l'abri de toute entreprise de la part des séditieux. Mais cette sage précaution, en la sauvant d'un danger, la fit tomber dans un autre encore plus grand. Les Zélandois, instruits par leurs amis de ce qui se passoit & du poste que la flotte étoit venu occuper, l'attaquerent au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Ils prirent quarante de ses vaisseaux, en coulerent à fond un grand nombre d'autres, & mirent le reste hors d'état de servir. Ce revers déconcerta toutes les mesures que Requesens avoit prises pour soumettre les villes maritimes. La flotte, qu'il y avoit destinée, & que les Zélandois venoient de détruire, devoit être jointe par une autre que Philippe faisoit équiper dans les ports d'Espagne. Trop foible pour hasarder seule l'expédition à laquelle elle étoit destinée, il fallut renoncer à cette entreprise, du moins

Liv. XIII.

1574.

Liv. XIII. 1574.

pour le moment ; & depuis il ne fut plus possible à aucun gouverneur des Pays-Bas de la reprendre (6).

De son côté, le Prince d'Orange sut aussi tirer avantage sur terre, de la sédition des soldats de d'Avila. Au moment qu'il eut appris le sort funeste de ses freres, il avoit cessé de marcher en avant, & avoit repris avec son armée la route de la Hollande; mais lorsqu'il fut instruit de ce qui se passoit à l'armée de d'Avila, il changea de dessein, & résolut de profiter de la circonstance, pour faire sur l'ennemi quelque nouvelle conquête. Dans ce dessein, il passa dans l'Isle de Bommel, située dans le Duché de Gueldre, au confluent de la Meuse & du Rhin, & engagea dans ses intérêts la ville principale de cette isle, où il établit son quartier général. Il y séjourna quelque temps, pendant lequel il donna de grands secours aux partisans qu'il avoit dans l'isle, & réduisit à une grande extrêmité ceux des Espagnols. Le Marquis de Vitelli fut chargé par Requesens de s'opposer à ses progrès. Cet habile général fit échouer l'entreprise que le

(6) Bentivoglio, p. 149. Meteren p. 137.

Prince avoit formée fur Bois-le-Duc. D'un autre côté, celui-ci prit fi bien fes mefures, qu'il empêcha la ville de Bommel de tomber entre les mains de Vitelli.

Liv. XIII. 1574.

Mais bientôt un objet plus important occupa l'attention de l'un & de l'autre; c'étoit le fiége de Leide, dont nous donnerons la relation, après que nous aurons parlé d'un moyen que Requefens crut devoir mettre en ufage pour terminer la guerre : ce fut de publier au nom du Roi, fon maître, un pardon pour ceux qui voudroient revenir à fon obéiffance.

Pardon publié par les Efpagnols.

Quoique Requefens eût excepté du pardon un grand nombre de perfonnes, l'acte qui le contenoit & qu'il publia, étoit conçu en termes moins ambigus, & par conféquent, plus propre à donner de la confiance, que celui que le Duc d'Albe avoit publié, & qui, à caufe de fon ambiguité, n'avoit produit aucun effet. Malgré cela, celui de Requefens n'eut pas plus de fuccès. Le peuple ne fe fentoit pas coupable du crime prétendu que Philippe lui imputoit dans cet acte pompeux de clémence : il croyoit avoir reçu des outrages, au-lieu d'en avoir commis; & ne pouvoit être reconnoiffant de ce qu'on lui faifoit grace d'un châtiment qu'on difoit être

Liv. XIII.

1574.

en droit de lui infliger, & qu'au contraire il regardoit comme le comble de la tyrannie. D'ailleurs, on avoit inféré dans l'acte une condition qui en excluoit presque tous les habitans de la Zélande & de la Hollande; savoir, que ce pardon ne seroit accordé qu'à ceux qui renonceroient au Protestantisme & retourneroient à la communion de Rome. Le zele outré de Philippe lui avoit suggéré cette condition, & personne n'ignoroit que ce même zele, que ses principes de bigotisme soutenoient, ne lui permettroit jamais d'en rien relâcher. Les Réformés, de leur côté, étoient trop bien affermis dans leurs principes; ils étoient trop attachés à leur croyance, pour jamais consentir à y renoncer. Malgré ces considérations, Requesens se flattoit de pouvoir parvenir à faire avec eux quelque accommodement; il espéroit beaucoup de l'entremise de St. Aldegonde, qu'il avoit encore en sa puissance. Il chargea donc Champigny & Junius de Jong d'aller le trouver & d'entamer avec lui une négociation. La réponse de St. Aldegonde fut, que jamais les provinces maritimes ne consentiroient à faire la paix, qu'à condition que tout ce qui concernoit la religion seroit laissé à la décision des Etats. Requesens con-

noiffoit fon maître, & perfuadé qu'il ne fouf-
criroit jamais à cette condition, il ordonna Liv. XIII.
qu'on rompît immédiatement les conféren- 1574.
ces. (7)

Alors il donna toute fon attention au Siége de Leide. fiége de Leide. Cette ville avoit déjà été bloquée pendant plufieurs mois de l'hiver précédent, & fes habitans s'étoient même vu réduits à manquer de fubfiftance; mais le befoin que Requefens avoit eu de fes troupes pour s'oppofer au Comte Louis, l'avoit forcé à rappeller celles qui inveftiffoient Leide: elles avoient abandonné leurs lignes le vingt-unieme Mars, & ce fut le vingtieme Mai fuivant, qu'elles vinrent les reprendre.

Pour avoir une jufte idée des opérations de ce fiége mémorable; il eft néceffaire de s'en former une de la pofition de Leide. Cette ville eft fituée fur un terrein bas, coupé d'une grande quantité de ruiffeaux & de canaux: elle eft grande, & lors du fiége elle étoit fort peuplée: un foffé profond l'entouroit, & elle étoit défendue par une forte

(7) Bentivoglio, p. 150.

Liv. XIII

1574.

muraille, flanquée de baſtions : un bras du Rhin la traverſe, & la partage en deux parties; il en ſort une ſi grande quantité de canaux, qu'on pourroit dire qu'il y a dans Leide autant d'eau que de terre. Ces canaux partagent le terrein ſur lequel la ville eſt aſſiſe, de maniere qu'ils forment une grande quantité de petites iſles, qui communiquent les unes avec les autres par plus de cent cinquante ponts de pierre, qui ſervent autant à la décoration de la ville qu'à l'utilité de ſes habitans. Leide n'eſt éloignée que de quelques lieues de la Haye, de Delft, de Gouda, de Rotterdam & de Harlem. Cette ſituation rendoit cette ville une place de la plus grande importance : auſſi ſa poſſeſſion étoit-elle regardée comme très-intéreſſante par l'un & par l'autre parti.

Auſſi-tôt que le Prince d'Orange eut appris que le deſſein de Requeſens étoit de reprendre le ſiége de cette place, il en donna avis aux habitans, les exhorta à ſe pourvoir de munitions de guerre & de vivres, & de faire ſortir de leurs murs toutes les bouches inutiles. Cet avis fut négligé ; & le Prince, en même temps qu'il s'en plaignit aux habitans de Leide, leur fit dire, que plus de trois mois ſe paſſeroient avant que les Etats

puſſent rien entreprendre pour faire lever le ſiége dont ils étoient menacés.

Cependant, pour arrêter les Eſpagnols, le Prince d'Orange envoya dix compagnies d'avanturiers Anglois, commandés par le colonel Edward Cheſter, pour qu'ils ſe rendiſſent maîtres de deux forts, par où il falloit que les Eſpagnols paſſaſſent pour arriver à Leide. L'un de ces forts étoit à l'écluſe de Gouda, l'autre au village d'Alphen. Les Anglois ne répondirent pas à l'idée que le Prince s'étoit faite de leur bravoure. Les cinq compagnies qui gardoient le fort de l'écluſe de Gouda, ne firent qu'une foible réſiſtance & l'abandonnerent ; les cinq autres imiterent leur exemple, & après une légere eſcarmouche, dans laquelle il n'y eut ni bleſſés ni tués des deux partis, ils ſe retirerent, comme leurs camarades, ſous les murs de Leide. Les habitans, qui de deſſus les remparts avoient été témoins de leur lâcheté, refuſerent de les recevoir dans leur ville. Ils les ſoupçonnoient de trahiſon, &, malgré tout ce que ces lâches Anglois purent dire pour leur juſtification, alléguant le mauvais état des poſtes dont on leur avoit confié la défenſe, on ne voulut jamais leur permettre d'entrer dans la ville. Alors ils prirent le parti de paſſer

Liv. XIII. 1574.

dans l'armée ennemie, à l'exception de quelques-uns d'entre eux, auxquels on ouvrit enfin les portes. (8)

Le Prince avoit compté que les Anglois, après avoir tenu pendant quelque temps en échec l'armée ennemie devant les deux forts qu'il les avoit chargés de défendre, les abandonneroient & se retireroient dans Leide. En conséquence, il n'y avoit pas fait passer d'autres troupes; de maniere que les habitans se virent réduits, pour toute défense, à leur propre valeur. C'étoit une situation effrayante : mais ce fut cependant à cet état d'abandonnement qu'ils durent leur salut; car consommant moins de munitions de bouche qu'ils n'auroient fait, s'ils eussent eu à nourrir une nombreuse garnison, ils purent, sans être exposés aux horreurs de la famine, soutenir plus long-temps les efforts des assiégeans.

Jean Van der Does, gouverneur.

Le gouvernement de la ville fut confié à Jean Douza, ou Van der Does, Seigneur de Nordwyck. C'étoit un gentilhomme d'un grand mérite, que ses poésies ont rendu célebre dans la république des lettres, autant

(8) Meteren, p. 139.

que sa bravoure & son courage dans l'histoire.
Par son éloquence il animoit ses concitoyens Liv. XIII.
à faire une vigoureuse résistance; par son 1574.
exemple il les excitoit à combattre pour leur liberté : il fit passer l'horreur qu'il avoit pour la tyrannie Espagnole, dans tous les cœurs; de maniere qu'élevant leurs ames au-dessus des maux qui les menaçoient, il sut suppléer en quelque sorte à leur ignorance dans l'art militaire. Ils auroient cependant succombé à la fin sous les efforts des assiégeans, si Valdez, à qui Requesens avoit confié la conduite du siége, eût poussé ses opérations avec plus de vigueur : mais, soit que Valdez voulût ménager ses troupes & se rendre maître de la ville sans répandre de sang; soit qu'il craignît, malgré son habileté & ses forces, de tenter de la prendre d'assaut ou par escalade, il se contenta de la bloquer, mais Blocus.
de façon qu'aucun homme ne pouvoit y entrer. Plus de soixante forts, qui communiquoient les uns avec les autres, furent élevés autour de la ville, & formerent une espece de chaîne qui en ferma l'entrée de tout côté, & ôta aux assiégés toute communication avec les villes voisines. Dans cette extrêmité les habitans de Leide employerent le même moyen que ceux de Harlem, dans

Liv. XIII. 1574.

de pareilles circonſtances, avoient mis en uſage avec ſuccès. Des pigeons, qu'ils avoient pris ſoin d'inſtruire, leur ſervirent de meſſagers, & par leur ſecours ils entretinrent correſpondance avec leurs amis des villes voiſines.

Un des forts que les aſſiégeans avoient élevés, nommé le fort de Lammen, coupoit la communication de la ville avec une prairie où les habitans envoyoient paître leurs beſtiaux. Dans l'intention de recouvrer l'uſage de cette prairie, les aſſiégés firent une ſortie, & attaquerent ce fort : le combat fut vif & obſtiné pendant quelque temps, l'avantage parut même être du côté des aſſiégés ; il y avoit tout lieu de croire qu'ils reſteroient maîtres du fort : cependant il fallut que leur bravoure cédât à celle des aſſiégeans, qui les forcerent à rentrer dans leurs murs. Les Eſpagnols alors perſuadés, plus que jamais, de l'importance de ce poſte, s'y fortifierent & ôterent par là aux aſſiégés l'eſpérance de les obliger à laiſſer libre un grand eſpace de terrein entre leurs lignes & la ville, en même temps qu'ils leur firent craindre qu'ils n'élevaſſent bientôt leurs batteries pour battre en breche & tenter l'aſſaut. Cette crainte, loin de découra-

ger les assiégés, les remplit d'une nouvelle ardeur : hommes, femmes & enfans, tous travaillerent sans relâche, jour & nuit, à faire de nouvelles fortifications. En même temps on dressa un état exact des provisions de bouche ; & pour les faire durer plus long-temps, on les ménagea de bonne heure. Pour s'animer les uns les autres, les assiégés s'entretenoient continuellement de la cruauté & de la perfidie des Espagnols : tantôt ils se rappelloient le sort affreux qu'avoient essuyé les habitans de Zutphen, qui avoient donné trop de confiance à leurs promesses : tantôt ils se retraçoient la maniere barbare & cruelle dont avoient été traités ceux de Harlem & des autres places qui s'étoient fiés à leur clémence ; & lorsque Lannoy, de Lique & autres partisans de l'Espagne, les solliciterent de se rendre, ils ne leur répondirent que par ce vers d'un poëte célebre : *Fistulam dulcè canit, volucrem dum decipit auceps.* » L'oiseleur trompe l'oiseau par les » doux sons de sa flûte. « A d'autres lettres qu'on leur écrivit pour les engager à considérer les maux qui les menaçoient, ils ne firent d'autre réponse, sinon, qu'après y avoir mûrement réfléchi, ils avoient pris la ferme résolution de périr,

Liv. XIII.

1574.

avec leurs femmes & leurs enfans, de faim, ou dans les flammes qu'ils allumeroient eux-mêmes, plutôt que de se soumettre à la tyrannie Espagnole : » plutôt que de commet» tre cette lâcheté, « leur font dire quelques historiens, » nous nous nourrirons de » notre bras gauche, tandis que nous nous » défendrons avec le bras droit. « (9)

Pendant les deux premiers mois du siége, on ne s'apperçut point dans la ville de la rareté des subsistances; mais quand toutes celles, dont on s'étoit approvisionné, furent consommées, les malheureux habitans de Leide se virent réduits à se nourrir de la chair de chien & de cheval : plusieurs d'entr'eux périrent de faim, d'autres de maladies que leur occasionnerent les mauvais alimens. Le peuple perdit alors beaucoup de son courage & de sa fermeté, & il imagina que les maux qu'il enduroit, étoient à leur comble ; il crut même que, de quelque nature que fussent ceux qu'il pourroit éprouver de la part des Espagnols, ils ne seroient jamais aussi grands. Dans cette persuasion, plusieurs des habitans de Leide conçurent le projet de livrer la ville, &

(8) Van Meteren, ut suprà.

pour l'exécuter ils formerent entre eux une espece d'association. Ce complot fut heureusement découvert assez à temps, pour qu'on pût prendre les précautions convenables pour en empêcher l'exécution. On raconte qu'un grand nombre d'habitans s'étant tumultueusement assemblés, vinrent trouver un des magistrats, nommé Van der Werff, & lui dirent qu'il falloit, ou leur donner des subsistances, ou rendre la ville : » J'ai juré » solemnellement, « leur répondit Van der Werff, » que je ne me soumettrai jamais » aux perfides Espagnols, & que je ne li- » vrerai jamais mes concitoyens à la cruauté » de ces barbares. Je mourrai plutôt que » de violer mon serment. Je n'ai point de » vivres ; je vous les donnerois, si j'en » avois : mais, si par ma mort je puis pro- » longer vos jours, prenez mon corps, » coupez-le par morceaux, partagez-le entre » vous, & nourrissez-vous-en ; je mourrai » avec joie, si je puis par le sacrifice de » ma vie suspendre pour un seul moment » les maux que vous endurez. « Ce discours vraiment héroïque ranima les courages abattus ; & tous ceux qui l'entendirent, résolurent de se défendre jusqu'au dernier soupir.

1574.

Liv. XIII.

1574.

Les Etats prennent la résolution de rompre les digues.

Le Prince d'Orange n'ignoroit pas l'état affreux des habitans de Leide, & il n'avoit rien négligé de tout ce qu'il avoit pu mettre en usage pour les secourir : une grande quantité de vivres avoit, par ses soins, été rassemblée ; mais tous les efforts qu'il avoit faits pour mettre sur pied un corps de troupes qui pût ouvrir un passage à ce convoi & l'introduire dans la place, avoient été inutiles. Dans ces circonstances le Prince assemble les Etats de la province, leur expose la position des assiégés, & fait observer qu'elle est telle, qu'on ne peut différer de prendre un parti. Les Etats, après avoir considéré les forces de l'ennemi, & les avoir comparé à celles qu'ils pouvoient employer contre lui, jugerent qu'il leur étoit impossible de secourir les assiégés, ni par terre, ni par les rivieres & les canaux. En conséquence, ne consultant que le désespoir, ils résolurent de faire usage de l'expédient qu'il leur suggéroit, & qui étoit aussi le seul qu'il fût en leur pouvoir d'employer. Ce fut d'ouvrir les écluses, & de rompre les digues qui retenoient les eaux de la Meuse & de l'Yssel. En mettant ainsi sous les eaux tout le pays, ils espéroient pouvoir faire usage de leurs vaisseaux pour secourir les assiégés. Une telle

résolution ne pouvoit que répugner beaucoup à une nation, qui, alors comme à présent encore, s'occupoit continuellement de la conservation de ses digues, & qui pour cela a dépensé & dépense encore des sommes considérables. Mais un objet qui lui étoit encore plus cher que la conservation de ses terres, la liberté, l'occupoit alors tout entier; elle étoit animée, & par la crainte de la perdre, & par la haine qu'elle avoit conçue contre le Papisme & les Espagnols. Le dommage que pourroit causer l'inondation projettée, fut estimé devoir monter à cinq cens mille florins; mais on considéra que si, faute d'employer ce moyen, les Espagnols s'emparoient de Leide, tout le reste de la province passeroit sous leur domination : ce qui paroissoit alors aux Etats un mal plus grand que la pauvreté & la mort même. Ils aimerent donc mieux ruiner leur pays en entier, que d'en laisser jouir un ennemi qu'ils avoient en horreur. Aussi-tôt que cette résolution désespérée fut prise, on vit les Hollandois travailler avec autant d'ardeur à la destruction de ces digues, d'où dépend la sûreté du pays & de la nation entiere, qu'ils en mettoient ordinairement à les réparer, quand elles avoient été endommagées par quelques inondations subites.

Liv. XIII.

1574.

Liv. XIII. 1574. Aucune barriere ne s'oppoſant plus à la fureur des eaux, elles ſe répandirent, en peu de temps, ſur tout le terrein qui eſt entre Roterdam, Gouda, Delft & Leide. Cette inondation ſubite, dont les Eſpagnols ignoroient la cauſe, jetta d'abord parmi eux la terreur & la crainte; mais quand ils ſurent ce qui l'avoit occaſionnée, & qu'ils virent que les eaux ne montoient pas au-delà d'une certaine hauteur, ils commencerent à être moins épouvantés d'un événement qui ne pouvoit avoir d'autre ſuite & dont les effets étoient bornés : ils furent cependant forcés d'abandonner ceux de leurs forts qui ſe trouvoient bâtis ſur les terreins les plus bas, & de ſe retirer dans les plus élevés, au moyen deſquels ils ſe flattoient encore de pouvoir continuer le blocus, juſqu'à ce que la famine, dont ils n'ignoroient pas les ravages, eût forcé les habitans à ſe ſoumettre.

Le Prince d'Orange, cependant, ne reſtoit point dans l'inaction; entiérement occupé du projet qu'il avoit formé pour ſecourir Leide, il faiſoit conſtruire, à Rotterdam & dans d'autres villes, des bateaux plats, de dix, de douze, de quatorze ou de ſeize rames. Quand il y en eut environ deux cens en état de voguer, il les fit équiper, les monta de ca-

nons, & mit deſſus huit cens Zélandois, tous braves ſoldats & tous déterminés à vaincre ou à périr. Ils étoient animés par le zele de leur religion, & la haine implacable qu'ils avoient jurée aux Eſpagnols. Leurs viſages, défigurés par un grand nombre de cicatrices cauſées par les bleſſures qu'ils avoient reçues dans les différens combats ſur mer, les rendoient affreux, & leur vue inſpiroit une ſorte d'horreur dont on ne pouvoit ſe défendre en les conſidérant : (10) ils avoient été amenés de la flotte par Boiſſot, Amiral de Zélande, que le Prince d'Orange avoit chargé de la conduite de cette expédition.

Liv. XIII. 1574.

Ce fut au commencement de Septembre que les bateaux plats partirent de Delft, aux ordres de l'Amiral Boiſſot. Il en dirigea la courſe vers Leide; mais les eaux n'étoient pas aſſez profondes, pour qu'ils puſſent aller droit à leur deſtination : s'il y avoit des rivieres & des canaux où les eaux étoient montées en aſſez grande quantité pour qu'ils

(10) On peut juger quel étoit l'eſprit qui les animoit, par leur maniere de ſe diſtinguer. Ils portoient ſur leurs bonnets un demi-croiſſant, avec cette inſcription ; *Plutôt Turcs, que Papiſtes.* Meteren, 140.

Liv. XIII.

1574.

fuſſent navigables, les Eſpagnols en avoient rendu la navigation impraticable par les forts qu'ils avoient élevés ſur leurs bords. Boiſſot attaqua quelques-uns de ces forts & en chaſſa ceux qui les gardoient; mais les autres réſiſterent à toutes ſes attaques. Alors il prit le parti de faire continuer à rompre les digues à meſure qu'il avançoit : il attaqua les Eſpagnols pluſieurs fois, & ces combats, quoique peu conſidérables, furent toujours très-ſanglans. La ville cependant reſtoit bloquée, & toutes les iſſues en étoient tellement gardées, que Boiſſot commençoit à douter du ſuccès de ſon entrepriſe : le ciel-même ſembloit la déſapprouver. Le vent du Nord qui ſouffloit encore, quoique dans cette ſaiſon il ceſſât ordinairement plutôt de ſe faire ſentir, arrêtoit la crûe des eaux. Lorſque Boiſſot partit pour ſon expédition, le Prince d'Orange étoit dangereuſement malade : dès que ſa ſanté fut rétablie, il vint voir ſi l'Amiral avoit ſtrictement exécuté les ordres des Etats; & quoiqu'il trouvât que tout étoit conforme à leurs inſtructions, il prévit que l'entrepriſe ne réuſſiroit qu'autant que le vent changeroit, & que la marée d'Automne feroit auſſi forte qu'elle avoit coutume de l'être dans cette ſaiſon.

Cette marée, qui eſt ordinairement un objet de crainte & de terreur pour les Hollandois, étoit alors déſirée avec la plus grande impatience; d'autant que la ſituation des aſſiégés étoit, on ne peut pas plus, triſte : depuis plus de ſept ſemaines ils manquoient abſolument de pain, & ne ſe nourriſſoient que de racines, de légumes, de mauvaiſes herbes & de la chair de chien & de cheval. Quand toutes ces ſubſiſtances furent épuiſées, le peuple ſe vit réduit à un bouillon qu'il faiſoit avec la peau des animaux, dont il avoit auparavant mangé la chair. Cette nourriture affreuſe porta bientôt la corruption dans le ſang de ceux qui en faiſoient uſage; & le fléau de la peſte ſe joignant à celui de la famine, pluſieurs milliers des aſſiégés périrent dans l'eſpace de peu de ſemaines. Ceux qui échappoient à la mort, avoient à peine la force d'enterrer ceux que ſa faulx cruelle avoit frappés. Si leurs corps ſouffroient des douleurs aiguës, leurs cœurs étoient déchirés par le ſpectacle triſte & lugubre qui les environnoit; ils étoient accablés de miſere, mais encore plus de triſteſſe. L'eſpérance, cependant, les ſoutenoit encore : du haut de leurs murs ils conſidéroient les voiles & les pavillons des vaiſſeaux qu'ils

Liv. XIII.

1574.

Situation affreuſe des aſſiégés.

Liv. XIII. 1574. ſavoient être deſtinés à les délivrer ; mais ils voyoient auſſi que ces vaiſſeaux ne pouvoient pas avancer. Il n'eſt pas étonnant que, réduits à cet état cruel, pluſieurs d'entre eux aient pu former le deſſein de rendre leur ville à l'ennemi. Il ſe forma pluſieurs conſpirations pour l'exécuter ; mais elles furent toutes découvertes & rendues inutiles par la vigilance de Douza, ſecondé de la plus grande partie des habitans, que ni la famine, ni la peſte, ni même la mort qui ſe préſentoit ſans ceſſe à leurs yeux ſous les formes les plus hideuſes, ne purent ébranler : ils préféroient leur ſort, quelque affreux qu'il fût, à celui dont les menaçoit la tyrannie des Eſpagnols.

Le temps de leur délivrance cependant approchoit, & le ciel, touché de leurs maux, ſe déclara pour eux au moment qu'ils s'y attendoient le moins. Vers la fin de Septembre le vent Nord-Eſt, ſi funeſte pour eux, changea tout-à-coup, devint Nord-Oueſt, & pouſſa avec impétuoſité les eaux de la mer vers l'embouchure des rivieres ; & le vent tournant enſuite au Sud, les fit refluer dans les plaines de Leide, de maniere qu'elles ne formerent plus qu'un grand lac, & preſque tous les forts des

Eſpagnols en furent entiérement couverts.

Boiſſot profita auſſi-tôt de cet heureux évé- Liv. XIII.
nement. Les Eſpagnols avoient encore des 1574.
troupes dans quelques forts qui ſe trouvoient Le ſiége
ſur ſon paſſage ; il les attaqua, & les força eſt levé
de les abandonner. Les Zélandois les pourſuivirent, tantôt le long des digues, tantôt dans leurs bateaux ſur les eaux. Il y eut pluſieurs rencontres fort vives, où ils eurent toujours l'avantage. La ſituation des Eſpagnols fut alors vraiment déplorable : un grand nombre ſe noya ou fut étouffé dans la fange, & ceux qui vouloient ſe ſauver le long des digues, furent tués par le feu des bateaux, ou renverſés avec des crochets attachés à de longues perches, & égorgés ſans miſéricorde.

Tous les forts étant évacués, à l'exception de celui de Lammen, ils auroient pu encore, s'ils ſe fuſſent maintenus dans ce dernier, empêcher, ou du moins retarder de quelques jours la réuſſite de l'entrepriſe de Boiſſot. Le fort de Lammen étoit beaucoup plus élevé & mieux fortifié que les autres : mais quand les ſoldats, auxquels on en avoit confié la garde, ſurent que les autres forts avoient été abandonnés, & que les troupes de Boiſſot, d'un côté, & les aſſié-

gés de l'autre, se préparoient à les attaquer, Liv. XIII. 1574. ils prirent le parti de suivre l'exemple de leurs camarades, & profitant de l'obscurité de la nuit, ils abandonnerent leur poste, & allerent, à la lueur de plusieurs torches, se joindre au reste des fuyards.

Cette fuite, car on ne peut donner d'autre nom à la retraite précipitée des soldats Espagnols qui gardoient le fort de Lammen, fut encore accélérée par un événement qui les auroit rendu maîtres de la ville, s'ils en eussent été parfaitement instruits. La nuit même qu'ils abandonnerent le fort, un pan des murailles de la ville s'écroula tout-à-coup, & le bruit qu'il fit, & qui fut entendu des soldats du fort de Lammen, jetta parmi eux une telle épouvante, qu'à l'instant même ils prirent le parti de fuir (11). S'ils en eussent connu la cause, ils auroient pu facilement entrer dans la ville par cette ouverture & s'en emparer. Mais, quand bien même cet événement ne feroit pas arrivé, Leide auroit également passé au pouvoir des Espagnols : s'ils eussent pu seulement empêcher

(11) Meteren, p. 139. Meursii Auriacus, p. 130. Bentivoglio, p. 151.

deux jours de plus l'Amiral Boiſſot de paſ- ſer; les habitans, dépourvus entiérement de toute eſpece de ſubſiſtance, exténués par la fatigue, la faim & les maladies, auroient été obligés de leur ouvrir leurs portes & de ſe livrer à leur diſcrétion. Il y avoit alors cinq mois qu'ils étoient bloqués. L'arrivée de Boiſſot, immédiatement après l'évacuation du fort de Lammen, coûta encore la vie à pluſieurs d'entre eux. Tous étoient venus au-devant de lui; il leur avoit fait diſtribuer des vivres, & un grand nombre de ces malheureux, n'écoutant que la faim dévorante qui les tourmentoit, trouverent la mort dans ce qui devoit leur conſerver la vie.

Dès qu'on eut pris quelque nourriture, les Magiſtrats, Boiſſot & tous les habitans de Leide ſe rendirent à l'égliſe pour y remercier Dieu de cette heureuſe délivrance. Jamais le ſentiment de la reconnoiſſance ne fut exprimé avec plus d'énergie, que dans cette aſſemblée pieuſe: tous les cœurs étoient également émus; tous étoient profondément pénétrés de leur bonheur préſent & de leurs peines paſſées; s'ils ſentoient les émotions vives de la joie, ils ne pouvoient, ſans douleur, ſe rappeller les ſcenes déchirantes

Liv. XIII. 1574.

qui venoient de ſe paſſer ſous leurs yeux. Ils avoient vu la faim & la peſte moiſſonner, dans leurs bras, leurs parens, leurs amis; ils s'étoient vus eux-mêmes expirans, toucher au moment de devenir les victimes de la vengeance des Eſpagnols. Leurs larmes couloient en abondance; leurs voix étouffées par leurs gémiſſemens ne pouvoient exprimer les prieres ferventes qu'ils adreſſoient au ciel.

On lit dans des hiſtoriens de ce temps, que quand le Prince d'Orange reçut la nouvelle de la levée du ſiége de Leide, il aſſiſtoit au ſervice divin dans une égliſe à Delft; qu'au même inſtant, ſe levant de ſa place, il lut publiquement les lettres qu'il venoit de recevoir; & que les Etats s'étant enſuite aſſemblés, ordonnerent un jour d'action de graces générale.

Pendant ce temps-là l'armée Eſpagnole marchoit vers Amſterdam & Utrecht, dans l'intention de s'emparer par ſurpriſe de cette derniere place; mais en ayant trouvé les portes fermées, elle ſe contenta des contributions que les habitans lui offrirent, & continua ſa route vers Maeſtricht, où on la mit en quartier d'hiver. Tout le blâme du mauvais ſuccès de l'entrepriſe de Leide fut

jetté

jetté sur le général ; on alla même jusqu'à l'accuser d'avoir reçu des Etats de Hollande, Liv. XIII.
ou des habitans de Leide, deux cens mille 1574.
florins pour agir avec la lenteur qu'on lui reprochoit. On n'avoit aucune preuve pour fonder cette accusation ; mais les soldats, n'écoutant que leur vengeance, se saisirent de lui & le mirent aux arrêts, où ils le laisserent jusqu'à ce qu'il se fut engagé de leur payer la somme qu'ils l'accusoient d'avoir reçu.



HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE TREIZIEME.

Seconde Partie.

LEs grandes difficultés que les Espagnols
Liv. XIII. avoient rencontrées dans tout ce qu'ils
1574. avoient jusqu'alors entrepris pour soumettre les révoltés des Pays-Bas, avoient appris à Philippe II à les mieux connoître, & l'avoient forcé à prendre de leur courage & de leurs ressources une toute autre idée que celle qu'il s'en étoit formée. Ce changement d'opinion fit qu'il écouta favorablement la proposition que lui fit l'Empereur Maximi-

lien, son cousin, d'interposer sa médiation
pour rétablir le calme & la tranquillité dans Liv. XIII.
les Pays-Bas & faciliter un accommodement
entre le souverain & les sujets. L'intérêt de 1574.
son parent pouvoit engager Maximilien à faire cette démarche & à desirer qu'elle réussît; mais il y étoit aussi porté par la crainte que si l'union qui s'étoit formée entre les Protestans des Pays-Bas & ceux d'Allemagne, s'affermissoit & devenoit encore plus intime, le feu allumé par les premiers, ne se communiquât en Allemagne, & y produisît un incendie peut-être encore plus violent que celui qui ravageoit les provinces de la domination de Philippe. Assuré des dispositions de ce Prince, muni du pouvoir nécessaire pour traiter avec les mécontens, il envoya en Hollande, au commencement de l'année
mil cinq cens soixante-quinze le Comte de 1575.
Schwartzenbourg, accompagné de plusieurs autres Seigneurs Allemands. Le Comte de Schwartzenbourg étoit parent du Prince d'Orange : il eut avec lui une entrevue à Dordrecht, dans laquelle il lui remit une lettre particuliere de l'Empereur, & se servit de tout le crédit qu'il pouvoit avoir sur son esprit, & de tout celui que pouvoit avoir aussi Maximilien, pour l'engager à favoriser

Liv. XIII.

1575.

Conférence de Breda.

la réussite du projet qui l'amenoit. Par égard pour l'Empereur, le Prince d'Orange consentit à ce qu'il se tînt un congrès à Breda. Il connoissoit trop bien le caractere de Philippe II, pour croire qu'il pût jamais se résoudre à accorder aux Etats des conditions qu'ils pussent accepter avec confiance : dans cette persuasion il exhorta les Etats à se tenir sur la défensive, & à continuer, comme auparavant, & même encore avec plus d'activité, les préparatifs nécessaires pour renouveller la guerre avec vigueur, aussi-tôt que les conférences seroient rompues. Le Prince ne fut pas du nombre des Députés nommés pour assister au congrès ; & les Etats ne voulurent permettre à ceux qu'ils avoient choisis, de se rendre à Breda, qu'après que les Espagnols auroient envoyé en Hollande, Mondragone, Roméro, & deux autres personnes de distinction, pour y rester en ôtage jusqu'au retour des députés.

Cette marque de méfiance annonçoit de la part des Etats une résolution ferme & décidée de n'accepter aucune des conditions qui leur seroient proposées, si elles pouvoient nuire, en quelque chose, aux droits légitimes qu'ils prétendoient avoir.

Les détails dans lesquels nous allons entrer, sur ce qui se passa pendant les conférences de Breda, en faisant connoître au lecteur combien étoit grande la méfiance réciproque des Députés, lui découvriront les causes, non-seulement du peu de succès des démarches qu'on fit alors pour mettre fin à la guerre, mais encore de toutes celles qui furent faites ensuite, pendant l'espace de quarante ans, pour parvenir à une réconciliation vraie & sincere.

Dans la premiere conférence, qui se tint le quatorzieme Mars, les Députés des Etats demanderent qu'avant toute chose le Roi d'Espagne fît sortir des Pays-Bas toutes les troupes Etrangeres, & que l'on convoquât une assemblée libre des Etats-Généraux des Provinces, pour régler les affaires civiles & religieuses.

Sur le premier article les Députés du Roi observerent que les soldats Espagnols qui étoient alors dans les Pays-Bas, ne pouvoient y être considérés comme étrangers, puisqu'ils étoient sujets du Roi, comme les habitans de ce même pays; que, d'ailleurs, y ayant rendu auparavant de très-grands services, il seroit injuste de les en chasser : qu'il n'en étoit pas de même des soldats que les

Liv. XIII. 1575.

Etats entretenoient à leur ſervice, qui étoient tous François, Anglois ou Allemands, par conſéquent véritablement étrangers; & qu'ainſi c'étoit aux Etats à faire ſortir ces troupes des Provinces : que l'intention du Roi n'étoit pas d'y faire reſter les ſiennes; qu'il les en retireroit auſſi-tôt que la paix ſeroit aſſurée, & qu'il n'y avoit que la néceſſité ſeule qui l'avoit forcé à les y retenir juſqu'à préſent; mais qu'il ſeroit indécent de s'obſtiner plus long-temps à demander qu'on les en fît ſortir, quand l'honneur & la prudence exigeoient du Roi qu'il les y conſervât. Quant à l'aſſemblée des Etats généraux, les Eſpagnols répondirent que le Roi étoit dans l'intention de les aſſembler, auſſi-tôt que la tranquillité ſeroit rétablie dans les provinces; qu'alors il ne s'oppoſeroit pas à ce qu'ils délibéraſſent ſur tous les objets qui pouvoient les intéreſſer; qu'ils avoient leurs droits, que S. M. en reconnoîtroit toujours la légitimité & écouteroit avec plaiſir les conſeils qu'ils lui donneroient, & s'y conformeroit dans tout ce qui ſeroit juſte & raiſonnable : qu'en attendant S. M. offroit une abolition générale de tout le paſſé, pourvu qu'on lui remît toutes les villes & les forts, avec toutes les munitions de guerre, armes & artil-

lerie : que tout culte, autre que celui de l'église Romaine, fût aboli ; mais qu'elle laisseroit à ceux qui ne voudroient pas s'y conformer, la liberté de sortir du pays, & de disposer, comme ils le voudroient, de leurs effets & de leurs possessions.

Liv. XIII. 1575.

Les Députés des Etats répondirent qu'ils persistoient toujours dans leur premiere demande, qu'on commençât d'abord à délivrer les provinces de l'oppression des troupes Espagnoles & autres : qu'il étoit vrai que les soldats Espagnols étoient véritablement sujets du Roi d'Espagne ; mais qu'ils ne l'étoient pas du Duc de Brabant, des Comtes de Flandre & de Hollande, & que ce n'étoit qu'en ces dernieres qualités, & non en celle de Roi d'Espagne, que Sa Majesté avoit exercé la souveraineté dans les Pays-Bas; que, suivant la constitution de ces pays, les soldats Espagnols, qui y étoient étrangers, ne pouvoient y résider, sans une violation manifeste des loix fondamentales : que, quant aux troupes que les Etats avoient à leur service, elles étoient composées de François, d'Allemands & d'Anglois, par conséquent toutes étrangeres ; mais qu'elles y avoient été appellées par les Etats-mêmes ; qu'elles n'avoient jamais eu part au gouvernement & n'avoient

Liv. XIII.

1575.

été employées qu'à les défendre. Qu'il n'en avoit pas été de même des troupes Espagnoles, qui à leur entrée dans le pays avoient traité les habitans en ennemis & comme des esclaves; qu'elles s'étoient saisies de toutes les branches de l'administration; qu'on les avoit vû, dans plusieurs occasions, exercer impunément les cruautés les plus inouies, se permettre les plus grands excès pour satisfaire leur avarice & toutes leurs passions, aux dépens de la fortune, souvent même de la vie d'un grand nombre de sujets innocens & fideles à leur maître; que tant que ces troupes resteroient dans les Pays-Bas, jamais la tranquillité ne pourroit y être rétablie. » Ceux qui conseillent au Roi, ajouterent encore les Députés des Etats, de retenir ses troupes dans les Pays-Bas, ne sont pas attachés à sa personne, & ne connoissent pas ses véritables intérêts : qu'on compare les services qu'elles ont rendus, aux maux qu'elles ont faits, & l'on sera convaincu qu'elles ont fait beaucoup plus de mal que de bien: qu'on mette en parallele leurs services avec ce qu'elles ont retiré de leurs rapines & de leurs concussions, & l'on verra si elles ne sont pas suffisamment récompensées. Les habitans des provinces n'ont-ils pas souvent

contribué à la gloire de la couronne d'Espagne ? Et si l'on considéroit sans prévention la conduite qu'ils ont tenue, & dont on leur fait un crime, on avoueroit qu'ils n'ont rien fait qui soit contraire à la fidélité qu'ils ont jurée au Roi. Jamais ils ne se sont opposés à ce qu'il exerçât tous les droits qui lui appartenoient comme Souverain des Pays-Bas. S'ils ont pris les armes, ce n'a été que pour conserver les droits & les privileges dans lesquels le Roi lui-même avoit juré de les maintenir; ou pour défendre leurs vies, leurs fortunes, leurs femmes & leurs enfans, contre la violence & l'horrible tyrannie des Espagnols."

Les Députés des Etats dirent encore, que ce qui les affligeoit le plus, étoit de voir que le Roi ne vouloit pas consentir à la convocation de l'assemblée des Etats généraux, avant que la paix fût rétablie dans les provinces; & que cependant il n'y avoit pas de moyens qu'on pût employer plus efficacement pour le rétablissement de la paix, que la convocation de ces Etats. Il est vrai qu'elle seroit inutile, si, comme l'ont voulu faire entendre les Députés du Roi, les Etats généraux n'avoient par eux-mêmes aucun pouvoir, & si, après avoir donné leur avis, le

Liv. XIII. 1575.

Roi pouvoit le ſuivre, ou ne pas le ſuivre. » Quant au pardon qui nous eſt offert, nous » ne pouvons l'accepter aux conditions de » remettre entre les mains des Eſpagnols nos » villes & nos fortereſſes : ſi nous le fai- » ſions, ce ſeroit nous conduire comme les » moutons de la fable, qui à la perſuaſion » des loups leur livrerent les chiens qui les » gardoient & étoient leurs défenſeurs. Nous » n'avons pas oublié quel fut le ſort des » Comtes d'Egmont, de Horn & de tant » d'autres; ce fut la trop grande confiance » qu'ils eurent dans les promeſſes qu'on leur » avoit faites, qui fut la cauſe de leur ruine. » Pour ce qui eſt de l'expulſion totale de » tous ceux qu'on appelle hérétiques, elle » eſt impraticable. Ces pretendus hérétiques » ne croient pas être dans l'erreur, parce » qu'ils ne ſuivent point la croyance de Ro- » me : la leur eſt aujourd'hui celle de toute » la Hollande & de la Zélande : ſi tous ceux » qui s'y conforment, ſortoient de ces pro- » vinces, il n'y reſteroit pas aſſez d'habitans pour rétablir les digues, & bientôt le pays » ſeroit enſeveli ſous les eaux. » En finiſſant, les Députés des Etats prierent ceux du Roi d'Eſpagne de prendre en bonne part tout ce qu'ils venoient de dire, obſervant que c'étoit

leur zele pour les intérêts du Roi, aussi-bien que pour ceux de leur pays, qui le leur avoit dicté : „ puisse le Dieu tout-puissant, „ ajouterent-ils, inspirer au Roi & à ses „ ministres des sentimens plus doux que ceux „ qu'ils ont eus jusqu'à présent ! "

Les Députés du Roi d'Espagne, pour répondre à ceux des Etats, se plaignirent d'abord des termes dans lesquels leur supplication étoit conçue, & de l'esprit qui sembloit l'avoir dictée. Ils dirent que leur maître vouloit bien acquiescer à la demande des Etats & retirer ses troupes des Pays-Bas, aussi-tôt que les articles de l'accommodement seroient signés, pourvu que les Etats de leur côté consentissent à licencier les troupes étrangeres qu'ils avoient à leur service, & à remettre les places fortes dont ils étoient les maîtres : que le Roi s'engageoit à convoquer l'assemblée des Etats généraux, aussi-tôt que les troubles actuels auroient cessé ; mais qu'il ne pouvoit, sans compromettre la dignité de sa couronne, soumettre à la décision de ces mêmes Etats les conditions auxquelles la paix seroit conclue ; puisque, s'il le faisoit, ce seroit en abandonner la plus belle prérogative, en avouant que les Etats auroient le droit de statuer, lorsqu'ils ne devroient jouir

Liv. XIII. 1575.

que de celui de repréſenter, & enſuite obéir: que pour ce qui concernoit la religion, le Roi étoit fermement réſolu à ne pas leur en laiſſer la déciſion; que lui & les Etats-même avoient ſolemnellement juré de maintenir celle de Rome; qu'aucune conſidération quelconque ne pourroit jamais l'engager à ſe départir de la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas ſouffrir qu'on introduisît dans le culte quelque choſe qui pût lui être contraire: que la crainte de voir les provinces maritimes dépeuplées par l'expulſion des hérétiques, ne pouvoit point l'affecter; qu'il penſoit même que ces provinces feroient plus floriſſantes après cette expulſion, puiſqu'alors la paix & la tranquillité, ſuites néceſſaires de l'uniformité de croyance, y regneroient: qu'au reſte, il étoit convaincu que ſi les miniſtres de la religion Réformée étoient chaſſés, le peuple connoîtroit bientôt l'erreur dans laquelle ils l'avoient entraîné, & qu'il rentreroit dans le ſein de la véritable égliſe.

Réponſe définitive des Etats.

Les Députés de Hollande & de Zélande, après avoir pris de nouvelles inſtructions de leurs conſtituans, dirent le trente-unieme Mai, pour derniere réponſe: que les Etats s'en remettroient à la déciſion de l'aſſemblée générale de toutes les provinces, tant ſur le

renvoi des troupes étrangeres, que ſur la reddition des villes, des fortereſſes, armes, munitions & artillerie; l'eſpece de garantie qui leur ſeroit donnée pour l'exécution des conditions de l'accommodement, & même ſur ce qui concernoit la religion. „ Ce n'eſt pas, » ajouterent-ils, que les provinces maritimes » puiſſent jamais renoncer à leur croyance, » & revenir à celle qu'elles ont abandonnée; » mais ſeulement, parce qu'étant vivement » affectées des calamités qui depuis long-» temps affligeoient leurs habitans, il n'eſt » aucun de ces mêmes habitans qui profeſ-» ſent la religion Réformée, qui ne ſoit dé-» cidé à quitter ſa patrie, à abandonner ſes » biens, ſi les Etats généraux de toutes les » provinces décidoient que la religion de » Rome dût ſeule être tolérée."

Liv. XIII. 1575.

Le Comte de Schwartzenbourg convint, qu'on ne pouvoit raiſonnablement exiger des Etats plus qu'ils offroient. Il repréſenta vivement à Requeſens, que vu les profondes racines que la religion Réformée avoit déjà priſes dans les provinces maritimes, on ne pouvoit ſe flatter de l'en extirper auſſi promptement qu'on le déſireroit : enfin il le preſſa de conſentir à une treve de ſix mois, pendant laquelle l'exercice de cette religion ſe-

Les conférences ſont rompues.

Liv. XIII.

1575.

roit toléré, & pendant laquelle auſſi l'on emploieroit des meſures ſages & prudentes pour ramener les eſprits & gagner le peuple. Requeſens qui n'avoit pas de pouvoirs aſſez étendus, ne put acquieſcer à la propoſition que lui fit le Comte de Schwartzenbourg; il refuſa même celle qu'il lui fit enſuite, d'accorder ſeulement une treve de deux mois, à moins que les Proteſtans, de leur côté, ne conſentiſſent à s'abſtenir pendant tout le temps que dureroit cette treve, du culte extérieur de leur religion, & qu'à l'inſtant même que commenceroit la treve, ils ne forçaſſent leurs miniſtres à quitter le pays. Le Comte de Schwartzenbourg, perſuadé alors que ces conditions ne ſeroient point acceptées, & qu'il ne pourroit terminer la négociation dont l'Empereur l'avoit chargé, comme ce Prince l'auroit déſiré, quitta Breda & retourna en Allemagne. Auſſi-tôt le congrès fut rompu: on rendit les ôtages, & les deux partis, plus animés que jamais, s'occuperent entiérement des moyens de continuer la guerre. (1)

Les hoſtilités recommencent.

Peu de temps après Requeſens fit publier

(1) Meteren, p. 146-152. Bentivoglio, lib. IX, *ab initio*.

un placard (15 Juillet) qui défendoit toute espece de communication avec les mécontens; Liv. XIII
en même temps il envoya un corps de troupes aux ordres du Comte de Hierges assiéger Buren. Cette ville ne fit qu'une foible résistance, & capitula presqu'aussi-tôt qu'elle fut attaquée. Le fort d'Oudewater, ville située sur l'Yssel, fut plus funeste : elle fut prise d'assaut, après une vigoureuse résistance. Les Espagnols y exercerent des cruautés inouies; ils passerent au fil de l'épée la garnison, & tous les habitans, sans distinction d'âge & de sexe. De-là le Comte de Hierges marcha vers Schoonhove, place bien fortifiée, avec un port sur le Leck. Elle auroit pu faire une longue résistance, d'autant que le Prince d'Orange en avoit considérablement renforcé la garnison; mais les habitans, intimidés par le sort de ceux d'Oudewater, la forcerent de se rendre, & ouvrirent les portes de leur ville aux Espagnols. Après cette conquête le Comte de Hierges marcha contre Crimpen. Le Marquis de Vitelli, de son côté, remit sous l'obéissance de Philippe un grand nombre de places situées entre le Leck & le Waal; & Mondragone soumit plusieurs de celles de la province de Hollande, frontieres du Brabant.

1575.

Liv. XIII.

1575.

Requesens entreprend la conquête de la Zélande.

Ces conquêtes auroient sans doute été suivies de plusieurs autres, si Requesens n'eût préféré d'employer toutes ses forces à remettre sous l'obéissance quelques villes de la Zélande, dont il importoit beaucoup à l'Espagne d'avoir la possession. Philippe II faisoit alors équiper une flotte considérable, & désiroit avoir dans la Zélande quelques ports où elle pût aborder & s'y tenir en sûreté. Pour exécuter ce projet, Requesens retira toutes les troupes qu'il avoit dans la Hollande; son dessein étoit de les faire transporter dans la Zélande sur des bateaux plats. Il en avoit fait construire un grand nombre, qui, par leur grandeur & leur forme, pouvoient naviguer dans les baies & dans les canaux, pour lesquels on les destinoit. Mais le Prince d'Orange, instruit du dessein de Requesens, en avoit aussi fait équipper de la même espece, & en plus grand nombre. Cette supériorité détermina Requesens à abandonner son plan, & à se servir d'un autre expédient pour faire passer ses troupes en Zélande; c'étoit le même dont Mondragone avoit fait usage, pour secourir Tergoes. L'entreprise étoit hardie, difficile à exécuter & hazardeuse : il s'agissoit de faire passer à gué un canal de cinq milles de

Tentative hardie.

large, que la mer rempliſſoit de ſes eaux.

Dans le Nord-Eſt de la Zélande ſont trois isles, beaucoup plus grandes que toutes les autres; l'une eſt celle de Tolen, l'autre celle de Duyveland, la troiſieme celle de Schowen. La premiere, la plus proche du Brabant, étoit au pouvoir des Eſpagnols : entre cette iſle & celle de Duyveland, eſt ſituée une autre iſle, beaucoup plus petite, qu'on nomme Philipſland. Celle-ci eſt ſéparée de celle de Duyveland par un canal ou bras de mer, que Requeſens vouloit que ſes troupes traverſaſſent. Il l'avoit fait ſonder, & par-tout il s'étoit trouvé guéable : il n'étoit pas tout-à-fait ſi large que celui que les troupes de Mondragone avoient paſſé à gué pour aller ſecourir Tergoes; cependant pluſieurs de ſes officiers, auxquels Requeſens avoit fait part de ſon deſſein, doutoient qu'il fut poſſible de l'exécuter : ils diſoient qu'il y avoit une grande différence entre l'entrepriſe propoſée & celle exécutée par Mondragone; que les troupes de celui-ci n'ayant eu d'autres obſtacles à ſurmonter que la difficulté du terrein, n'avoient eu beſoin pour réuſſir que de hardieſſe, de patience & de docilité à exécuter les ordres qu'on leur avoit donnés : qu'il n'en feroit pas de même de l'exécution du

1575.

Liv. XIII. 1575.

paſſage qu'on vouloit tenter; que l'ennemi étoit ſur ſes gardes; que ſes barques armées & ſes vaiſſeaux aſſiégeoient, pour ainſi dire, le gué ; & qu'au moment où les troupes voudroient le paſſer, il fondroit ſur elles ſans qu'elles puſſent ſe défendre; & que, quand bien même on ſuppoſeroit qu'elles paſſeroient le gué ſans trouver aucun obſtacle, on devoit préſumer qu'elles ſeroient vigoureuſement attaquées par l'ennemi au moment où elles ſortiroient de l'eau & aborderoient à terre ; qu'alors fatiguées & haraſſées, elles ſeroient aiſément repouſſées par un ennemi frais, qui auroit toute ſa force & ſa vigueur.

Ces conſidérations engagerent pluſieurs des principaux officiers à faire de vives repréſentations pour qu'on abandonnât le projet d'une entrepriſe qui leur paroiſſoit auſſi téméraire, & dont la réuſſite leur paroiſſoit impoſſible. Leur avis étoit de ne faire aucune tentative ſur la Zélande, avant l'arrivée de la flotte d'Eſpagne qu'on attendoit. Ce conſeil, dicté par la prudence, ne fut point écouté; il irrita, au contraire, l'eſprit ardent & ſur-tout la fierté du plus grand nombre des officiers Eſpagnols, que le ſouvenir de leurs exploits, & plus encore le

mépris qu'ils avoient conçu pour leurs ennemis, affermiſſoient dans la perſuaſion où ils étoient de la réuſſite de cette entrepriſe dont ils ne vouloient pas partager la gloire avec les troupes de la flotte qu'ils ſuppoſoient être en route pour les venir joindre. » Si l'on croit, diſoient-ils, qu'il ſoit impoſ» ſible de tenter le paſſage de jour, tentons» le pendant la nuit; nous tromperons par » là la vigilance de l'ennemi; & quand on » le ſuppoſeroit encore inſtruit & ſur ſes » gardes, qu'avons-nous à craindre alors de » ſon artillerie? ne tirant qu'au haſard, le » mal qu'elle pourroit nous faire, ne feroit » pas grand. Quant aux troupes que nous » pourrons avoir à combattre en ſortant de » l'eau, nous les trouverons plus diſpoſées » à fuir qu'à ſe défendre. La hardieſſe de » notre entrepriſe, & la contenance intré» pide de nos braves ſoldats, ſuffiront pour » jetter la crainte & la terreur dans leur » lâche cœur. Combien de fois, dans de » pareilles occaſions, ne nous ont-ils pas » donné des preuves de leur peu de cou» rage? «

Liv. XIII.

1575.

Requeſens étoit trop ſage & trop prudent, pour donner quelque choſe au haſard. Il n'aimoit ni les entrepriſes téméraires, ni

Liv. XIII. 1575.

celles dont le ſuccès pouvoit dépendre de quelques événemens qu'il n'auroit pu prévoir; mais dans les circonſtances où il ſe trouvoit, & déſirant ardemment de ſoumettre promptement la Zélande, il ſe détermina à tenter le paſſage du canal. En conſéquence il fit paſſer dans l'iſle de Philipſland, trois mille ſoldats d'élite, pris indiſtinctement parmi les Eſpagnols, les Wallons & les Allemands. Il chargea d'Avila de les accompagner avec ſa flotte, ſur laquelle il fit monter la moitié de ſes troupes; & l'autre moitié, aux ordres d'Oſorio d'Ulloa, fut deſtinée à tenter le paſſage du canal. C'étoit celui de tous les officiers qui s'étoit déclaré avec le plus de chaleur pour cette entrepriſe; il étoit Eſpagnol, d'un courage & d'une bravoure à toute épreuve.

Paſſage du gué.

Le vingt-huitieme Septembre, Ulloa, au jour tombant, ſe mit à la tête de ſa troupe, & auſſi-tôt que la nuit fut venue, & que la marée commença à deſcendre, il entra dans l'eau. Devant lui marchoient des guides, & derriere ſes ſoldats deux cens pionniers: après ceux-ci venoit une compagnie de Wallons, qui formoit l'arriere-garde. Elle étoit commandée par un officier, nommé Peralta. La langue de terre & de ſable ſur laquelle

marchoient les ſoldats d'Ulloa, étoit ſi étroite, qu'elle ne pouvoit en contenir que trois de front : ſouvent il arrivoit que, la terre leur manquant tout-à-coup, il falloit qu'ils entraſſent dans l'eau; & dans des endroits elle étoit ſi profonde, qu'ils en avoient juſqu'aux épaules. Alors il falloit, pour garantir leurs fuſils & leurs armes, qu'ils les portaſſent ſur leur tête. A peine eurent-ils marché quelque temps, qu'ils eurent à eſſuyer le feu de toute l'artillerie & de la mouſqueterie des barques & vaiſſeaux Hollandois & Zélandois, qui s'étoient avancés autant qu'ils l'avoient pu; de ces mêmes vaiſſeaux ſortit une grande quantité de matelots armés de crochets, attachés à de longues perches, avec leſquels ils renverſerent pluſieurs ſoldats Eſpagnols, qui déjà ébranlés par l'impulſion des eaux, ne pouvoient ni réſiſter, ni ſe défendre. Les uns furent maſſacrés impitoyablement, ou, plongés dans les flots, furent étouffés dans la bourbe & dans la fange : les autres durent leur ſalut à l'obſcurité, parce qu'elle empêcha les barques & les vaiſſeaux ennemis d'agir de concert. Dans cette cruelle poſition, les ſoldats d'Ulloa ne perdirent pas courage. Plus le danger qui les menaçoit, étoit grand, plus leur courage

Liv. XIII.
1575.

Liv. XIII. 1575.

s'enflammoit : marchant toujours avec la même intrépidité, ſans rompre leurs rangs, ils s'animoient, s'aidoient les uns les autres ; en même temps qu'ils combattoient & ſe défendoient, autant que le terrein le pouvoit permettre. Mais plus ils approchoient de l'endroit où ils devoient aborder, plus le péril croiſſoit : leurs forces s'affoibliſſoient, l'eau devenoit plus profonde, & les barques de l'ennemi pouvoient auſſi s'approcher d'eux davantage. Sortis de l'eau, ils trouverent ſur le rivage où ils aborderent, un corps de troupes conſidérable. Ces troupes ne ſe comporterent pas avec la bravoure qui leur étoit ordinaire ; la mort de l'officier qui les commandoit, & qui fut tué dès le commencement du combat par un des ſiens, les découragea ; & la conſternation que cet événement funeſte & inattendu jetta parmi elles, fut ſi grande, qu'elles prirent la fuite. Les Eſpagnols n'étoient pas en état de les pourſuivre : mouillés, fatigués & haraſſés, comme ils l'étoient, loin de pouvoir attaquer, ils auroient été eux-mêmes hors d'état de ſe défendre, ſi on les eût chargés avec vigueur au ſortir de l'eau.

Cette entrepriſe, auſſi extraordinaire qu'elle

étoit hardie, on peut même dire téméraire, coûta beaucoup aux Espagnols. Aucun des deux cens pionniers qu'ils avoient amenés avec eux n'échappa ; les uns se noyerent, les autres furent massacrés par l'ennemi. Un nombre considérable des soldats d'Ulloa eut le même sort : plusieurs furent aussi dangereusement blessés. Mais parmi les morts il n'y eut d'officier de distinction que le seul Pacheco. On dit qu'ayant recu un coup de feu, ses soldats voulurent le porter sur leurs épaules, & qu'il leur répondit : » mes » amis, le coup est mortel ; le service que » vous voulez me rendre, retarderoit votre » marche : laissez-moi ; je meurs, mais cou- » vert de gloire, de périr dans une si grande » entreprise que la nôtre. « Au même instant il fut englouti par les flots. La compagnie Wallone qui formoit l'arriere-garde, & que commandoit Peralta, avoit pris le parti de la retraite, & étoit retournée sur ses pas, aussi-tôt qu'elle avoit vu toute la grandeur du danger (2).

(2) Bentivoglio p. 168. C'est d'après Rivas, gouverneur de Cambray, que cet auteur donne les détails que l'on vient de lire. Rivas avoit été de cette expédition, comme de celle de Mondragone, lors du

Liv. XIII.

1575.

Lorſque les Hollandois & les Zélandois virent que malgré leurs efforts les Eſpagnols avoient réuſſi dans leur entrepriſe, ils quitterent le canal, & ſe hâterent de donner avis de ce qui venoit de ſe paſſer aux villes dont ils préſumoient que les Eſpagnols ne tarderoient pas à tenter de ſe rendre maîtres. Requeſens profita de leur retraite pour faire tranſporter à Duyveland le reſte de ſes troupes, qui, s'étant jointes à celles qui avoient traverſé le canal, forcerent celles du Prince d'Orange à prendre la fuite & à ſe retirer à Ziric-Zée, capitale de l'iſle de Schowen. Cette ville eſt à l'embouchure de l'Eſcaut. Il étoit, on ne peut pas plus, important pour les Eſpagnols de s'en emparer. La poſſeſſion de cette place devoit couper la communication de la Zélande avec la Hollande; d'ailleurs, c'étoit la ville la mieux ſituée pour y faire aborder les ſecours d'Eſ-

ſiége de Tergoes. Une aurore boréale, qui dura toute la nuit, ne contribua pas peu à animer & à ſoutenir le courage des Eſpagnols; ils imaginerent que ce phénomene, dont alors on connoiſſoit peu la cauſe, leur annonçoit que le ciel ſe déclaroit pour eux.

pagne, que Requesens attendoit. Son dessein étoit d'y rassembler toutes ses forces, & de les y tenir jusqu'à ce qu'il eût une armée navale assez considérable pour tenter la conquête de Middelbourg, de Flessingue, & des autres villes de l'isle de Walcheren. Il donna le commandement de son armée à Mondragone, & elle marcha aussi-tôt vers Ziric-Zée; mais avant que d'y arriver, il falloit qu'elle traversât le canal qui sépare l'isle de Duyveland de celle de Schowen. L'entreprise étoit hasardeuse; l'ennemi, qu'on voyoit sur la rive, paroissoit bien résolu à s'y opposer. Le canal, dans cet endroit, avoit environ une lieue de largeur, & le fond en étoit fangeux : cette considération n'arrêta point Mondragone; il entra le premier dans le canal, & tous ses soldats, animés par son exemple, le suivirent. Cette démarche hardie étonna l'ennemi, & l'intrépidité des soldats Espagnols fit sur lui une telle impression, qu'il n'osa pas les attendre ni s'opposer à leur passage.

Liv. XIII.

1575.

Mondragone auroit pu, aussi-tôt après avoir passé le canal, commencer le siége de Ziric-Zée; mais il crut qu'il étoit plus prudent de se rendre maître auparavant de quelques postes que les Zélandois avoient fait

Liv. XIII.

1575.

fortifier pour aſſurer la communication de cette ville avec les autres iſles & le continent. Ces poſtes étoient au nombre de trois; l'un au midi, étoit près de Bovendam; l'autre au Nord, à Brouwershaven; & le troiſieme au Nord-Eſt, à Bommene. De ces trois poſtes, celui de Brouwershaven ne fit aucune réſiſtance; celui de Bovendam fut emporté, mais il en coûta la vie à ſoixante ſoldats Eſpagnols, à Peralta qui les commandoit, & à un nombre conſidérable de ſoldats Wallons & Allemands. On y auroit perdu moins de monde, ſi l'on ſe fut moins hâté de donner l'aſſaut au fort qui défendoit ce poſte. Celui de Bommene fit une vigoureuſe réſiſtance : il étoit bien fortifié; & du Lis, officier François, qui y commandoit, avoit fait paſſer dans toute la garniſon, compoſée de François, d'Allemands & d'Anglois, le courage intrépide qui l'animoit. Les preuves qu'ils en donnerent, leur ont mérité une place dans l'hiſtoire.

Belle défenſe de la garniſon de Bommene.

Un foſſé profond environnoit le fort de Bommene, qui, ſe rempliſſant d'eau à la marée montante, le rendoit alors preſque imprenable : un canal qui le traverſoit, étoit auſſi alors rempli des eaux de la mer. Mais quand la marée deſcendoit, & que les eaux

s'étoient retirées, le foſſé étoit guéable, & on pouvoit approcher juſqu'aux pieds des murailles du fort. Requeſens & le Marquis de Vitelli étoient venus au camp de Mondragone, & eux-mêmes dirigeoient les opérations du ſiége. Au moyen d'une tranchée profonde qu'ils avoient fait ouvrir & pouſſer juſqu'au bord du foſſé, ils avoient pu faire élever une forte batterie : après qu'elle fut démaſquée, elle battit ſans diſcontinuation, pendant deux jours, les murailles, & y fit une breche aſſez large pour pouvoir donner l'aſſaut. Profitant du moment où les eaux de la mer étoient entiérement retirées, les Eſpagnols le tenterent. Si l'attaque fut vive, la défenſe ne le fut pas moins : ſi les aſſiégeans firent les plus grands efforts pour s'établir ſur le rempart, ceux des aſſiégés furent encore plus grands : les premiers furent repouſſés & contraints d'abandonner la breche, après avoir perdu cent cinquante hommes, & en avoir eu au moins autant de bleſſés. Ce mauvais ſuccès rendit furieux les Eſpagnols; dès le lendemain ils livrerent un nouvel aſſaut, au même temps, en pluſieurs endroits. Le même courage, la même ardeur animoit les aſſiégeans & les aſſiégés; la fureur & le déſeſpoir agiſſoient également

Liv. XIII.
1575.

en eux : les uns, comme les autres, étoient
Liv. XIII. déterminés à vaincre ou à mourir. Les Ef-
1575. pagnols craignoient le retour de la marée, & vouloient le prévenir : les affiégés, au contraire, l'attendoient avec impatience. Ceux-ci fe flattoient que les Efpagnols renonceroient à leur entreprife, s'ils pouvoient rendre vains leurs efforts, jufqu'à ce que les eaux de la mer euffent rempli le foffé, & que peut-être ils feroient dégoûtés de revenir à l'affaut. Ceux-là confidéroient que, s'ils n'emportoient pas la place avant que les eaux fuffent venues au fecours des affiégés, il pourroit bien arriver que la feconde tentative qu'ils faifoient ne feroit pas plus heureufe que la premiere; fans compter encore qu'elle leur coûteroit beaucoup de fang. Animés par ces motifs différens, on combattoit des deux côtés avec un égal acharnement. Les affiégés, comme les affiégeans, firent dans cette journée des prodiges de valeur; ils mirent en ufage tout ce que la force & l'adreffe ont de reffource. Dans ce combat terrible & fanglant, qui dura près de fix heures, fans aucune interruption, perfonne ne cherchoit à éviter la mort qui les menaçoit; le défir de la donner à leur ennemi, les occupoit tous égale-

ment. Cette bravoure meurtriere coûta la vie aux plus braves des deux partis ; mais les Espagnols, à l'approche de la marée, redoublerent d'ardeur, accablerent, par le nombre, les assiégés, les forcerent enfin à abandonner la breche, & entrerent avec eux dans le fort. Le combat alors recommença avec plus d'acharnement qu'auparavant, & ne finit que quand le dernier des assiégés eut reçu le coup de la mort. Cette conquête coûta aux Espagnols deux cens cinquante hommes, outre ceux qu'ils avoient perdus au premier assaut ; ils eurent aussi environ deux cens cinquante hommes de blessés. (3)

La prise des forts de Bovendam, de Brouwershaven & de Bommene, rendoit plus facile la conquête de Ziric-Zée, mais ne l'assuroit pas. Ses habitans, décidés à tout sacrifier pour la défense de leur ville, employerent, pour en rendre l'approche plus difficile, le même moyen dont les Etats de Hollande s'étoient servis lors du siége de Leide ; ils couperent toutes les digues du canal, & mirent sous les eaux les terres qui

(3) Meursii Auriacus p. 147.

Liv. XIII. 1575.

environnoient leurs murs. Par-là ils rendirent impraticables tous les moyens que les Eſpagnols auroient pu mettre en uſage pour les attaquer, & dont on ſe ſert ordinairement dans les ſiéges, les tranchées, les batteries, l'aſſaut même & l'eſcalade. Il ne reſta donc aux Eſpagnols d'autre reſſource pour s'emparer de Ziric-Zée que de la bloquer. Mondragone, leur général, prit le parti d'en faire uſage ; mais il ſentit qu'il lui faudroit beaucoup de temps pour y réuſſir, & qu'il falloit auſſi que toutes les iſſues de la ville fuſſent tellement fermées, qu'aucun ſecours n'y pût entrer; elle n'en pouvoit recevoir que par un petit canal, qui conduiſoit à celui qui ſépare l'iſle de Schowen de celle de Duyveland.

A l'endroit où ces deux canaux communiquoient, les Zélandois avoient fait élever des batteries, qui en aſſuroient l'entrée aux vaiſſeaux de la province de Hollande, de l'iſle de Walcheren, &, par conſéquent, aux ſecours que les habitans de Ziric-Zée pouvoient en tirer. Il ne reſtoit donc aux Eſpagnols d'autres moyens de ſoumettre cette ville, que de ſe rendre entiérement maîtres de l'entrée du petit canal & de la fermer. Pour y parvenir, Mondragone envoya des

vaisseaux se poster à l'entrée du canal ; & dans les endroits où l'eau n'étoit pas assez profonde, il fit élever une estacade. Cet ouvrage long & pénible occupa toutes ses troupes pendant plusieurs mois, & coûta beaucoup de sang, tant aux assiégés qu'aux assiégeans. Quand cette estacade fut achevée, Mondragone en fit construire une seconde, vis-à-vis d'une isle située précisément à l'embouchure du canal, & les joignit par une forte chaîne de fer ; alors il ne fut plus possible de rien faire entrer dans la ville.

Ce ne fut qu'au commencement de Février que ces ouvrages furent finis, & que les assiégés se virent par-là privés de toute espece de secours. Pendant tout l'hiver ils en avoient reçu continuellement, parce que les froids ayant été beaucoup plus modérés qu'ils ne le sont ordinairement dans cette saison, les canaux & les rivieres n'avoient pas cessé d'être navigables. Privés de tout espoir d'être secourus par le canal dont l'ennemi s'étoit rendu maître, ils s'occuperent des moyens qu'ils pourroient mettre en usage pour tromper la vigilance active des assiégeans.

Le Prince d'Orange, de son côté, pour procurer des secours aux assiégés, forma le

Entreprise du Prince d'Orange.

Liv. XIII. 1575.

projet hardi de leur en faire paſſer par l'ouverture qu'on avoit faite à la digue du grand canal, du côté de l'iſle de Schowen, afin d'inonder le pays. Cette ouverture avoit été faite proche du village de Dreiſchter. Le Prince d'Orange avoit chargé de l'exécution de cette entrepriſe le Comte de Hohenloe, Seigneur Allemand, d'un courage à toute épreuve : mais une tempête qui ſurvint, des batteries de canons que les aſſiégeans avoient eu le temps d'élever, & la plus grande partie de leurs forces qu'ils avoient portées ſur la digue, près de l'ouverture par où le Comte de Hohenloe devoit paſſer, l'obligerent de renoncer à ſon deſſein & à ſe retirer. Ce mauvais ſuccès ne découragea pas le Prince d'Orange ; il réſolut de tenter une ſeconde fois le paſſage, d'y employer de plus grandes forces, & pour animer le courage de ſes ſoldats, de ſe mettre lui-même à leur tête.

Elle échoue.

En conſéquence, il ſe rendit à Dreiſcher, &, profitant de la marée montante, il s'avança vers l'ouverture de la digue. Les Eſpagnols furent d'abord mis en déſordre ; on en fit même un grand carnage, & on leur enleva pluſieurs pieces de canons : mais tout-à-coup reprenant courage, s'animant les uns

les autres à la vue du danger qui les menaçoit, ils se ressaisirent du poste dont on les avoit chassés, & combattirent alors avec un tel acharnement, que le Prince d'Orange, qui voyoit approcher le moment où la marée alloit descendre, renonça à son entreprise, fit rembarquer ses soldats, & les ramena dans le canal. Le bâtiment que montoit l'amiral Boissot, plus gros & plus fort que les autres, n'ayant pu y arriver à tems, fut vivement attaqué; lui-même, après un rude combat, fut tué : avec lui périrent environ trois cens hommes de son équipage, qui se noyerent, ou furent massacrés. Liv. XIII. 1575.

Le mauvais succès de cette entreprise, qui fut la derniere que l'on forma pour secourir les assiégés, leur fit prendre le parti de capituler. Accablés de maux & réduits à la plus grande misere, ils offrirent à Mondragone de lui remettre leur ville, s'il vouloit les traiter favorablement. Ce général, fatigué de la durée de son entreprise, leur offrit des conditions si avantageuses, qu'ils ne balancerent point à les accepter, & lui ouvrirent leurs portes. (4) Ce siége,

(4) Meteren, p. 155. Bentivoglio, p. 170.

Liv. XIII. 1575. qui dura neuf mois, avoit pendant tout ce temps occupé presque toute l'armée Espagnole.

Mort de Vitelli & de Requesens.

La reddition de Ziric-Zée avoit été précédée par des événemens bien plus importans pour les deux partis, que ceux que nous venons de rapporter à l'occasion du siége de cette ville. Ils firent perdre aux Espagnols l'espérance de soumettre entiérement la Zélande, comme ils s'en étoient flattés; ils délivrerent leurs ennemis des inquiétudes effrayantes, que les premiers succès des Espagnols leur avoient justement inspirées. Le premier de ces événemens fut la mort du Marquis de Vitelli, qui étoit sans contredit, le plus habile officier que les Espagnols eussent alors dans les Pays-Bas : le second fut la mort de Requesens, qui arriva peu de temps après celle de Vitelli.

Quand Requesens avoit formé le dessein de soumettre Ziric-Zée, il s'en falloit bien qu'il eût l'argent nécessaire pour fournir aux dépenses qu'exigeoit une telle entreprise. L'Espagne étoit hors d'état de lui en fournir : la guerre que Philippe avoit eu à soutenir contre les Turcs, (5) avoit épuisé son tré-

(5) Meteren, p. 155. Bentivoglio, p. 170.

ſor. Ç'auroit été envain que Requeſens ſe ſeroit adreſſé aux Etats des provinces reſ- Liv. XIII.
tées fidelles ; il connoiſſoit leur diſpoſition, 1575.
& ſavoit que, ſoit impuiſſance, ſoit mauvaiſe volonté, ils n'acquieſceroient point à ſa demande. Il étoit dû cependant de gros arrérages aux troupes. Leur mutinerie avoit, pluſieurs fois, fait connoître leur mécontentement : pluſieurs fois elles en avoient fait ſentir les effets au peuple ; auquel Requeſens s'étoit vu forcé de permettre de repouſſer par les armes les violences que, ſous ce prétexte, commettoient les ſoldats. Il avoit même été en quelque ſorte forcé à cette tolérance par la crainte que le peuple irrité n'eût mépriſé les défenſes qu'il lui auroit faites d'employer la force pour repouſſer l'oppreſſion qu'il éprouvoit. Le Duc d'Albe, avant lui, plus cruel & moins juſte, avoit enchaîné les bras du peuple, toutes les fois qu'il avoit voulu réſiſter aux troupes.

Requeſens avoit le cœur trop ſenſible, & n'avoit pas aſſez de force d'eſprit pour ſupporter avec indifférence la ſituation où il ſe trouvoit ; ſon ame étoit trop foible pour ſe roidir contre les difficultés qu'il rencontroit : le chagrin s'étoit emparé de lui ; un fond de triſteſſe le conſumoit : inſenſiblement ſa ſanté

Liv. XIII. 1575. s'altéra, ſes forces s'affoiblirent, la fievre le prit & en peu de jours le conduiſit au tombeau. Il avoit plus de vertus que de grands talens; il étoit beaucoup plus propre au gouvernement civil, qu'à conduire une entrepriſe militaire. A ce dernier égard il étoit, de l'aveu de tout le monde, très-inférieur au Duc d'Albe, auquel il avoit ſuccédé dans le gouvernement des Pays-Bas. (6)

(6) De Thou, Tome III. p. 464. Strada, Tome II. p. 35.

FIN DU SECOND VOLUME.

